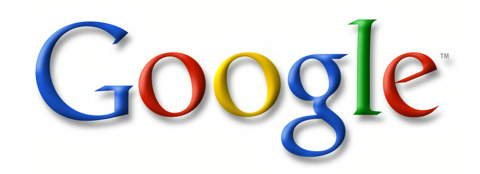


2.8 Cu. !



# BIBLIOTHEQUE
## UNIVERSELLE
# DES ROMANS;
## OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, françois, ou traduits dans notre langue, avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les Circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.*

OCTOBRE 1er volume 1787.



*A PARIS,*

Chez Jean-François Bastien, Libraire, rue des Mathurins, N° 7.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



# BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS.

## THEATRE D'HISTOIRE,

*Où, avec les grandes prouesses & aventures étranges du noble & vertueux chevalier Polimantes, prince d'Arsine, se représentent au vrai plusieurs occurrences fort rares & merveilleuses, tant de paix que de guerre, arrivées de son temps ès plus célèbres pays, royaumes & provinces du monde, &c. &c. &c.*

Bruxelles, Rutger Velpius, 1613, *in*-4° *fig.*

CE livre, dont nous ne copions que la moitié du titre, est un de ceux qui, dans le genre des romans, peuvent singulièrement piquer l'at-

tention des curieux ; mais il n'est pas fait pour intéresser le *bel esprit*, ni le *sentiment* ; il est savant & rare ; il est énigmatique, & le siecle des allégories a passé.

Le plan de notre Bibliothèque est plus difficile à remplir qu'on ne l'a imaginé jusqu'à ce moment où l'on commence à s'en douter. Le but en est essentiel. Si nous étions dans le cas de croire qu'on est plus généralement persuadé de tous les motifs qui doivent nous animer ; de toutes les considérations politiques, philosophiques, ou littéraires, qui font notre loi ; de tout ce que nous impose le devoir de plaire, d'instruire & d'être vrai, nous oserions, ici sur-tout, répondre à tous ceux qui regardent les romans comme des futilités.

Un nouvel esprit règne ; & nous sommes forcés de dévoiler au public un de ses torts. C'est lui qui nous expose souvent à sacrifier tous les siècles à son goût. Il y veut soumettre les arts, les lettres, & même les sciences ; il exige que nous soyons vrais, il s'élève contre les notices des livres qui ne le satisfont pas. Si nous lui fardons un peu la vérité, pour lui complaire, il nous accuse de supposition ; il nous reproche de le flatter lorsqu'il nous en fait une obligation absolue. Comment faire, quand notre devoir est contraire à son plaisir, & quand nous ne pouvons remplir notre tâche qu'en rétrogradant vers des matières passées de mode ? Que dire enfin à un maître dont la tête, s'il nous le pardonne, renferme toutes les fantaisies, & qui

prétend avoir le droit de nous répliquer : *Conformez-vous à ce que je veux, sans vouloir deviner ce que je veux.*

Nous savons qu'il faut plaire : tout écrivain s'en impose la loi ; cependant nous pourrions ici nous comparer à des enfans devant leurs précepteurs, & tout le zèle des enfans sera sans mérite, si l'on ne juge pas leur travail avec l'indulgence ; le plus charmant des hommes ne réussira jamais à plaire, si sa maîtresse s'opiniâtre à ne pas le trouver aimable.

A nos extraits de livres, qui intéressoient la classe générale des lecteurs, les savans ont répondu : « Ce n'est pas la peine d'extraire » des livres connus ou d'un intérêt commun. » Quand nous avons songé à désarmer les savans, le monde poli a posé notre volume, & il a bâillé. Nous nous sommes retranchés dans la littérature fleurie, & les savans nous ont fait sentir le coup de la férule ; & les gens du monde, le coup de l'évantail ; les vrais gens de lettres ont été réduits à nous plaindre & à n'oser nous justifier. Si dans un même volume nous offrons du sentiment, de la gaieté, de la raison, nous recevons trois complimens & trois reproches de la part des trois classes de lecteurs. Ce qui plaît à l'une, déplaît à l'autre, & malheureusement le bon la Fontaine ne vit plus pour nous apprendre quel rôle nous devons choisir parmi les trois personnages de sa fable du meûnier, de son fils & de l'âne.

Nous gémissons, en effet, de l'idée qui porte

à penser que notre devoir n'eſt que d'entretenir l'amuſement; notre obligation indiſpenſable eſt de moiſſonner toutes les richeſſes du champ littéraire où il doit ſe trouver des fleurs, ſans doute; mais que diroit-on du moiſſonneur qui n'auroit fait que des bouquets à la fin de ſa journée!

Dans les temps où l'hiſtoire a prévalu, comme une fée aſſiſe, le priſme à la main, ſur le château de ſes menſonges, le roman ſoumis à la ſubordination s'en eſt vengé, & il a dit la vérité ſous des allégories, des anagrammes, des tranſpoſitions, des alluſions & des demi-mots. Les paſſions des hommes n'ont pas toujours été juſqu'à trahir la vérité dans les annales; mais la ſageſſe des trônes a été ſoumiſe aſſez ſouvent à la néceſſité de retenir les lumières, ou de n'en laiſſer échapper que des rayons d'une fauſſe couleur. Dans les ſiècles de tyrannie, le monde n'eſt qu'un monſtrueux menſonge, & l'hiſtoire n'eſt que le tableau du monde. Le roman, dans les plus grands écarts de l'imagination, retombe toujours ſur les hommes, ſur les ſiècles & les événemens. C'eſt un miroir ſincère où ſe retracent le caractère immuable de la nature, les vices, les vertus, les caprices, les motifs, l'eſprit & les mœurs. Nous avons aſſez répété depuis 1775, que la vérité ſe réfugioit dans ces compoſitions heureuſes; mais il eſt vrai qu'elle ne s'y laiſſe pas voir à des yeux imbécillement ouverts pour ne ſaiſir & n'admirer que des frivolités.

Charles-Quint, François premier & Henri VIII, sont encore des problêmes à résoudre pour ceux qui examinent le caractère des hommes que la fortune a chargés du sort des autres. Il faut, pour les juger, cette idée universelle qui justifie souvent ce que blâme le vulgaire, & qui condamne ce qu'il approuve. Cette espèce de juges écarte tous les intérêts particuliers, & admet tous les moyens qui font parvenir à un grand but de gloire, de sagesse & de prospérité publiques.

Ces trois monarques fameux & contemporains, ont formé une masse d'événemens qu'il seroit curieux d'envisager dans le livre dont nous parlons, si les myladi, les marquis & les comtesses, éternels personnages des romans du dix-huitième siècle, ne possédoient pas un privilége exclusif d'intéresser les lecteurs. Avec la patience d'expliquer ce *théâtre d'histoire*, on jetteroit de l'éclat sur quantité de faits négligés ou déguisés par les historiens. On montreroit dans les inventions, les réflexions de l'auteur, & dans les gravures même la physionomie demi-gothique du seizième siècle, la somme presque entière de ses connoissances, ses mœurs publiques & secrètes, & les nuances d'un caractère général dans chaque province de chacune des trois grandes dominations, qui reçurent leur mouvement du caractère de trois monarques si distingués. La philosophie, dont le mot est maintenant dans toutes les bouches, gagneroit à examiner ce siècle qui s'honore du nom de

Léon X, & qui vit renaître les lettres, la politique & les héréſies. Mais ce ſpectacle d'une des grandes exploſions de l'eſprit humain, ſeroit moins intéreſſant pour bien des gens, que celui des douleurs, des tranſports & des tours d'eſprit amoureux.

On ne veut plus que de l'*eſprit*, ou du *ſentiment.* Comment exigeroit-on que nous puiſſions, ſans infidélité, refondre, conformément à ces deux goûts, tous les livres qui doivent paſſer entre nos mains ? On n'aime plus à deviner, à entrevoir; on n'aime que des beautés ſans voiles, des jouiſſances faciles; on aſpire à tout ſavoir ſans prendre la peine d'apprendre : c'eſt le deſpotiſme vraiment puérile d'un ſiècle trop *amignardé.*

Le ſtyle de notre auteur a toute la rudeſſe de ſon ſiècle, mais il n'eſt point abâtardi par la méſalliance de la langue commune. Il eſt gothiquement riche & fleuri; c'eſt-à-dire, qu'il l'eſt trop, & tous les auteurs de ce ſiècle viſoient au triomphe de l'expreſſion. Sur ce titre ſeul, qu'on pourroit appeller prophétique, les lettres & le littérateur obtenoient des reſpects & une confiance qu'aſſurément on ne leur prodigue plus, depuis qu'une honteuſe familiarité avec la foule les a réduits à la même langue, & aux mêmes conceptions froides, polies, & toujours bornées.

Tout ce que nous avons dit nous a paru néceſſaire pour juſtifier, dans cet extrait, la ſuppreſſion des événemens hiſtoriques. Nous n'en rappellerons que ce qui ne peut être dé-

taché de l'hiſtoire particulière du chevalier Polimantes. Ce que nous pouvons dire de l'auteur eſt très-ſuccinct. Il s'appelloit Philippe de Belleville, & il occupoit une place qui le mettoit à portée d'écrire des choſes bien moins obſcures pour ſon temps que pour le nôtre. Il étoit contemporain de Deſeſſarts, le traducteur des Amadis, de Boiſtuau, & de Ronſard. Comme il étoit flamand, il eſt inutile d'avertir qu'il ne juge pas avec une impartialité bien exacte ces trois monarques dont nous avons parlé. Chaque peuple ſubordonne à ſes héros les héros des autres peuples. Il immole, comme le fit la Fortune, François à ſon rival, & parle de Henri en catholique romain. Tout le reſte de ſon ouvrage devient obſcur; & il n'eſt pas aiſé de reconnoître une foule de noms anagrammatiſés ou totalement déguiſés, après ceux d'Ocifran, qu'il appelle auſſi Arcigerion de Celte, d'Ogdoanris d'Albionne & de Céſar Carlipente.

A l'hiſtoire & au roman, Belleville mit de la morale & de la ſcience avce une profuſion dont il ſemble s'applaudir; c'étoit la parure du ſtyle de ce ſiècle. On en ſemoit à chaque page, comme aujourd'hui, de l'eſprit, des traits ſaillans, qui doivent étinceler au moins à la fin de chaque alinéa. De tout temps la beauté même n'a pas paru aſſez belle ſans les couleurs de la mode. Cependant une même teinte ne va pas à toutes les figures, & c'eſt une image aſſez juſte du goût uniforme qu'on exige dans les différens genres de la littérature moderne. On fait plus, on

l'exige des autres peuples & des autres ſiècles. Nos comédiens donnent leurs *manières* aux héros de l'Iliade. Alexandre, dans nos gravures, s'incline poliment, & il avance ſes deux bras abaiſſés pour dire à la mère de Darius qui eſt proſternée devant lui : relevez-vous, madame. La fille de ce roi malheureux lui jette un vrai regard de coquette tendrement compoſé pour le ſéduire, & le grand mérite d'une pareille ſcène, c'eſt que voilà, pour nous autres, l'explication de la conduite modérée du farouche vainqueur des Perſes. Qui pourroit condamner aux larmes de l'eſclavage deux beaux yeux de théâtre, & charger de fers les mains ſuppliantes d'une Gauſſin ou d'une le Couvreur ?

Répétons-le, puiſque le ſujet néceſſairement nous y ramène. Dans les arts, nous voulons que tout le monde nous reſſemble ; & pourtant dans nos uſages nous voulons reſſembler à tout le monde. Laiſſons aux uns la beauté ſimple, aux autres la beauté majeſtueuſe, à d'autres encore la beauté compliquée. Que chacun ſoit ce qu'il eſt, & le François toujours *charmant !*

Oſerions-nous maintenant commencer l'analyſe du livre par le frontiſpice qui en indique le but ? C'eſt un panégyrique de la maiſon impériale, & voici comment ce but eſt annoncé ; c'eſt un cartouche qui repréſente un périſtile dont toutes les parties ont la forme myſtérieuſe du cube. Les ornemens qui brochent ſur tout le maſſif, conſiſtent en quatre ſerpens qui s'entortillent de bas en haut & de haut en bas,

aussi en carré ; & leurs gueules soutiennent des couronnes archiducales, une au-dessus & une au-dessous. Telle est l'image érudite de la puissance autrichienne, fondée sur la fermeté & la prudence désignées par le cube & les serpens ; & voilà déjà le ton de l'écrivain.

La figure suivante fait parler le siècle. C'est un pavillon qui laisse voir entre les courtines, une espèce de prie-Dieu, sur lequel un crucifix & une épée sont posées en sautoir, avec un livre ouvert à l'endroit du croisé. Un ange armé vient d'en haut, poser une couronne sur cet emblême militaire & sacré.

Dans la troisième nous voyons le pays : elle représente l'entrée de l'archiduc Albert & de son épouse Isabelle-Claire-Eugénie, dans Bruxelles. Tous deux sont à cheval & s'avancent processionnellement sous un dais porté par quatre personnages vêtus d'aubes, selon le rit observé dans les cérémonies saintes.

En voici une purement philosophique. C'est un cercle où paroît au milieu des nuages un hibou environné d'un éclat, en forme d'auréole, qui chasse ces nuages ; & au bas du cercle, une roue de sept rayons, dont l'essieu porte un sablier. La roue pose sur un pôle de la terre. Que signifie ce langage ? que le temps est le souverain maître de l'esprit des siècles, des événemens & de la vérité. Ces énigmes muettes renfermoient presque toujours de grandes idées. Ce n'est pas à cause de cela, sans doute, qu'on les a négligées pour celles du mercure.

On trouveroit encore plusieurs motifs de recommander les gravures de cet ouvrage. On y revoit les habits & les meubles du temps, les édifices, les jardins, différens ordres de bataille, différentes armures, l'époque où l'on quitta les lances pour l'arquebuse, & quelques rèstes de l'antiquité savante. Passons au roman.

Le royaume de Clarce est un des plus anciens de l'Europe; un de ses rois, nommé Olinthe, passera sans doute pour un des plus magnanimes. Après la mort de la princesse de Saurie son épouse, il se trouve sans successeur : le desir d'en avoir un lui rendit sa viduité pénible. De sorte qu'il résolut d'en adoucir la rigueur avec une jeune demoiselle du pays d'Aritasse, province de son royaume, & de la rendre mère à bonne intention, comme on voit, & il remplit très-honnêtement son projet.

A la naissance du noble enfant, il lui vint en idée de laisser encore sous le voile le secret de sa royale origine, & d'éprouver s'il sauroit la mériter glorieusement : suivons un moment l'auteur, & imitons son style.

Ce roi fut sage sans doute, &

mieux avisé que ces gentilshommes, princes & autres constitués en dignités, qui s'enivrent de la plus frivole des vanités humaines, & se plaisent à croire que le bourgeon de la tige noble n'a besoin, pour croître & parvenir à sa maturité, d'aucun autre secours que de ce suc dont le ciel, disent-ils, les favorise, & qu'ils vantent comme plus subtil, & d'une opération plus vigoureuse que celui qu'il a renfermé dans les germes de la roture.

Cependant l'arbre destiné à produire des fruits plus énergiques & plus délicats, a plus besoin qu'un autre du soin & de l'industrie d'un jardinier, pour écarter de lui les infirmités naturelles, & en élaguer les superfluités. Autrement toute sa vigueur & sa fécondité s'abâtardissent; &, s'il ne devient pas tout-à-fait stérile, les fruits qu'il porte ne sont que des fruits de rebut au sentiment de tous les hommes d'un goût sûr & délicat.

Il en est d'autres qui, sans négliger cette importante affaire de l'éducation, accoutument leurs enfans à l'orgueil, en

les ſoumettant à des devoirs plus relevés que ceux du commun des hommes ; de ſorte qu'ils ſemblent ne leur donner de la ſcience que pour armer leurs paſſions dans la ſuite. Sans la modeſtie, une ame juſte & un bon cœur, la ſcience n'eſt qu'un poiſon pour l'eſprit.

Le noble enfant nommé Polimantes, paſſe bientôt de l'étude des lettres à l'exercice des armes, & devint un des braves, galans & diſcrets gentilshommes du royaume ; il étoit déjà temps de le préſenter aux dames : on ſe hâta de lui dévoiler cette partie délicate & importante des devoirs de l'homme : on lui fit la leçon de ces devoirs ſacrés qui le rendent aimable & qui le font en même temps reſpecter, & la leçon produiſit tout auſſi-tôt le deſir de la pratiquer.

Il y avoit alors à la cour de Clarce, une jeune princeſſe, fille du duc d'Aliſe ; elle étoit encore ſous les yeux d'une autre princeſſe qui étoit ſa tante, mais ſans y éprouver l'eſpèce de ſévérité qui annonce à tant de jeunes filles qu'elles ſortent de l'enfance, &

qu'elles entrent dans le droit charmant d'user des priviléges de plaire & d'aimer. La jeune Galarande n'imaginoit rien encore de plus doux dans le monde, que l'amitié de sa tante & la familiarité de ses compagnes ; cependant elle avoit le cœur bien tendre, & de longs chagrins à redouter.

Alors elle ne connoissoit que ces plaisirs chastes qui ne suffisent pas à des cœurs innocens où la nature multiplie les desirs vagues en se perfectionnant. Galarande éprouvoit depuis quelques mois les peines de son sexe, & n'en devinoit pas encore les plaisirs. Ce qu'elle savoit uniquement, c'est que les jeux de son enfance n'étoient que de vains amusemens, & que ses yeux étoient faits pour briller ailleurs que dans l'étroite enceinte d'un palais. Delà de vifs desirs pour les promenades, les voyages & les grandes compagnies ; c'est en vain qu'on enchaîne la nature : elle se crée des espaces plus vastes, qu'elle sème de fleurs avec le secours de l'imagination.

Bien humblement, tendrement, ou

ſi l'on veut hypocritement, Galarande ſupplia la princeſſe ſa tante, de permettre un jour de chaſſe, que la ſolitude des dames de la cour fût adoucie par une promenade, non pas ſous les ténèbres de ces bocages travaillés par les froides mains de l'art, mais en pleine campagne, ſur les collines, ou dans les vallées, au bord des ruiſſeaux, des rivières qui emportent les traits du ſoleil, ou les vapeurs des eaux : quand on eſt conduit par l'aveugle puiſſance de l'amour, on ne s'inquiète guère de ſa beauté.

L'auteur eſt ici d'avis qu'il faut préférer les promenades où il y a des oiſeaux, parce que le battement de leurs ailes évente l'air & le purifie, & que l'ame eſt doucement réjouie par les ſons de mille petites voix innocentes qui ſe mélangent naturellement, & arrachent les eſprits aux penſées pénibles du monde, de ſes devoirs & de ſes artifices; il recommande les ruiſſeaux & les fontaines : l'air y eſt plus humide, & plus propre à modérer le feu des eſprits échauffés dans la ſolitude & parmi les

détails minutieux des affaires de la maiſon. Il veut auſſi des prés, des fleurs, des arbres, tout ce qui peut à la fois careſſer tous les ſens & contribuer à ce calme heureux de la ſanté, d'où dépendent le calme du vrai plaiſir & celui de la vertu.

L'aimable tante, princeſſe d'Achéluſe, étoit une de ces femmes qui conſervent une tendre reconnoiſſance à la jeuneſſe qu'elles ont perdue. Toujours dignes de ſes plaiſirs, quoique des ſignes extérieurs ſemblent les en écarter, elles ſouffrent avec patience la frivolité du monde qui regarde à une petite ride; &, ſans humeur, ſans jalouſie, ſans prétentions, elles rétabliſſent leurs plaiſirs ſur celui des autres qu'elles ne peuvent gêner, qu'elles protègent quelquefois, & qu'elles ne calomnient jamais: c'eſt une eſpèce charmante dans la claſſe des femmes, & d'autant plus digne de nos hommages, qu'elle eſt infiniment rare dans tous les ſiècles.

La bonne parente Archéluſe, ne ſavoit rien refuſer à ſa nièce; quand une aimable jeuneſſe auroit tort, il eſt

de ſon âge d'avoir tort, diſoit-elle, & aucun âge ne nous donne le droit d'être dures & revêches : laiſſons amuſer les enfans, & renaiſſons avec eux. Puiſque nous avons connu le plaiſir d'aimer, ne nous faiſons point haïr; tant que nous conſervons du goût pour la vie, faiſons-nous aimer des enfans même : renonçons plutôt à une exiſtence qui nous coûteroit l'amitié de la moindre des créatures.

C'étoit dans ce temps-là une choſe aſſez dangereuſe que de préſenter une jeune demoiſelle aux promenades, les idées étoient encore timides dans la tête des femmes; la tante, princeſſe, fit venir deux autres demoiſelles pour la compagnie de ſa nièce, car elle ne croyoit pas que la ſienne fût aſſez aimable.

Les quatre dames ſortirent de la ville ſur des haquenées, & ſuivies d'un ſeul écuyer, elles ſe rendirent au bord de la rivière de Gabra; elles ſe jouèrent aſſez long-temps parmi les fleurs du rivage: Galarande apperçut une barque attachée au tronc d'un arbre; une fan-

taisie leur vient à toutes de se promener sur l'onde qui étoit paisible.

L'écuyer n'avoit qu'à peine battu l'eau des premiers coups de rame, lorsqu'un esquif parut ; il étoit monté de six corsaires qui jetèrent le rameur hors de la barque, enlevèrent les dames, & cinglèrent du côté d'une grande frégate qui attendoit à une demi-lieue en mer ce précieux butin.

Ce n'est pas la faute de l'esprit humain, si tout ne va pas au mieux. Chacun s'arrange pour ce but. On sait ce que c'est que la chasse, elle fut de tout temps l'amusement des héros. Elle réunit les exercices les plus pénibles & les plus adroits ; elle nécessite les mouvemens du corps, ceux de l'esprit, & ceux du cœur. Ce qui fait que la course du cheval amène presque toujours un chasseur à l'endroit où il se trouve quelques princesses en péril, ou tout au moins quelques bergères, qu'il est aussi doux de servir dans de solitaires occasions.

Aux cris que poussoient les dames, accourut le jeune Polimantes, que la

courſe d'un cerf amena juſqu'à la rivière, il vit l'eſquif qui ſembloit voler au fil de l'eau. Le parti qu'il y avoit à prendre paroiſſoit mériter réflexion. Il en fit une excellente. Un vigoureux cheval lui fit devancer les corſaires, & il attendit à un coude de la rivière, où il s'embuſqua parmi les roſeaux. Alors, dès qu'il revit l'eſquif, il ſe mit à la nage entre deux eaux, avec ſon épée à la bouche. Au paſſage des dames, il ſe relève avec l'impétuoſité d'une baleine, couvre d'eau tout l'eſquif, s'y accroche, & ſaute ſur les infames. Du premier choc, il en culbute deux qui vont au fond des abymes. De deux coups d'épée, il en réduit deux autres à mourir, ſans faire la moindre réſiſtance : un cinquième revient de la première ſurpriſe pour ſe précipiter lui-même, & fuir à la nage; & Polimantes force le dernier, en lui appuyant ſon épée ſur le cœur, d'approcher du rivage.

Auſſi-tôt que les dames ſe revirent ſur la verdure, elles exprimèrent leur reconnoiſſance d'une voix encore effrayée, mais pourtant remplie de graces, & mademoiſelle Galarande ſur-tout parut

très-pénétrée de ce ſervice du jeune chevalier, neveu, croyoit-on, du duc de Nomfar qui l'avoit élevé. = En vérité, meſdames, leur dit-il, ſi j'avois fait une auſſi belle priſe, je ne me la ſerois pas laiſſé reprendre ſi aiſément, & j'en aurois mieux connu le prix que ces poltrons.

La bonne tante remarqua que le jeune homme étoit charmant, & lui prédit que cette aventure lui feroit la plus belle réputation de galanterie, de courage & de dextérité. Les trois demoiſelles, durant le diſcours, ne faiſoient que regarder le beau chevalier: elles admiroient les merveilles de ſon eſprit, & penſoient, dans le plus ſecret de leur penſée, à la gloire & au plaiſir qu'il y auroit à prendre quelque doux empire ſur ſon cœur. Enſuite de cette penſée, elles ſe regardoient déjà comme des rivales.

Au retour, mademoiſelle Galarande examina modeſtement ſon cœur, & ne put comprendre pourquoi elle accordoit une bienveillance ſi ſingulière à ce chevalier, plus ſingulière qu'elle n'en avoit jamais ſenti pour aucun autre beau gen-

tilhomme. Elle auroit bien voulu, si elle l'eût osé, demander à une véritable amie, si ce penchant n'étoit que de la reconnoissance, pour un service à la vérité tout plein de charme & de générosité. Innocente & belle Galarande, à quoi vous exposez-vous ?

Le roi Olinthes, qui n'attendoit qu'une aventure favorable pour honorer son fils sans découvrir le secret de son cœur, le nomma tout aussi-tôt prince d'Arfine, au pays d'Aritaxe & de sa naissance. Depuis ce temps, il craignit moins de céder à sa tendresse, & il ne cessa de lui en donner des marques publiquement & plus familièrement.

Mais dès que Polimantes se vit revêtu d'un titre si brillant, il voulut le justifier. Il supplia le roi de lui donner congé, pour faire un voyage à la cour de César Carlipente. Cette cour étoit alors pleine de grands hommes, invités, par les grands desseins de César, de toutes les parties de l'univers. Le roi Olinthes ne desiroit lui-même, que de voir son fils connu des potentats & des guerriers étrangers. Sur la permission qu'il accorda, Polimantes

partit pour se rendre en Centonie, où le grand César séjournoit dans sa ville d'Auguste Vindélique, occupé de ses projets & du gouvernement de ses vastes empires. Ce fut dans cette cour mâle & guerrière, que notre chevalier se recommanda par toutes les qualités qui constituent l'héroïsme, & qu'il se rendit respectable dans un âge où l'on n'est fait que pour être aimé. Il apprit dès-lors, & sut toute sa vie emporter la faveur des princes & l'amour de ses rivaux même sans jamais se rabaisser à l'intrigue, & sans jamais élever sa dignité plus hau que les degrés marqués par la modesti à tout homme pratiquant le véritabl honneur. Maintenant, il faut savoir c qui lui arriva sur sa route.

Il la choisit au travers du beau pay de Cisrhène, où pour lors étoit la rein de Meoce, sœur dudit César, avec l'in tention de lui offrir son hommage e passant; mais je ne puis, dit l'auteur, l mener plus loin, sans faire observer qu cette vertu qui le conduit, est bien lo de remuer les cœurs de quantité c

nobles d'aujourd'hui : « lesquels s'étant
» plu à s'englacer & amortir en leur
» jeunesse, devant leurs fouyers pater-
» nels, nourris des vaines flatteries de
» leurs vassaux & de l'inoble compagnie
» des varlets & domestiques de leurs
» parens, venus depuis à l'âge auquel
» se présentent devant eux les affaires
» publiques, se trouvent comme s'ils
» auroient la main au timon d'un vais-
» seau sur la mer dont ils n'ont jamais
» vu la plaine, les vagues, ni connu
» les écueils ; & enfin, se voyant sans
» moyen ou science, pour disposer au-
» trement que par leurs idées informes,
» de substance crue & mal préparée,
» qu'alors ils conçoivent sur le champ
» dans le rond de leur cerveau mal tim-
» bré : voir même qu'ils s'en enflent, &
» qu'ils nomment promptitude d'esprit,
» la facilité de concevoir une folie ; &
» cependant, en faisant l'apprentissage,
» causent une combustion & tant de
» ruine pour les pays où ils commandent,
» que ne fut jamais telle, celle que les
» poëtes déplorent être advenue au

» monde

» monde par la vanité & inexpérience
» du jeune Phaéton. » (1)

Polimantes s'écartoit un peu de sa route avec le desir de saluer la reine de Meoce, qui tenoit sa cour à Paludine. Il la trouva dans son palais, & lui baisa les mains, ainsi qu'à toutes les dames & demoiselles rangées autour d'elle. Cette coutume, si chère à tous les chevaliers errans, fit rencontrer à Polimantes la main qui devoit le gouverner toute sa vie.

C'étoit celle d'une jeune princesse, dont les yeux étoient aussi modestes que

(1) Nous avons cité ce passage pour justifier ce que nous avons dit du style de l'auteur flamand. Il faudroit avoir le goût bien émoussé par le style bourgeois & sentimental, pour ne pas appercevoir la richesse & la dignité de celui-ci au travers des imperfections de la langue. Mais nous ne nous étendrons pas jusqu'à citer, comme lui, les noms de tous ces voyageurs qui sont devenus les héros & les dieux de leurs nations, après s'être portés aux extrémités du monde pour y chercher les secrets de la nature, ceux de la politique & ceux des arts, & pour communiquer en simplicité d'ame, en franchise de zèle, avec les hommes les plus rares en tous genres dans toutes les contrées.

puissans, & qui par cette modestie brilloit entre toutes les dames encore mieux que par sa beauté. Le beau voyageur demeura si soudainement frappé & paralysé, qu'on ne trouva rien de bien merveilleux dans son air ni dans ses discours. On le prit pour un chevalier novice trop tôt offert à la curiosité & au service des dames.

Dès qu'il fut sorti de l'appartement royal, il se mit à fantasier comme ces femmes qui comptent les poutres d'un plancher, ou bien les plis de leur jupe, pensant à toute autre chose qu'à ce qu'elles voient & qu'à ce qu'elles font. Tel est l'amour : c'est un enfant, & l'objet qui l'occupe, c'est une carte coupée qu'il admire, lorsque le vent la fait tourner en rond. Polimantes s'attache à la poursuite d'une idée vaine, & néglige toute autre idée plus importante, qui n'est pas aussi chère à sa pensée. Il se résout à surseoir à son voyage, & à s'arrêter dans la contemplation de cette princesse, dont les graces sont si supérieures à la beauté.

Il ne demeura pas long-temps sans s'informer du nom de ce doux objet,

qui commande à ſon ame avec tant d'autorité. Il apprit que c'étoit la princeſſe Floriſène, ſœur du roi d'Oglores, & nièce de la reine de Meoce. Juſqu'alors il n'avoit pas été fort timide avec les dames : il n'avoit pas encore aimé. De ce moment il perdit ſa confiance en lui-même, tous les avantages de ſa perſonne, tous les charmes de ſon eſprit.

Le ciel vient au ſecours des bons chevaliers : il lui renvoya tout à-coup une penſée mâle, conforme à ſon rang, à ſon nom, au titre qu'il avoit l'honneur de porter. Cette penſée le fit rougir de ſa dégradation : de dépit qu'il en eut, il prit congé de la reine, des dames, & il paſſe en avant. Mais il n'alla pas bien loin ſans ſonger comment il ſe conſoleroit de cette ſéparation. Il eſſaya de bâtir dans ſa tête un beau château d'amour, où il plaça l'image de la belle Floriſène d'Oglores. Il ſe la repréſenta ſenſible à ſes deſſeins, & cette illuſion flatta ſi bien ſon cœur, qu'il réſolut de l'honorer, & de ne jamais ſervir qu'elle parmi toutes les dames de l'univers....

Laiſſons-lui gagner de la gloire, dans

les guerres qui s'allumèrent alors entre les rois Carlipenté & Arcigérion de Gelte, autrement nommé Ocifran. Dans ce paragraphe, ne nous arrêtons qu'aux amours.

Les amours! on ne sait plus ce que c'est. Les philosophes en ont cherché les causes, défini la nature, & réglé les devoirs. Mais on sait depuis long temps, que le caprice d'une jeune fille ignorante confond toutes ces têtes respectables, & que l'amour d'une vieille adroite peut dominer tous les sentimens du jeune homme le plus spirituel & le plus exercé. L'amour, dans l'ancien état du monde, étoit facile à comprendre; maintenant, & après tant de caprices de l'imagination, tant de devoirs, tant d'art, il est devenu quelque chose de monstrueux & d'incompréhensible. Mais on le connoît toujours, par les effets d'une puissance indépendante du mouvement physique & de toutes nos opinions. Il a confié son secret à ses seuls initiés, que le vulgaire n'entend pas, & qui s'entendent eux-mêmes sans pouvoir s'expliquer. (1)

(1) Nous avons dit que ce roman étoit peu

Revenons à l'aimable Galarande d'Alises. Elle fut accusée d'aimer le chevalier Polimantes. Elle n'en méritera que plus d'in-

---

propre à intéresser les lecteurs qui aiment à suivre une intrigue & à réveiller la sensibilité. Comme on aime la physique aujourd'hui, & que les dames en connoissent la langue, relevons en passant une erreur tout-à-fait récente, qui sembloit réduire l'amour à un sentiment purement animal. Pardon aux philosophes de ce siècle, si un romancier barbare du seizième nous fournit des armes contre eux. Qu'il y ait un amour tout physique, oui; qu'il n'y ait que celui-là, non, certainement. Mais quand Buffon ou Mesmer auroient dit une vérité, il n'en seroit pas moins vrai qu'ils ont tenté de profaner le charme de l'amour, & qu'un amour sans imagination réduit nos dames à un rôle dont elles ne voudront pas se charger, parce qu'il n'est pas réellement dans la nature qui a donné des ames aussi-tôt que des sens.

A portions égales d'électricité, deux femmes ne font pas éprouver les mêmes sentimens à un homme, & réciproquement deux hommes à une femme. L'auteur s'attache ici à trouver des raisonnemens contre cette animalité & ce magnétisme qui étoit connu de son temps. Il devide & devide des idées bien moins agréables sans doute & moins plaisamment concluantes que la fable de cette bergère de *La Fontaine*, qui sent pour

térêt de la part des âmes tendres & des philosophes qui voudront expliquer pourquoi elle ne fut pas aimée. On accusa bien aussi le chevalier d'impolitesse, de dureté

un rival ce que lui explique un berger dont elle est adorée. S'il étoit vrai que l'amour ne consistât que dans des affinités physiques, on ne verroit point de gens d'esprit amoureux, point de sots malheureux en amour, & l'on n'entendroit point de plaintes sur la rareté des sentimens réciproques, puisque la loi physique seroit d'inspirer à l'objet qui inspire. La vérité est que l'imagination contrarie la nature, comme la nature contrarie l'imagination ; nous aimons ce que nous devrions fuir, & fuyons ce que nous devrions aimer. L'auteur de la découverte du magnétisme a touché une vérité que Paracelse a démontrée, que des imitateurs mal-adroits ont profanée, & que l'orgueil des médecins modernes a couverte de ridicule. Mais ce n'étoit qu'une vérité physique dont on vouloit en dernier lieu faire la loi des rapports entre des êtres qui ne sont presque plus physiques. La médecine a changé & le nom a changé la médecine. L'amour n'est pas seulement une grace de la nature, & l'esprit & les sens forment ensemble une troisième essence, qui est ce que nous sentons en aimant & que nous ne pourons définir encore après avoir cessé d'aimer.

même pour n'avoir pas répondu à cet amour si naïf & si sincère, & pour s'être engagé avec la belle Florisène sans espoir. Mais toutes les raisons du monde sont vaines devant la raison mystérieuse de l'amour.

Galarande étoit alors dans le palais de son père. C'étoit un vieillard chagrin, inquiet, jaloux, dévot & solitaire. Il lui donna des surveillans qui étoient d'un âge à compter tous ses pas & à observer jusqu'aux interruptions de son sommeil dans les nuits, d'un âge où l'on pourroit dire que les femmes changent de sexe. Elles le témoignent du moins par les persécutions qu'elles font essuyer à la jeunesse; cependant elles ont aimé jadis la liberté, l'éclat elles n'ont point négligé les moyens de plaire, & maintenant elles veulent réprimer, glacer & teindre en noir.

Galarande passa tout-à-coup de la jouissance de ses innocens plaisirs à une privation qui remplit son ame de regrets & d'ennuis. Elle se voyoit dans la maison de son père, dans le berceau de sa naissance, comme un enfant sevré à qui l'on

ſemble n'avoir accordé les premières douceurs que pour l'inſulter. Perſonne à qui elle pût révéler ſes premières peines. Les confidences ſont une reſſource flatteuſe pour les infortunés de ſon ſexe, & les chagrins ne ſont alors que des ennemis avec leſquels on croit entrer en compoſition.

Cependant il y avoit parmi les ſurveillantes, une femme qui ſuivoit moins à la lettre les ordres du ſombre duc d'Aliſes ; & c'étoit moins par tendreſſe que par légèreté. Un jour qu'elle faiſoit ſa garde, elle s'écarta de la jeune priſonnière; Galarande profita de ce moment pour aller ſans ſavoir pourquoi : il lui ſuffiſoit de former des pas, de parcourir les autres chambres du palais. Mille vaines penſées la faiſoient errer ſans projet & ſans rien voir. Laſſe enfin de ne rien trouver qui amuſât ſa douleur, elle va s'aſſeoir ſur un lit où elle ſe met à gémir. Ce pauvre cœur, chargé de ſoupirs, alors ſe ſoulage ; mais ſon imagination ne ſe conſole point.

Elle ſe rappelle ſes joyeuſes compagnes, tous les jeux de ſon enfance ;

toute l'innocence de ſa vie, & puis elle ſonge à tant d'injuſtice qu'elle éprouve. Elle ſe rappelle un événement, un ſeul événement qui la fait un peu rougir : c'eſt ſa délivrance ſur la rivière de Gabra. Mais la rivière ne fut-elle pas ſeule coupable? ce ſouvenir trop tendre lui fait ſouhaiter que l'heure de ſa naiſſance ait été celle de ſa mort. De quoi lui ſert la vie ? c'eſt bien gratuitement que le ciel l'afflige, à moins qu'il ne lui faſſe acheter par ces chagrins le plaiſir de revoir un jour ſon libérateur.

Il eſt dit que la penſée même où revient ſe peindre l'image d'un amant, doit eſſuyer des perſécutions. Galarande alloit ſe plonger dans cette aimable rêverie lorſqu'elle entend du bruit : elle ouvre précipitamment une fenêtre, & s'y appuie pour avoir le temps de rafraîchir ſes yeux. Mais la ſurintendante des gardiennes lui ravit cette douceur de pouvoir cacher ſes larmes : elle avoit un eſprit très-prompt & aviſé : elle fait aſſeoir la belle innocente, & s'inſinue dans ſa confiance avec des marques d'amitié & des promeſſes de ſoulagement. Les malheureux ſont ſi

crédules! Galarande révéla le trifte fecret de fes pleurs, en les attribuant à la dureté de fon père, & ajoutant qu'on ne pouvoit en foupçonner une autre caufe fans la plus cruelle malignité.

On ne fe plaint pas d'un père fans une idée qui faffe un befoin de fa facilité, de fa complaifance. L'adroite gouvernante ne s'en tint pas à cette feule découverte. Elle remit le difcours fur les beaux momens paffés à la cour de Clarce, fur les dames, les amufemens, les beaux chevaliers & les aventures. Lorfqu'elle prononçoit le nom d'un chevalier, deux yeux, favans & traîtres, perçoient jufqu'au fond de l'ame ingénue & neuve : elle découvrit à plufieurs reprifes l'impreffion qu'y faifoit le nom de Polimantes. Toutes les femmes ne naiffent pas avec le mafque; & il faut avoir été bien des fois coupable, avant que de favoir fe déguifer.

Galarande fe découvrit bien davantage, lorfque la maligne gouvernante ajouta, qu'inceffamment & fans faute fon père la marieroit. Son doux vifage devint alors un miroir magique, où la tendre-

friponnerie de son cœur vint se trahir. Elle répondit, non sans une abondance de larmes & avec vivacité, qu'elle ne vouloit point être mariée, qu'elle ne demandoit à son père rien au monde, sinon de retrancher de sa sévérité. Jamais fille n'a fait un refus de mariage sans un amour dans le cœur : c'est ainsi qu'une femme bien mûre explique un pareil refus.

Pleine de ces lumières, la surintendante alla réprimander la surveillante qui avoit abandonné la jeune pupille à des rêveries dangereuses. Celle-ci fit comme toutes les têtes légères; en voulant mieux faire, elles font plus mal encore.

Fuyons ici les guerres que décrit l'auteur; sauvons notre plume & notre ame de ces horreurs que le monde appelle de grands intérêts, & ne laissons point là les malheureux. Quoique nous ne puissions remédier à leurs maux, il est doux pour eux de nous y voir compatir. Que cet ingrat Polimantes recherche l'éclat des armes, & suive sa jolie chimère d'Oglores à travers les déserts de l'imagination; nous ne quitterons point cette Galarande encore si bonne, si

innocente, & dont pourtant le bonheur est déjà perdu.

Galarande n'a pas dix-huit ans, & les fleurs de sa jeunesse menacent de mourir sans être suivies du fruit. Elle n'a plus à montrer qu'un visage intéressant à la vérité, & dont la pâleur demande un peu de compassion : ses yeux désormais chargés de langueur, n'exprimeront que des peines qu'elle n'ose confier à sa langue. Elle ne dort plus pour reposer : son ame veille sans cesse dans l'affliction : la nature seroit-elle aussi perfide ? non : elle ne trahit point les amans ; elle les découvre, mais c'est pour les offrir à la sensibilité du monde, & non à ses persécutions.

La surveillante remarquoit tout ; & Galarande ne prenoit pas même garde qu'elle étoit observée. Cependant, elle ne pouvoit arrêter sa vue autour d'elle. Rien d'amical, sinon la vaine image qu'elle se formoit de son libérateur. Ses yeux le lui peignoient sur son ouvrage. Elle s'amusoit à l'y contempler dans des rêveries aussi involontaires que charmantes. Alors la gardienne pensoit qu'un démon la faisoit rêver. Si elle sourioit

à l'aimable image, le démon la rendoit folle; si elle regardoit avec tristesse, le démon l'obsédoit. Qu'il est difficile d'être pur devant les superstitieux, honnête devant les fripons, & spirituel devant les sots!

Le duc d'Alises étoit du nombre de ces pères, qui ne considèrent leurs enfans, que comme des objets sur lesquels ils peuvent exercer le penchant naturel de tous les hommes à l'autorité arbitraire; ceux qui ne les regardent que comme des instrumens de leur ambition, affectent du moins quelques sentimens de tendresse: la surveillante, qui connoissoit parfaitement ce caractère du duc, alla lui faire part de sa belle découverte. Elle étoit, dit-elle, bien persuadée que le démon avoit pris, pour tourmenter sa fille, la figure fantasmatique d'un amant nommé le chevalier Polimantes. Un fantôme qui revenoit jour & nuit devoit assurément souiller la pureté des idées d'une jeune fille, lui rendre ses devoirs odieux, & la compagnie des personnes sages insupportable.

D'un autre côté, certain bruit couroit que le chevalier Polimantes n'étoit qu'un

miniſtre de la malice éternelle de l'eſprit tentateur. Ce pourroit bien être par un intérêt injurieux, que ce ſeigneur auroit voulu faire entrer cet objet de réprobation dans la penſée de mademoiſelle de Galarande. Elle finit par cette inſinuation qui attiſa la colère du duc, il rêve: la rêverie des méchans n'eſt jamais ſans conſéquence, il rêve à cette inſulte aſſez vraiſemblablement faite à ſon nom; il rêve à ſes nobles ancêtres, & ſe ſouvient qu'ils ont fondé l'abbaye de Vergelles, à deux lieues de ſa ville d'Aliſes: & tout auſſi-tôt il ordonne à la ſurintendante de ſe tenir prête avec ſa fille, pour aller le lendemain faire une promenade.

Le lendemain donc, il les conduiſit à l'abbaye de Vergelles; la vue du ſombre édifice qui s'élevoit ſolitairement au milieu des riantes campagnes fit treſſaillir la jeune Galarande, & quelques larmes involontaires annoncèrent ſes preſſentimens. En traverſant les avenues, les arcades, les portes ſaintes, le duc gardoit un ſilence terrible: mais bientôt, en préſence de l'abbeſſe, il fait

entendre sa voix, pour déclarer la résolution qu'il avoit prise de se délivrer à jamais d'une fille ingrate, ennemie de Dieu & de son père ; d'une folle enivrée d'une passion humiliante pour un homme qui n'étoit point égal à lui : il ajoute quelle s'étoit rendue indigne de toute autre alliance plus honorable, d'autant qu'il avoit trop de cœur pour offrir désormais à aucun prétendant de son rang, une misérable, souillée par l'amour d'un chevalier (1). Ainsi donc,

(1) Nous voilà donc à la première époque du discrédit de la chevalerie, & c'est ainsi qu'une noblesse héréditaire & orgueilleuse de ses richesses, en entame la satyre entre les règnes de deux rois chevaliers; François premier & Henri quatre: la noblesse personnelle de la chevalerie, sans autre support que des vertus, des services & de l'honneur, va bientôt éprouver l'indifférence publique, ce qui est un coup plus accablant; l'affront du ridicule: les nobles vont devenir courtisans; l'esprit va succéder à l'honneur; les intrigues, à l'amour religieux des dames; les bals aux grands exercices militaires; & l'argent, au mérite des services publics. Après la ruine d'une institution qui fut si utile à un pays exposé par sa situation

puiſqu'il étoit réduit à perdre tout eſpoir d'une plus longue poſtérité, il entendoit que dans ce moment même, cette fille

---

à des guerres fréquentes, par ſa légiſlation à de grands déſordres, par le caractère de ſes habitans à de grands excès contre la ſévérité des mœurs, on s'attend bien que les corps, les ames, les mœurs, tout va s'amollir, ſe farder, ſe réduire en ſuperficies plus aimables, & qu'on affectera de fermer les yeux à tout ce que le nom de chevalier portoit d'impoſant & d'auguſte; mais peut-on imaginer qu'on en viendra juſqu'à faire de ce nom le titre de la baſſeſſe, de l'induſtrie & de l'inutilité: qu'un peuple qui doit à ce nom brillant, le reſpect de l'univers, pour ſon honneur & ſa franchiſe, puiſſe le proſtituer un jour avec tant d'ingratitude & d'inhumanité? car c'eſt vraiment une inhumanité que la dériſion. Ce ſeroit manquer au lecteur, que de lui rappeller toutes les révolutions de l'eſprit national & de leurs cauſes; que de nouveaux ſyſtêmes aient étouffé les anciennes vertus ſous le poids de l'argent, on peut l'endurer avec douleur & avec patience; mais quand c'eſt en françois que les noms d'eſcroc & de chevalier ſont ſynonymes, comment dévorer cette inſulte avec modération? vieux protecteurs de la gloire & de la pureté du nom françois, il y a de quoi remuer vos cendres de colère; de quoi

qu'il rejetoit pour toujours, fît son vœu d'obéissance perpétuelle; qu'elle commençât par se vêtir de l'habit sacré de la pénitence, & qu'elle perdît à son tour, jusqu'à la plus légère espérance de reparoître au monde: & dans le cas d'une indocilité criminelle de sa part, il avoit une prison toute préparée pour la recevoir; c'étoit là qu'il lui feroit passer une vie plus malheureuse encore, sans revoir le soleil jamais, & sans jamais entendre la voix humaine.

Galarande n'avoit pas attendu la fin de ce discours si imprévu, pour se précipiter aux pieds de son père; elle veut ouvrir la bouche dans le dessein de lui demander pardon de ce qui

ranimer des voix, pour nous dire: François, si vous êtes sans justice & sans tendresse, imitez les tyrans; proscrivez, & n'avilissez pas; rayez notre nom sacré de votre langue, ou respectez-le. Vous faites à notre égard, comme avec la beauté dont vous avez épuisé les faveurs; mais songez que l'opprobre dont vous couvrez sa vieillesse, est un reproche public de votre ingratitude & de la dégradation de vos sentimens.

pourroit l'avoir offensé dans sa conduite. Elle ne trouve point de voix, & elle perd la connoissance, prémice des horreur d'un siècle où les chevaliers n'étoient plus admis à protéger l'innocence tyrannisée.

Le duc, sans considération de cette jeunesse, de ces graces touchantes, de la foiblesse d'un corps encore pétri des charmes de l'enfance, rappella les sens de sa fille avec une violence grossière, barbare : elle se noya dans des larmes inutiles, tandis qu'on lui faisoit revêtir l'habit des novices du monastère. On la conduisit ensuite à sa cellule, où on la laissa devant un livre & le signe divin qui invite les ames désolées à la patience.

Suivons ici l'auteur. Le duc d'Alises retourna dans sa ville, & congédia toutes ces gardiennes dont il n'avoit plus besoin ; la surintendante fut universellement blâmée d'avoir osé pénétrer dans des secrets que l'amour & l'honneur même ont consacré ; on blâmoit aussi le duc d'Alises pour s'être porté, contre les devoirs gravés dans sa conscience

par la nature & par Dieu lui-même, à des extrémités si rigoureuses, & s'être privé criminellement d'une fille unique, aussi belle, innocente & gracieuse que l'étoit cette charmante princesse Galarande ; & sur quoi ? sur la simple délation d'une femme ignominieusement soumise à la servitude. Tandis que le chevalier Polimantes se couvroit de gloire dans les combats contre le roi Arcigérion de Celte, autrement dit Ocifran, le premier des braves & de son nom, il ne pensoit pas qu'une jeune vierge l'appelloit à son secours du fond d'une étroite cellule, & lui recommandoit encore sa délivrance. Au lieu de prières utiles à la tranquillité & au salut de son ame, au lieu de réflexions sur les moyens de se plaire dans son nouvel état, Galarande ne faisoit que des protestations contre la violence de son père, & des projets d'échapper à ses rigueurs. Que la vie est amère dans un état forcé ! jamais elle ne reprenoit son habit virginal, ni ses heures, qu'elle ne les arrosât de larmes ; le premier effet de son châtiment fut d'apprendre à dissimuler.

Elle ſe montroit aſſez calme & réſignée en préſence des autres religieuſes; elle en auroit trouvé ſans doute quelques-unes de ſenſibles à ſes douleurs. Mais pourquoi riſquer une confidence? c'étoit le ſecret de ſon cœur: & qui peut être capable d'aimer, a bientôt connu la diſſimulation; elle renferma donc avec bien du ſoin ce ſecret de ſon ame, & pour comble de peine, elle ne tarda point à douter que ſes vœux & ſes ſoupirs puſſent parvenir à un chevalier qui n'avoit donné aucune marque de ſenſibilité pour ſes malheurs: la voilà réſolue d'embraſſer la première occaſion, telle qu'elle ſe préſenteroit, dût-elle récompenſer de ſa main, la main qui rempliroit un devoir de chevalerie en ſa faveur.

On pourroit croire que le ciel n'approuvoit pas lui-même l'offre d'un cœur violenté. Un jour, après vêpres, la jeune infortunée promenoit ſon chagrin dans le jardin du monaſtère; elle parvient aux extrémités, & n'apperçoit d'autre barrière qu'une rivière qui étoit fort large en cet endroit; elle s'aſſied à l'ombre d'un mûrier, & laiſſe ſes yeux

errer ſur l'autre rivage : les eaux ſemblent emporter complaiſamment dans leur cours une foule d'idées qu'elles inſpirent. La malheureuſe recluſe ne demeura pas long-temps ſans éprouver la fraîcheur qui s'inſinuoit dans ſes membres avec un doux ſoulagement pour ſon cœur : elle ſe met à chanter une complainte ; la chanſon la plus triſte eſt l'expreſſion de choix de la triſteſſe, & l'adoucit.

En ce moment voici un chevalier de la terre de Farſale, qui, ce jour même, étoit deſcendu à l'abbaye, & qui ſe promenoit après le repas en attendant qu'on lui préparât ſes chevaux pour ſe remettre en route : un heureux haſard porte à ſon oreille les ſons d'une voix timide que paroiſſoit animer le plus tendre beſoin d'amour. Il ſe place contre une haie qui le ſéparoit de la belle affligée ; & il jouit du plaiſir d'entendre toute la romance, dont nous allons citer quelques couplets.

Nonette ſuis d'âge ſi tendre,
Qu'à m'entendre,

On ne croiroit jamais qui peut me tourmenter.
Las ! c'eſt la rigueur de mon père,
Trop ſévère,
Qui condamne ma voix à toujours lamenter.

Hélas ! avant que de ces toiles
Et ces voiles
Des innocentes mains me couvriſſent le front;
J'avois des vieilles gouvernantes,
Fort méchantes,
Qui, chaque heure du jour, me faiſoient un affront.

Maintenant des étoffes blanches,
Larges manches,
S'en vont & pour jamais enſevelir mon corps.
Sous la loi de madame abbeſſe
Ma jeuneſſe
Triſtement va paſſer comme parmi les morts.

Vous qui voulez par la torture
A nature,
Sous une loi d'amour, cruels, vous oppoſer;
Vous tracez du doigt ſur une onde,
Cruel monde,
Et toutes vos rigueurs ne font que m'excuſer.

Quoique je ſois religieuſe,
Et pieuſe,

Que je chante en pleurant aux vêpres du couvent,
Mon trifte cœur ne peut s'y plaire :
Vers la terre
Du fond de ma cellule il revole fouvent.

Quoi ! quelque chevalier de race,
Quoi qu'on faffe,
Ne viendra point ici me donner du fecours ?
Le beau jour où l'on m'en retire
Et puis dire :
Adieu, mes fœurs nonnains ; adieu, triftes atours.

C'eft en achevant ces mots, que la *pauvrette* apperçoit le chevalier qui franchit tout auffi-tôt la haie ; on peut juger de la frayeur, de la honte qu'elle reffent d'avoir été entendue, dans un endroit où elle ne foupçonnoit pas même l'indifcrétion des échos : fon trouble la rendoit fi belle, qu'Efclarides ( c'eft le nom du chevalier ) fe fent dans le moment même frappé d'un des traits les plus perçans de l'amour ; il fe trouvoit dans une fituation fort douce & en même temps fort embarraffante : la timide Galarande venant tout-à-coup à changer de couleur, n'a pas tardé à s'évanouir ; Efclarides la

prend entre ſes bras: & comme c'étoit un jeune chevalier tout-à-fait novice à porter ſecours dans ces ſortes d'accidens féminins, il crut à la pâleur de la jolie bouche, que la nonnette alloit rendre l'ame; & alerte à ſaiſir le plaiſir qui s'offroit, il en voulut prendre un baiſer, avant que cette jeune roſe fût pour jamais flétrie.

Les ignorans ſont heureux, & les audacieux charmans. Eſclarides réveilla juſqu'aux ſources de la vie, les eſprits qui s'y étoient retirés; Galarande répondit par un léger ſoupir au ſouffle quil a rappelloit, les tendres couleurs de la roſe reparoiſſent encore ſur ſon teint; ſes yeux ne s'ouvroient pas encore, elle demeuroit ſans voix & ſans mouvement: enchanté de ſon ſuccès imprévu, le chevalier recommence. Il la, prie ſi tendrement enſuite de lui donner des ſignes de ſon rappel à la vie, il promet avec tant de zèle de l'aſſiſter, de lui obéir, de répandre ſon ſang à toute heure pour elle, qu'enfin la jeune & ſimple religieuſe ne doute point que ce ne ſoient-là les offres d'une amitié très-honnête.

honnête. Elle reprend toute ſon haleine ; mais auſſi avec tout le regret d'avoir été ſurpriſe dans un lieu & avec une intention dont elle craignoit que le chevalier ne fût ſcandaliſé. Elle s'excuſe en diſant avec un nombre de graces inexprimables, que depuis bien long-temps elle avoit de grands chagrins au fond du cœur, quoiqu'elle eût un rang, une fortune & un âge qui paroiſſoient devoir l'en préſerver ; elle s'étoit flattée d'être ſeule & libre de ſe ſoulager : ſi elle avoit chanté quelque choſe de trop hardi, la rigueur de ſon ſort étoit ſi grande, ſi grande, qu'elle avoit pu former un ſouhait de s'y dérober, ſans pourtant en avoir une véritable volonté ; de jeunes filles s'amuſoient ſouvent à deſirer des choſes, parce qu'elles les croyoient impoſſibles, & cela ne vouloit pas dire que l'occaſion offerte, elles fuſſent aſſez hardies pour y ſuccomber.

Eſclarides écoutoit la charmante plaignante avec une avidité ſingulière, il l'écoutoit des yeux & des oreilles, & faiſoit vœu de ſe livrer pour jamais au charme de cette ingénuité ; il lui répéta

ſes offres avec une ardeur, une ardeur qui toucha l'infortunée ; elle vient à ſe repréſenter cette longue ſuite de peines qui l'attendoient dans le monaſtère. Jamais nulle amitié capable de les adoucir ; elle croit enfin que cette occaſion lui eſt préſentée par la Providence même, qui vouloit la ſauver de mourir dans un aſyle de pénitence, & où ſon ame probablement couroit des dangers infinis ; elle s'eſt donc déterminée à s'abandonner entièrement à cette Providence-là, ſi tendre amie des malheureux : aux conditions pourtant, que ce chevalier, qu'alors elle examinoit avec une ſorte de curioſité intéreſſante, lui feroit le ferment de la prendre pour femme, le plutôt poſſible ; & elle lui raconte auſſi-tôt ſon hiſtoire, & lui fait connoître ſa famille & ſon nom.

Eſclarides ne demandoit pas une information plus exacte ; c'étoit l'amour même qui charmoit ſa vue ; il reprend la jeune perſonne entre ſes bras avec beaucoup de reſpect, & lui dit à ſon tour, qu'il étoit fils du prince Elionde, grand

ſuzerain du pays de Farſale ; que rien ne prouvoit mieux que ſon aventure, combien il eſt vrai que les mariages ſont écrits dans le ciel : qu'il faiſoit très-librement & de bouche & de cœur le ſerment de chevalier, ſi madame lui faiſoit l'honneur de le recevoir pour ſerviteur & cher époux, d'en conſacrer le nœud deſiré auſſi-tôt qu'il ſe pourroit; &, dès ce moment, de lui garder la foi perpétuelle & inviolable que tout mari, comme il n'en doutoit point, étoit tenu de garder à une jeune épouſe remplie de charmes & de bontés.

Enſuite de ce diſcours un peu prolixe, ſe concerta le projet de l'enlèvement; il fut fixé au coucher du jour : chacun de ſon côté va vîte préparer ce qui convenoit.

Galarande, retournée à ſa cellule, y diſperſe toutes les pièces de cet habit qu'elle ne peut s'empêcher pourtant de mouiller de quelques larmes involontaires; malgré cela, elle eut bientôt achevé de ſe déguiſer : elle revient au mûrier témoin de ſes engagemens, s'aſſied au milieu des plus hautes herbes

l'oreille aux aguets du bruit de la rame qui devoit lui ramener un bateau & son chevalier.

Ne la quittons point dans le tumulte où elle égare ses esprits. Elle se met à former des doutes, des réflexions sur cette délivrance qui lui rappelle le souvenir de la première ; les ames trop tendres ne seront donc jamais parfaitement heureuses ! maintenant elle s'afflige. Une autre image revient à sa pensée, & la voilà qui se repent d'être mariée ; ses larmes coulent en abondance : elle se croit coupable envers deux chevaliers charmans, & se reproche sa précipitation ; mais aussi pourquoi la loi de la décence ne lui a-t-elle pas permis de fuir sans conditions avec ce dernier libérateur ? elle en auroit été quitte pour des remerciemens : mais le monde, le monde est si méchant, qu'il auroit cru qu'elle-même auroit été remerciée. Rien ne paroissoit aussi embarrassant que le parti qu'elle avoit à prendre, elle se rejetoit sur la rigueur de sa destinée ; elle s'accusoit ensuite du scandale qu'elle alloit donner aux saintes sœurs ; elle

frémissoit à l'idée du hasard où elle exposoit sa vie, si le duc son père venoit à sa poursuite : & son honneur, si les promesses de son chevalier n'étoient que le vain fruit d'un premier transport ou d'un caprice de galanterie. Ce chevalier paroissoit l'aimer il est vrai, & il faut encore l'avouer, il étoit aimable : hélas! quel homme d'ailleurs n'est pas aimable, lorsqu'il se prête au besoin qu'on a de lui ! l'ancien libérateur n'avoit-il pas acquis plus de charmes par l'habitude de penser à lui, plus de droits par un premier service & par l'honneur d'avoir fait naître les premiers sentimens ? d'un autre côté, Esclarides n'arrivoit point, & la nuit devenoit noire : il sembloit à l'infortunée avoir attendu plus de vingt heures. Elle prêtoit l'oreille, & elle n'entendoit que le zéphyr & l'onde qui paroissoient la menacer. N'importe : s'il est possible qu'un chevalier soit parjure & barbare, elle ne retournera point au monastère : à tous risques & périls, elle ira seule en chercher un autre plus fidèle, & peut-être plus aimé. Elle se précipitera dans ce fleuve qui la portera

peut-être vivante sur quelque rivage ; & s'il faut qu'elle périsse, elle recommandera son ame à Dieu, qui aura certes pitié d'elle plus que les humains ; c'est la perte du bonheur qui rend la mort cruelle, & ce n'est rien perdre quand on n'est privé que de la vie.

Voilà donc notre recluse décidée. Cependant, malgré tout son courage, la lune qui parut au bord de l'horizon la fait tressaillir ; elle se croit découverte : elle est prête d'en perdre l'esprit, si presqu'au même instant elle n'eût entendu le bruit de la rame. Le désordre s'empare de ses sens, au point qu'Esclarides est obligé de la porter dans la barque, & de-là sur un cheval, où il se mit en croupe afin de la soutenir ; il pique, & ses écuyers les suivent avec la même vîtesse. Lecteur, vous serez charmé de savoir qu'ils échappèrent aux mains du cruel duc d'Alises, mais pour tomber dans d'autres plus dangereuses en passant par l'Austrasie. Retardons un moment le récit de leurs infortunes, & revenons au chevalier Polimantes.

Les inimitiés de l'empereur Carli-

pente & du roi Arcigérion de Celte, venoient d'être suspendues par l'entremise du roi & de la reine d'Albion, à la grande satisfaction de deux malheureux peuples épuisés de sang & d'argent; Polimantes reparut à Paludine, à la suite de l'empereur, & revit madame Florisène au palais de la reine de Meoce; il revenoit tout brillant de gloire militaire, à quoi Florisène toute brillante des appas d'une innocente coquetterie ne parut pas faire la plus légère attention. Ainsi, tandis que Galarande va souffrir pour Polimantes, Polimantes va souffrir pour Forisène. Ces jeux du cœur humain ne sont pas rares, chacun veut être heureux; mais à sa manière, sans songer qu'elle peut contrarier celle des autres, & voilà ce qui fait que le bonheur est toujours à l'aventure.

Il nous paroîtroit cruel de fatiguer des lecteurs modernes en les conduisant par toutes les formalités des anciennes déclarations. Abrégeons ce chapitre difficile, & réduisons-le aux termes clairs & familiers dont on use aujourd'hui; conduisons la princesse au vol

des hérons, où le prince ne manquera pas d'avoir l'œil sur le gibier que huoit pour lui ce fin chasseur, que nous appellons amour ; ne retranchons pas un des regards plus éloquens que ses paroles, pourvu qu'il y en ait une seulement qui les explique, attendu qu'une femme ne doit pas entendre qu'on ne lui ait parlé, ni se rendre avant que d'avoir refusé.

La belle Florisène n'étoit pas si timide qu'elle n'osât égarer son cœur parmi les mystères de l'amour. Cependant, à la prière qui lui fut faite de daigner souffrir le plus fidèle service, elle ne rougit ni ne se fâcha; elle répondit avec une modestie maligne & la plus belle tranquillité du monde, que si l'on vouloit aventurer beaucoup de devoirs auprès d'elle, & risquer de perdre beaucoup de services, le temps l'instruiroit peut-être du degré de reconnoissance qu'il lui seroit permis d'en avoir par sa famille auguste; quant à elle-même, elle étoit obligée de s'accuser d'un caractère disposé à l'ingratitude.

Je n'aimerois pas, observe l'auteur,

cette *désolante* hypocrisie des dames, qui attendent un mot positif d'un honnête homme pour lui répondre négativement & le traiter alors à leur fantaisie. J'aimerois mieux celles qui seroient assez franches & décidées pour lui dire : Vous avez bien fait de me parler, & même que ne parliez-vous plus tôt ; soyez sûr que je vous attendois. Je voudrois même qu'elles sauvassent à ce brave homme le ridicule embarras de la déclaration. Quand on songe à la distance qu'il y a du premier coup-d'œil au premier mot, & du premier mot au dernier, on se désespère, & l'on s'armeroit volontiers le cœur d'un triple airain, contre le plus doux des sentimens de la nature.

Polimantes réfléchit assez tristement sur des paroles si froides & si incertaines, de la part d'une princesse si douce & si timide. Tant de décence, de dignité & d'ironie, avec des charmes si ingénus & si délicats ! il craignit que la nature ne l'eût pas faite pour aimer jamais ; dans ce moment il étoit bien persuadé qu'elle n'aimoit pas ; car la franchise des dames étoit alors si peu problématique & si res-

pectée, qu'on n'osoit soupçonner des rivaux sur des paroles équivoques. Avec un autre amour dans le cœur, Florisène auroit refusé plus absolument. Oh! le bon temps, où ces acceptations conditionnelles ne signifioient pas encore: « En cas que je sois réduite à votre » amour, en cas que je perde l'ami que » j'ai, alors je serai flattée de recevoir vos » hommages & de vous avoir éprouvé. » C'est un merveilleux mystère, que la langue secrète des dames. Quelquefois cela veut dire encore : « En cas » que vous continuiez à me plaire. » Remarquons que l'auteur observoit ces finesses importantes, il y a bientôt deux siècles.

Cependant, rien ne relève le courage d'un galant homme aussi promptement, que l'injustice ou l'aveuglement d'une maîtresse; le sentiment de ce qu'il vaut, le décide à brusquer ou à quitter la partie. Polimantes rêvoit au premier parti, comme le plus noble, lorsqu'un jour l'empereur Carlipente le fit appeller dans une assemblée mémorable, où il remit tous ses royaumes au roi Regimonde son fils, en

s'avouant incapable d'en porter le fardeau avec des infirmités continuelles qui lui étoient venues, de l'avoir soutenu quarante ans contre les Celtois, les Barbares & autres acharnés ennemis. Il annonça de suite la résolution qu'il avoit prise, de se réduire à la jouissance de quelques parcelles de tant de terres qu'il avoit gouvernées, jusqu'à ce qu'enfin son grand âge & la justice éternelle le réduisissent au seul espace qui pourroit soutenir son corps. Il observa que les vieux monarques, par leurs préjugés & leur obstination, exposoient les royaumes comme les monarques enfans, par leur ignorance & leur facilité ; & que la nature ayant gradué les forces de l'homme, la sagesse humaine devoit proportionner son empire à leur accroissement & à leur dégradation.

Ce fut un spectacle de surprise pour toute l'Europe, lorsqu'elle vit cet empereur, qui avoit élevé son trône sur tous les autres, en descendre avec autant de modestie qu'il y étoit monté avec magnificence, & dérober courageusement aux yeux du monde les restes infirmes du génie & de l'humanité.

Il partit pour se rendre en Ybérie avec les deux reines ses sœurs, l'une reine de Meoce, & l'autre veuve d'Ocifran, premier de Celte. Il abandonna sa terre natale pour toujours, & il est vrai que le grand homme ne doit pas mourir comme un enfant dans son berceau. Tous les peuples l'accompagnèrent jusqu'aux îles Arboriques, & l'admirèrent en lui voyant emporter sur les ondes, une vaine majesté que peut-être ils n'auroient plus respectée.

Polimantes se crut alors libre de suivre son projet sur le cœur de la belle Florisène. Mais ces embarras détruits lui en préparoient beaucoup d'autres. La reine d'Hercinie, fille de Carlipente, étoit venue avec son époux, le roi des Quirites, pour faire ses adieux à son père & à ses tantes; avec elle étoient aussi venus des ambassadeurs du roi d'Oglores, pour ramener la princesse sa sœur. Ce fut alors, que délibérément, le chevalier Polimantes voulut savoir ce qu'il pouvoit espérer de ses amours. Le roi Regimonde l'avoit prié de demeurer à sa cour. Nul prétexte pour accompagner Florisène en Oglores, plus d'espoir,

ſinon très-éloigné & très-incertain de lui parler en liberté ; en conſéquence, plus de doute qu'il ne lui ſoit permis de tout tenter.

Il apperçut un jour madame Floriſène qui ſe repoſoit ſous les arbres au verger ; elle n'avoit qu'une demoiſelle à ſon côté : il y courut, & ſuppoſa d'abord que madame étoit imprudente de s'expoſer à l'humidité qui tranſpire des feuilles, & à la chaleur qu'elles concentrent. Il étoit très-vrai, ajouta-t-il, que cette chaleur & cette humidité produiſoient un air fort épais, & une eſpèce de ſuie qui pouvoit étrangement offenſer la fineſſe & l'éclat du plus beau viſage du monde. Le remède étoit ſimple : c'étoit d'avoir un éventail. Il ſe trouveroit ſans doute un homme ami de la beauté, qui en imagineroit de plus légers & de plus portatifs que ceux qu'on employoit alors dans les appartemens, ou dans les promenades par les mains des domeſtiques. Et comme il faut preſque toujours regarder aux yeux de la ſuivante quand on parle à la maîtreſſe, Polimantes crut pouvoir conſeiller à la demoiſelle d'aller

au palais cherçher un éventail pour madame; madame y consentit très-volontiers, & la demoiselle partit (1). Durant

(1) Les dames nous permettront-elles de révéler sérieusement tous les avantages de l'éventail? l'usage en est général, les anciens en avoient qu'ils appelloient *flabella*, & qu'ils fabriquoient ou de toile, ou de queues de paons; les délicats en faisoient rafraîchir leur sommeil du midi, & les filles de qualité les donnoient aux valets pour leur procurer du vent en public.

L'air altère singulièrement nos chairs; l'air humide, crasse; l'air chaud amollit & atténue: toutes les espèces d'air affectent du plus au moins. Il n'est donc pas inutile de prendre connoissance de ce qui peut changer l'air & nous le rendre favorable: n'en parlons ici que relativement à la beauté, & laissons le reste aux médecins.

Trois choses lui nuisent, la verbération directe du soleil, la masse des souffles dans les compagnies & les foules, & ce hâle, dont parle Polimantes, qui se forme à l'ombre, & non pas en pleine campagne, où l'air plus libre & plus agité se purifie beaucoup mieux.

Que l'on nous pardonne de citer un des plus grands philosophes de la nature. Selon Hyppocrate, notre vie consiste en un feu qui

fon abfence, il arriva au chevalier un de ces défagrémens qui peuvent égayer la curiofité.

---

nous échauffe & nous éclaire; & notre fanté, en ce que ce feu foit dans un jufte tempérament: on peut regarder les couleurs du teint comme le thermomètre de cette chaleur naturelle. C'eft un feu, & il a befoin d'être éventé auffi; la nature remue le diaphragme comme un foufflet admirable qui lui fert à diffiper les fuies, à porter de veines en veines fa clarté à toutes les fuperficies, & à nous avertir du degré & de la pureté de la chaleur intérieure.

Mais il arrive que ce foufflet perpétuel ne fuffit pas toujours à maintenir l'égalité; c'eft lorfque des lieux font trop remplis, que la faifon eft ardente, que le froid eft exceffif ou que l'air s'épaiffit, ce que nous fentons à des pefanteurs & à des nonchalances: nos anciens ont donc imaginé des éventails qui fortifiaffent celui de la nature. Ils fervent à repouffer dans le cœur, le feu qui fe porte hors de fon centre, & à diffiper ces fumées ou quinteffences qui montent fans ceffe & qui fe diftillent en fueurs, ce font elles qui détruifent le velouté & les couleurs de la peau.

Les éventails augmentent la pefanteur de l'air en le preffant autour de nos vifages, & la fraîcheur nitreufe en écartant ces évapo-

L'amant & la princesse étoient assis au milieu de l'herbe du verger, & cachés à la vue de tout le monde : on

---

rations, qui, avec la chaleur du soleil, nous empêchoient de la sentir ; cet air s'applique à nos membres comme un linge mouillé d'eau froide, & fait rentrer dans le cœur le feu naturel qui s'en échappe ; alors, avec une clarté plus pure qui vient se réfléchir sur la peau d'un beau visage, le corps est moins léger, & reprend son équilibre par la rentrée de ces transpirations qui couloient au travers des tuyaux des pores ; la superficie redevient nette, polie, & se peint de toutes ces couleurs délicates & vives, qui font briller le visage de santé & de plaisir.

Un mot sur les foules, *où les femmes*, dit Ovide, *se précipitent, non pas pour y voir, mais pour y être vues ;* les philosophes & les médecins en ont désapprouvé le goût : nous avons besoin d'air, comme les poissons ont besoin d'eau ; nous sommes plus robustes en hiver qu'en été, & nos couleurs sont moins détrempées ; nous avons donc besoin de fraîcheur. Dans les festins, bals, fêtes & foules, les esprits s'animent : c'est de l'huile ajoutée au feu, comme si on s'empressoit de le détruire par un embrasement. C'est-là que les éventails sont nécessaires pour ménager autour du visage une petite atmosphère, dont n'approchent pas

n'imagineroit jamais lequel des deux étoit le plus à son aise : le chevalier s'égaroit dans une foule de pensées, sans avoir le courage d'en exprimer aucune ; il paroissoit assis sur des épines, & vingt fois prêt à parler, vingt fois il n'avoit

la masse empoisonnée de tous les souffles échauffés : c'est là que les dames ont besoin d'aromates, de vins & d'acides, pour réparer les substances qu'elles ont perdues par trop de chaleur : autrement, elles sont exposées à se pâmer sous la pesanteur de cet air qui, en foulant comme une pompe, met en jeu tous leurs esprits plus foibles & plus crus que ceux des hommes.

C'est là que les transpirations flétrissent l'embon point ; & l'on y est trop ému intérieurement, pour que le lendemain le flambeau de la santé ne paroisse pas affoibli ou vacillant au travers de la glace du visage. Puisque le souffle le plus pur ternit les fleurs & les ornemens des chambres, comment les fleurs de la beauté, qui sont plus délicates, résisteroient-elles à tous ces souffles aigris & méphytiques qui entrent au cerveau par les nerfs des narines, qui se répandent jusqu'aux poulmons & dans l'estomac, où se forme l'aliment destiné à nourrir le cœur & à reparoître avec ses qualités délicates ou impures sur le visage ?

fait que soupirer. Florisène l'examinoit avec une malice continuelle. La conversation n'auroit pas été brillante, si elle n'eût parlé la première : elle lui demanda en baissant les yeux, si c'étoient des regrets d'amour qui le faisoient soupirer. Il se crut insulté : il l'appella cruelle, ingrate, comme elle l'avoit dit elle-même : elle répondit à cela, qu'elle le savoit bien. — Est-il possible, madame, qu'en vous éloignant de ces lieux vous puissiez refuser un mot de pitié à un prince qui vous adore ? — Non, en vérité, je ne vous le refuserai pas, puisqu'il ne doit vous servir à rien. — Ah ! madame, nommez-vous rien le sentiment de reconnoissance que vous gravez dans mon ame, le repos que vous me rendez, la gloire dont ce mot va me couvrir ? belle Florisène, parlez ; nous sommes seuls. — Je le voyois bien, dit-elle ; mais avec un sourire d'une expression singulièrement enchanteresse & maligne.

Le chevalier comprit ce qu'auroit compris tout autre dans cette réponse & ce sourire : il saisit avec vivacité la

main de la princesse, qui se la laissa prendre. Il alloit y appuyer ses lèvres, lorsqu'elle la retira précipitamment, & lui dit avec la même modestie, la même douceur désespérante : vous devez connoître toutes les règles, qui recommandent la décence & la soumission à tout bon chevalier qui protège l'honneur des dames & ne sait pas le ravir. — Mais, madame, s'écria Polimantes, je ne vous suis pas odieux ! — Non, sire. — Mon amour m'égare ; pardonnez, madame.... Je crois que vous m'aimez.... — Je le crois aussi. — Et nous sommes seuls ! & peut-être nous verra-t-on quitter ce bocage inaccessible à tous les yeux. — Eh bien, cher prince, on croira des choses qui peuvent être, & qui ne seront pas. Je veux désormais qu'on me connoisse pour la dame du chevalier Polimantes : mais il n'y a que moi dans le monde qui doive savoir de quelles rigueurs je veux user à son égard, ou quelles faveurs je veux lui faire, ainsi que le temps & le lieu où j'aurai du plaisir à les lui accorder. — Ah ! madame Florisène, c'est le caprice le plus

étrange dont on ait mémoire en chevalerie. — Comme vous voudrez, sire : je ne m'offenserai pas du nom que vous donnerez à mes sentimens. — Mais, madame, c'est une injustice. — Si vous m'aimez, beau chevalier, vous l'endurerez bien pour moi. -- Non, rien au monde, s'écrie encore Polimantes, n'est arrivé de pareil à aucun chevalier ! vous m'aimez, vous me le dites, & vous ne permettez pas ici, où nous sommes cachés à tous les yeux, qu'un baiser, un simple baiser vous exprime cet amour & cette reconnoissance que la langue exprime si foiblement. — Ecoutez ; ce n'est pas que si vous tenez beaucoup à baiser ma main, je ne puisse absolument vous la laisser reprendre. — Votre main, cruelle ! — Et même la joue, si vous la voulez malgré moi.

On peut juger de l'empressement de Polimantes, puisqu'on sait bien qu'une femme honnête se livre toujours malgré elle à ce qui l'enchante. Mais on n'imagineroit pas que la belle Florisène, toujours en souriant, & d'une voix douce & tranquille, dit alors à son chevalier :

Vous vous êtes satisfait, sire, pour la première & la dernière fois. Un chevalier n'est pas encore assez puni par la perte irréparable de ses plaisirs, quand il suit ses desirs sans consulter ceux de sa maîtresse.

Sans s'expliquer trop clairement, l'auteur fait observer que les idées étoient belles dans les temps passés, & qu'elles étoient toutes raisonnées en faveur du plaisir, sur le simple fondement de la nature innocente & non corrompue. A l'époque où l'auteur écrivoit, ces belles idées paroissoient déjà chimériques ; & les principes de la dame, les devoirs du chevalier se trouvoient scandaleusement pervertis.

Polimantes en étoit à demander pardon d'un desir qui avoit fait éclater son amour trop inconsidérément, lorsque la demoiselle apporte un éventail. Madame Florisène lui sourit avec une finesse qui fut assez expliquée par la mine confuse du chevalier. Il faut le consoler d'une aventure aussi maussade, & l'envoyer à l'armée du roi Régimonde, qui marchoit contre les Celtois, dont l'humeur belli-

queuse avoit rompu les trèves conclues: remettons-le entre les mains de l'amitié, tandis que l'objet de sa religieuse passion s'en va au royaume d'Oglores; & que le lecteur, impatient d'arriver à la conclusion des amours, nous pardonne d'arrêter un moment ses yeux sur d'autres tableaux, qui ne sont pas moins nobles ni moins importans.

Dans cette guerre, dont la province de Veromande fut le théâtre aux frontières de la Celte, & du pays de Cisrhène, Polimantes distingua un chevalier de taille magnifique, vêtu d'armes noires, gravées richement en or de figures étrangères. Il avoit admiré la valeur de cet inconnu dans plusieurs batailles, lorsque lui-même s'étant précipité dans des périls d'où il n'espéroit plus de pouvoir sortir, se vit secouru & vengé par ce digne objet de son émulation. Ce n'étoit déjà plus une chose toute simple de sauver la vie d'un homme, un fatal égoïsme étoit né de la propagation des richesses; & des nobles eux-mêmes auroient laissé périr cent de leurs frères, plutôt que de s'exposer à une piqûre par générosité. Plus

on a de jouiſſance à perdre, moins on a de vertus à gagner.

Polimantes proportionna ſa reconnoiſſance à l'héroïſme du ſervice; ou plutôt, ce ne fut pas de la reconnoiſſance, mais un beau tranſport qui lui fit jurer une éternelle fraternité avec ſon libérateur; & tous les deux, oubliant le ſervice, ſe promirent de ne s'abandonner que quand l'ame ceſſeroit de leur battre au corps. Avec un grand cœur, on ſent autrement que le vulgaire; c'eſt le bienfaiteur qui garde la reconnoiſſance pour l'objet qui lui a ſervi à exercer ſa vertu, & l'obligé prend de l'amitié pour celui qui a fait ce qu'il auroit pu faire entre gens qui portent un même cœur; c'eſt l'occaſion ſeule qui fait le plus ou moins de mérite.

Il eſt néceſſaire de ſavoir qui étoit ce chevalier noir. Il s'appelloit Antidoron, comte de Fecène, chevalier de l'Empire, vaillant & fort aux armes; & d'ailleurs, ennemi de toute fineſſe, de toute foibleſſe, de tout reſpect pour les hommes, qu'il avoit appris à connoître autour des trônes & ſous la verge des

seigneurs. Ceci le rendoit brusque & d'une approche difficile ; borné par nécessité aux devoirs de son épée, il s'y livroit tout entier, & ne recherchoit que cette gloire, sans avoir jamais pensé à celle qu'on acquiert par l'amitié des dames. Il avoit vu les plus aimables se sacrifier à la vile séduction des nouveaux hommes de la finance, des grands oisifs, & de tous les Adonis qui n'ont que des graces, un jargon, & des complaisances basses pour tout partage. En un mot, avec une ame faite pour les adorer, & des talens pour régner aisément sur elles, il ne les estimoit plus, &, opiniâtré dans son opinion cruelle, il ne vouloit pas se donner la peine de penser qu'il en est des femmes comme des hommes; & que, dans les deux sexes, les ames excellemment nobles doivent être aussi rares & recherchées, que les fruits d'un beau choix parmi la multitude des fruits.

La duchesse d'Austrasie occidentale fit des ouvertures de paix entre les deux rois, qui lui étoient attachés par le sang & les alliances. Des députés se rassemblèrent de part & d'autre dans un monastère

monaſtère voiſin de la ville de Samarobrine. On y arrêta, outre les reſtitutions réciproques, le double mariage du roi Régimonde, avec Inoſine, la fille aînée du roi Arcigerion, & celui de madame Philiandre, ſœur d'Arcigerion, avec le duc d'Allobroges. Le roi Régimonde voulut ſolemniſer cette paix en célébrant la fête de la noble milice de Palaques dont il étoit chef & ſouverain, avec toutes les cérémonies requiſes & ordonnées par l'inſtituteur.

Cet inſtituteur avoit été un de ſes ancêtres & prédéceſſeurs dans la ſouveraineté des pays de Cirrhène. Il avoit toujours eu en vénération ſingulière l'état de la chevalerie. Inſpiré de ſa prudence autant que de ſa magnanimité, il pourſuivit long-temps une idée qui ſervit à le maintenir dans ſes honneurs, à ſe faire eſtimer comme autrefois par les princes & monarques de la chrétienté, & à nourrir dans l'ame des nobles & ſujets de ſa domination l'amitié, l'union, & la révérence mutuelle que de faux principes avoient altérées. Au nom de Dieu, de l'antique honneur, & du reſpect de

l'humanité sainte, il forma une société de vingt-quatre guerriers renommés, vaillans au fait des armes, & sans aucune tache ni soupçon de maniement d'argent, de cruauté, d'orgueil, d'envie, ni d'ambition, autre que celle d'éclater par la richesse de la vertu.

Après avoir écouté les plus mûrs conseils, il en régla les statuts & la forme du serment, ainsi que celle de l'habit, qui fut composé de tuniques longues & de manteaux à l'antique de velours cramoisi, brodés & ourlés d'or, en forme de larges étincelles de caillou, entremêlées de débris de toison, trainant sur la terre, & relevés du côté gauche sur l'épaule, où se devoit montrer la doublure qui étoit de satin blanc. Au lieu du chapeau vulgaire, il prescrivit l'usage du chaperon de même velours à longs bourlets; & les chevaliers devoient porter au cou, pour marque plus intelligible, un large & riche collier d'or représentant, pièce à pièce, le fusil, le caillou, & les étincelles ardentes qui en échappent; & portant l'image d'une toison d'or suspendue. Il créa de plus,

quatre officiers pour veiller, rédiger & exécuter dans les affaires de l'ordre; & il leur accorda le même habit, sans broderie ni fourrure, en les titrant chancelier, greffier, trésorier & héraut d'armes.

Ce très-bon prince, dont l'ame étoit sur un trône le seul noble reste des ames magnanimes rappellées dans les cieux, avoit aussi recommandé fortement à ses successeurs, de célébrer la fete militaire & sainte de son ordre à jour nommé. Et voilà pourquoi le roi Régimonde envoya ses hérauts en toutes parts, pour inviter à cette auguste assemblée, dans sa ville de Gordune, au pays de Pleumasie. L'assemblée se forma dans le palais. Un prélat vint la chercher accompagné de son clergé, de chantres & de musiciens, pour la conduire à sa cathédrale. Suivirent le clergé, les trompettes d'abord, les tambours & les timbales qui retentissoient entre les murailles des rues, sur le cœur des mères & de leurs enfans, & jusque dans l'ame du peuple saisi de respect & d'admiration; suivoient ensuite les maîtres-d'hôtels, les hérauts & sergens d'armes, vêtus de leur cotte, armés

de leurs masses, tous à cheval; & venoient les augustes chevaliers deux à deux, jusqu'au chef qui étoit environné des princes de son sang, de son grand-chancelier, des chambellans & maîtres des requêtes, suivis des rois & princes étrangers, des légats & ambassadeurs, & de la foule des chevaliers déjà respectables & aspirans à l'honneur suprême d'entrer un jour dans la milice de Colques. C'est parmi ces derniers qu'on distinguoit, sans le connoître, le prince Polimantes, d'Arsine & son compagnon de valeur & de vertu, le fier & grave Antidoron, comte de Necène. Ce jour n'étoit destiné qu'à entendre les vêpres, chacun à sa place préparée en dais de cramoisi & marquée de l'écu de ses armes, avec ses titres au bas.

Le lendemain, grand jour de la fête, on ajouta plus de solemnité à la même marche, & les chevaliers entendirent la messe, qui fut interrompue à l'offertoire par le discours du chancelier de l'ordre, rempli d'une éloquence simple & militaire, & de sentimens d'honneur, plus que de figures oratoires. La fin de la céré-

monie fut annoblie par des graces, des rémissions & des récompenses, à l'exemple du Tout-puissant dont la clémence désarme la justice, & dont la générosité surpasse tous les mérites. Après le festin où les clairons & les trompettes annoncèrent le relevé de chaque assiette, & la magnificence bienséante, à des chevaliers, par des profusions d'or, d'argent, de mets divers qu'on jetoit au peuple du haut des fenêtres, on se retira dans une salle à part, & l'on y prit des tuniques & des manteaux de laine noire pour retourner aux vêpres sans aucun son de musique, & dans une marche respectueusement silencieuse conforme à la douleur, & représentant le deuil des chevaliers de l'ordre décédés. On chanta les vigiles à la lumière attendrissante des cierges, au milieu du chœur tendu de draperie de velours noir, auxquelles tous les blasons de ces respectables morts étoient suspendus. Le lendemain à la messe lugubre, leurs noms furent prononcés par le greffier, accompagnés d'un sommaire de leurs actions héroïques, ou modestement vertueuses, & recom-

mandés à la mémoire, à l'imitation, aux prières de tous les confrères ou assistans. Depuis la veille, toutes les cérémonies n'avoient inspiré que l'impression du silence. On n'avoit chanté qu'à voix sourde, en ce moment où la seule voix grave du greffier achevoit de se faire entendre ; trompette, clairons, tambours & timbales percèrent les voûtes, & portèrent jusqu'au fond des cœurs les sublimes paroles du pseaume, *in memoria erit justus.*

La troisième cérémonie se fit en manteaux de satin blanc : elle devoit être suivie de la réception des chevaliers nouveaux, & cette couleur consacrée à la pureté, devoit effrayer les consciences de ceux qui ne se présentoient pas avec une ame sans souillure. C'est ainsi que la vue d'une belle vierge porte un sentiment secret d'amertume dans le cœur des femmes corrompues. On reprit bientôt après les vêtemens ordinaires pour se rendre au chapitre, & délibérer sur les affaires de l'ordre, & sur les moyens de le perpétuer dans son ancienne dignité. On procéda ensuite à l'élection de huit

chevaliers, & l'on prit de tous les confrères le serment de nommer loyalement, sans dissimulation, fraude ni faveur; tels gentilshommes qui seroient sans reproche, utiles au roi & à ses peuples, & capables de rehausser l'éclat de la noble chevalerie. Les noms qui parurent les premiers furent ceux du chevalier Polimantes, prince d'Arsine, & du comte Antidoron de Necène, qui furent appellés pour recevoir le livre de statuts & l'habit de l'ordre. Ceux dont les noms n'avoient pas prévalus, reçurent la satisfaction secrète de voir le reste des billets jetés au feu selon le statut de première ancienneté; & la fête fut terminée par des actions de graces au Tout-puissant. Il fut permis aux peuples de mêler sa voix dans cette dernière cérémonie, pour supplier l'auteur de toute sagesse, d'éclairer toujours l'esprit des rois dans le choix des hommes destinés à faire le bonheur & la gloire des empires : tout-à-coup on vit paroître une longue suite de dames & d'enfans en habits d'innocence, dont les voix touchantes appellèrent l'Esprit saint sur la tête des

nobles chevaliers, & leur demandèrent à eux-mêmes protection pour le foible, pour les mœurs publiques, pour tous les malheureux nés sans droits à la vie & sans moyens d'aspirer aux grandes vertus. Vous eussiez vu alors les chevaliers & le roi lui-même, humiliés à deux genoux, leur poitrine s'enfler, leurs larmes couler & implorer du fond de l'ame l'effet de ces chastes prières, offertes à Dieu par la beauté & l'innocence. « Jurons, s'écria le roi, jurons, » répétèrent tous les chevaliers en se » levant & faisant briller leurs épées, » de respecter à jamais ces créatures » chéries du ciel, & de les environner » de toute la force qu'il lui plaira de » nous conserver. » Alors on les reconduisit l'épée haute jusqu'aux portes du saint temple, où l'on se mit en marche processionnelle, pour aller annoncer à tout le peuple de nouveaux soutiens de l'honneur & de nouveaux défenseurs. (1)

(1) Nous ne pouvons penser qu'il y ait un lecteur assez froid, pour nous reprocher la

Cette fête est assez belle, pour que nous ne suivions pas le chevalier Polimantes à celles qui furent faites pour

---

description de cette solemnité, ni la réflexion qu'elle nous inspire.

Le monde nous menace d'une de ces époques fameuses où l'abus en tout genre soumet tout au destin. Nous avons vu l'empire romain s'exténuer par l'abus de la prudence; l'empire grec, par l'abus de l'esprit, & nous promettons de nous exténuer par l'abus du sentiment. Nous étions assez bien aux siècles de la chevalerie. Il est malheureux que ce soit un paradoxe aujourd'hui; mais on nous en propose tant d'autres, qu'on peut bien nous permettre celui-là.

Lorsque les principes des philosophes & les épées des guerriers, le désintéressement & l'économie, le courage & l'humanité, la religion & les droits naturels sont d'accord, alors on voit les vices humiliés, & les talens, les vertus, l'innocence éclater comme de beaux météores, toujours trop passagers aux yeux de l'univers. C'est alors qu'on sent le besoin plutôt que le devoir d'obéir à la sagesse humaine: l'ordre & le plaisir sont en règne sans se troubler; & que voit-on quand ces beaux siècles sont chassés devant le vol du temps? Des systêmes d'argent, des systêmes d'obéissance, des systêmes d'illusion, des systêmes de philosophie, & jusqu'à des systêmes de vertu. Les initiations se dévoilent

D 5

célébrer le mariage de la princesse Ynesine de Celte, avec le roi Regimonde d'Ybérie; & au tournois funeste où mourut le roi de Celte, de la lance du comte de Séglot, un des plus robustes chevaliers de son royaume : cette malheureuse histoire est assez connue.

Polimantes & son compagnon reprirent le chemin d'Oglores & s'égarèrent dans l'Austrasie occidentale. Après avoir long-temps erré dans le fond des vallées sans retrouver de route certaine, ils apperçurent une espèce de château ruiné avec d'assez bonnes tours qui leur firent espérer de le trouver habité. On leur ouvrit en effet une porte fort dégradée;

& les lumières sont perdues. Le but des institutions découvert perd tout le respect qui les rend utiles : la lampe de la science brûle au grand jour & perd tout son éclat. Seroit-il trop dur de nous appliquer ces vers de Caton, au Sénat romain ?

> Ah! de vos premiers temps rappellez la mémoire ;
> Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire :
> Vous imitez si mal vos illustres aïeux,
> Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.
>
> *CREBILLON.*

& tout aussi-tôt qu'ils furent dans la cour, l'homme qui avoit fait l'office de portier, la referma précipitamment, & fit tomber une herse qui leur fit craindre de s'être aventurés dans un piége.

Le châtelain les rassura par sa présence & sa politesse, il les pria de lui faire l'honneur d'entrer & d'agréer quelques rafraîchissemens. Ils s'en excusèrent sur ce qu'ils n'avoient d'autre besoin que d'être remis dans leur route; mais le personnage qui étoit d'un bel âge, & d'une heureuse physionomie, insista si honnêtement qu'ils lui cédèrent.

Ils étoient assis & désarmés devant une table, lorsque la tapisserie s'ouvrit & fit passage à une douzaine d'hommes qui portoient des bâtons & des hallebardes, & qui crièrent trop tôt aux deux chevaliers de se rendre prisonniers; car, au premier mot, ils sautèrent l'un & l'autre sur leurs épées, de-là sur les traîtres, de-là sur d'autres armes plus solides; le maître s'enfuit, & bientôt après le reste de cette troupe d'infâmes, qui laissèrent cinq ou six de leurs complices étendus morts dans cette salle

de trahiſon. Polimantes en ſaiſit un qui paroiſſoit avoir autorité ſur les autres, & l'épée ſur la gorge, il lui fit révéler tout ce myſtère d'iniquité.

Rien n'eſt plus certain que cette aventure, dit l'auteur, quoiqu'elle puiſſe paroître fabuleuſe; & le ſeigneur Palomio, cet infortuné renégat du chriſtianiſme étoit connu de toute l'Europe en ce temps-là. Voici ſon hiſtoire que raconta le confident de ſes amours, de ſes crimes & de ſes regrets.

Le châtelain d'ici, dit-il, eſt moins mon maître que mon ami. Il eſt né dans cette province, & ſe nomme Palomio. Moi, je naquis au pays de Latie. Lorſque l'empereur Carlipente aſſiégea la ville d'Alcinon ſur le rivage de Barbarie, je ſervois ſur la galère dont Palomio étoit capitaine. Vous avez appris le mauvais ſuccès de ce ſiége; notre galère fut deſtinée pour la Trinacrie, & nous y touchions lorſque nous fûmes écumés par trois fuſtes du corſaire Barluque, le plus intrépide de tous les hommes, & qu'on avoit très-juſtement nommé le balai de la Méditerranée; nous

fûmes vendus en Afrique, & revendus pour Constantinople.

Le pacha que nous servions reconnut bientôt les talens de Palomio, & le sollicita de prendre le turban, afin que son amitié pût lui être utile, & l'élever à des emplois dignes de lui. Le grand-turc daigna même le presser & lui promettre de le replacer dans un grade plus important que celui qu'il avoit perdu. Palomio se défendit en homme d'esprit: il représenta que par la raison qu'un musulman perdoit son honneur en embrassant une autre loi, un chrétien ne pouvoit pas en acquérir par un démenti sacrilége donné à son Dieu, à ses parens, à sa patrie. Que les services d'un homme déshonoré ne pouvoient être agréables à personne, & il osoit avec franchise ajouter qu'ils souilleroient la dignité des souverains qui se laisseroient égarer l'ame jusqu'à les récompenser. Il observoit qu'aucune loi ne défendoit à ses disciples de se rendre utiles temporellement aux disciples d'une autre loi. Et que sa hautesse ne pouvoit espérer de lui que plus de zèle, plus de fidélité, & des

ſervices plus nobles, ſi elle daignoit lui laiſſer la fierté de ſa conſcience, comme le plus précieux encouragement de l'honnête homme.

Le ſultan pardonna cette hardieſſe, & le loua même de ſes ſentimens. Mais il s'y prit avec une merveilleuſe adreſſe & une grande connoiſſance du cœur des hommes pour l'amener à ce qu'il vouloit. Il commença par lui donner une penſion d'autant d'aſpres par jour qu'en recevoit un reiz. Cet éclat de fortune, la faveur du ſouverain, la renommée de ſes talens, le mirent en liaiſon avec les plus grands de l'empire, qui lui répétèrent les mêmes inſinuations, & lui promirent leur alliance. Le reiz d'Arabie ſe trouvoit à Conſtantinople; il lui marqua plus d'amitié que pas un autre, & lui ouvrit un accès auprès de ſa fille avec une liberté ſans exemple.

La belle Xative eſt, comme toutes les beautés de l'Orient, ſoumiſe aux volontés du ſexe impérieux : avec une beauté ſuprême, elle n'a que des ſentimens réglés par la politique de ſon père : c'eſt du moins ce que j'ai lieu de croire, &

ce que je ne puis faire entendre à l'infortuné Palomio. Quel est l'homme qu'une familiarité charmante avec une femme solitaire, n'accoutume pas à des sentimens hardis? Mon capitaine fit bientôt l'aveu d'un amour éperdu, qui fut écouté sans sévérité & sans foiblesse. La belle Xative ne lui dissimula point qu'elle pourroit être sensible à cette douceur infinie que lui donnoient ses malheurs; mais que son père ne l'ayant destinée qu'aux plaisirs de l'hymen, son goût particulier l'éloignoit encore de toute union, où elle ne seroit pas la compagne de celui qu'elle aimeroit. S'il lui avoit été permis par un privilége extraordinaire de se refuser aux honneurs du grand serrail, comment se soumettroit-elle à un titre moins glorieux en faveur d'un homme, que sa religion, sa naissance & sa fortune lui défendoient de regarder autrement que comme un esclave? S'il étoit pourtant vrai qu'elle eût inspiré à cet homme un amour sincère, elle n'en prendroit que le droit de l'engager à lui donner des raisons d'y répondre, & à se rendre aux vœux de tout un empire,

par le sacrifice bien facile à faire, au moins en apparence, de quelques préjugés.

Cette jeune arabe lui a continué jusqu'à ce jour cette même rigueur avec les mêmes marques d'amitié. Mais un jour Palomio, dont l'ame chanceloit depuis long-temps sous le pouvoir de ce fatal amour, la trouva baignée dans ses larmes : il obtint sans difficulté le secret de sa douleur. Son père, lui dit-elle, avoit perdu toute espérance de dessiller les yeux d'un ingrat qu'il lui avoit destiné pour époux. Elle venoit de l'apprendre de sa bouche; & ce qui combloit son désespoir, c'est que cet ingrat Palomio lui étoit infiniment cher en ce moment où elle avoit reçu l'ordre de passer entre les bras d'un autre.

Quel langage pour les oreilles d'un homme perdu d'amour! Palomio n'eut pas la force de reculer à la vue de ce piége, ou plutôt il ne le vit point. Il essaya pourtant d'employer encore quelques armes à la défense de son honneur & de sa religion. Il obtint plusieurs délais successifs, & il se flattoit que le temps

le serviroit, soit en éteignant sa passion, soit en lui ramenant une circonstance plus favorable. Enfin, lorsqu'il se vit enchaîné pour jamais, & destiné au crime, il ne balança point encore entre violer sa religion ou embrasser celle de son enchanteresse. Il prépara tout pour l'enlever, au risque de sa vie.

Je ne sais si l'on avoit prévu cette fureur, ou si le hasard seul amena le grand-turc, & le père de la belle aux cris qu'elle poussoit, lorsqu'elle étoit entre ses bras de cet amant, qu'elle s'étoit vanté de chérir. Ce qui doit paroître extraordinaire, c'est que bien loin de lui faire craindre le châtiment de cette audace, on lui recommanda le soin de sa tête avec amitié. La loi sans doute l'envoyoit à la mort; on le conjura de s'y soustraire, & de reconnoître enfin la grandeur d'une religion qui offroit aux sacriléges de mériter leur pardon. Xative paroissoit au désespoir de l'inflexibilité de son amant: elle se mit à ses genoux, & le voyant chanceler encore, elle l'envoya périr en menaçant avec fureur sa propre vie.

Dans l'égarement étrange que peut procurer une pareille situation, Palomio ne suivit plus que le conseil de l'amour, & il se soumit à cette religieuse tyrannie. La cérémonie n'en fut pas plutôt terminée, que tout changea pour lui : jusqu'alors, il n'avoit pas été malheureux. Tous les plaisirs qu'il avoit espéré s'évanouirent, & la plus noire complicité du père & de la fille, lui fit perdre tous les fruits de son apostasie.

C'est ce qu'il ne croit point encore, & vous allez connoître l'excès de son aveuglement. Aussi-tôt qu'il reparla d'un hymen qu'il avoit acheté d'un si grand prix, la belle Xative lui répondit : que ses dispositions particulières lui étoient assez connues ; mais que le sultan & son père desiroient, pour des raisons secrètes, qu'il retournât dans sa patrie, & que, par sa valeur ou son adresse, il en ramenât douze chevaliers & douze nobles demoiselles sous le terme d'une année ; que son prophète lui étoit témoin que rien ne dépendoit de sa volonté sans cette condition, & que s'il s'y refusoit, il devoit s'attendre à tous les

traitemens qu'on fait à des proſélytes, ou tièdes ou ingrats.

Tel eſt le ſort de quiconque a manqué de fermeté dans ſa vertu. Il ſe lie ſous une autorité qui lui demande bientôt des crimes, dès qu'il s'eſt fait connoître par une lâcheté; & ſes crimes lui ſeront auſſi inutiles que ſon retour vers l'honneur : il ne doit plus être que le mépriſable inſtrument des viles paſſions, avec autant de talens, de fatigues & de ſuccès, qu'il en faut pour parvenir à la gloire.

Il eſt inutile de vous peindre la ſurpriſe de l'infortuné & tous les regrets de cette ame trop foible, qui n'avoit plus d'appui que mon amitié, ni de reſſort que celui d'un honteux amour. Il voulut obéir & mettre tous les droits de ſon côté, tous les devoirs du côté des parjures. Nous arrivâmes dans ce pays qui l'a vu naître, & qui ſembla lui reprocher ſa perfidie. Jugez de l'état d'un homme qui revoit ſa patrie avec amertume; la terre ſera par-tout amère pour lui déſormais; & la Turquie n'effacera point en lui le ſouvenir de la

chrétienté. Oh, s'il vient à reconnoître ſa folle illuſion, quel homme ſera plus malheureux que Palomio!

Enfin, il a choiſi ce château qu'il a fait préparer pour l'objet de ſon voyage. Il l'a rempli de ces hommes qu'il a pris à ſon ſervice à Conſtantinople & dans la Hongrie : il erre ſans ceſſe avec eux dans les lieux d'alentour; mais il ne leur commande aucune violence. Il préfère d'attirer ſes victimes ſous le maſque de la ſainte hoſpitalité, & lorſqu'il leur voit la ſécurité qu'inſpire la table & les bons offices, il les fait déſarmer. C'eſt ainſi qu'il a déjà fait entrer dans ſes priſons quatre chevaliers & ſix demoiſelles, dont la vie eſt auſſi douce qu'elle peut l'être ſans liberté. Ses ſoins s'étendent à tout ce qui peut conſerver leur beauté, leur ſanté, juſqu'au terme où il doit les livrer à un autre eſclavage.

Maintenant, ſeigneur chevalier, voici ma penſée. Je ſoupçonne que le père de ſa belle arabe a ſongé d'abord à plaire au ſultan, & à faire un acte de ſa religion; & qu'après cette œuvre remplie, ſon deſſein n'a plus été que d'éloi-

gner des marches du trône un rival qui promettoit de s'élever au-dessus de lui dans la faveur. Comme je crois son espérance très-vaine, je ne m'opposerai point à la délivrance des nobles prisonniers ; & je bénirai votre valeur, si elle peut épargner de nouveaux crimes à un homme que je plains sans l'excuser, & que je sers par l'habitude d'une sincère amitié.

Polimantes, après le récit de cet homme ne lui fit, qu'avec modération, les reproches que méritoit sa conduite. Il le suivit à la porte de la prison des dames à qui il fit entendre sa voix, pour les inviter à sortir. La frayeur les saisit d'abord ; elles n'attendoient que le déshonneur ou la mort : il les rassura bientôt par le ton de la plus aimable politesse : elles s'avancèrent une à une jusques à la dernière, qui le reconnut avec la plus grande surprise de le voir dans ces contrées : elle demeura tellement frappée de cette destinée qui le renvoyoit encore à sa délivrance, qu'elle eut peine à dissimuler son agitation. Toutes les autres s'étoient abaissées aux genoux du bon chevalier, lorsque cette jeune & char-

mante Galarande s'approcha les yeux pleins de larmes de joie & de tristesse, & porta la parole pour elle & ses compagnes.

Oh, monseigneur, lui dit-elle, c'est votre vaillance & votre bonté qui rendent la liberté à de pauvres affligées : mais tant de signes extérieurs de vos vertus, & tant de graces suffiroient à la leur faire reperdre volontiers. Que le ciel daigne récompenser vos généreux services, à la gloire de la dame bienheureuse qu'il vous a destinée pour en partager le prix, dans une douce égalité d'amour & de liens indissolubles !

Quoiqu'elles eussent toutes les yeux éplorés & le visage couvert de pâleur, Polimantes reconnut celle qui lui parloit, & lui répondit qu'il se félicitoit de toutes les occasions où, à ses plus grands risques, il pouvoit s'employer au service des dames, & particulièrement lorsqu'il avoit le bonheur d'arracher à la profanation des charmes aussi purs que ceux qui brilloient à ses yeux, ou des personnes qui avoient gravé dans son ame une estime éternelle.

Ces derniers mots firent monter la rougeur au doux visage de Galarande, qu'il lui dit en baissant les yeux : —Ah, monseigneur ! ne porterez-vous pas la courtoisie jusqu'à nous apprendre ce que sont devenus nos maris, & les autres chevaliers qui ont été surpris en même temps que nous ? — En ce moment on vit paroître ces chevaliers que le brave Antidoron avoit délivrés de son côté. Le jeune Esclarides courut à son épouse qu'il accabla des témoignages de sa joie & de sa tendresse, & en même temps, il remercioit ses deux libérateurs ; & en même temps Galarande, la joue soumise aux baisers de son époux, tournoit ses yeux trempés de larmes, on peut bien dire sur son amant. Polimantes lui fit un compliment si sincère & si honnête sur son hymen, qu'elle en eut le cœur percé, & ne se trouva jamais si malheureuse de sa vie.

Les conquérans du château firent préparer le souper qui fut joyeux, excepté pour Galarande, qui n'eut jamais tant d'empressement pour se retirer, où elle put, soi-disant, dormir, & jamais tant

de hâte de revoir le jour du lendemain, pour abandonner ce château funeste : elle en sollicita son bel Esclarides toute la nuit, & prétexta l'horreur que lui inspiroit des lieux où sa chasteté venoit d'être exposée; elle ajoutoit, qu'elle ne pouvoit perdre non plus la crainte de retomber entre les mains du duc d'Alises son père : elle ignoroit qu'à la nouvelle de son évasion, il étoit tombé dans un spasme apoplectique, & de-là dans un cercueil où reposoit alors ses fureurs.

Hélas! elle n'avoit d'autre motif l'innocente, que de s'éloigner du danger sensible de revoir le chevalier Polimantes; de se distraire du souvenir de Clarce & de la rivière de Gabra ; de chercher au loin la patience, l'oubli d'une erreur trop chère, & des consolations dans la tendresse de son nouvel ami. Comment résisteroit-elle dans une plus longue fréquentation, à l'envie d'entendre parler un ingrat & de lui répondre? comment se refuser à mille questions qu'il lui feroit? comment lui faire l'aveu de ses tristes aventures, & la cause première qui l'avoit jetée dans les bras d'un autre? comment

comment s'expoſer à trouver le moins aimable celui qui a ſon honneur entre ſes mains? & comment ſupporter ſans foibleſſe la double charge du devoir & de l'amour?

Rien n'eſt plus intéreſſant que cette jeune dame, & rien de moins romaneſque que ſa ſituation; quoiqu'elle paroiſſe avoir commis des imprudences, le ciel ſeroit-il diſpoſé à les punir?

Tandis qu'on célèbre de grandes fêtes en Ibérie, pour un mariage que le ciel ſemble dédaigner de bénir, & que l'aimable Ineſine de Celte s'enchaîne pour jamais au ſévère Regimonde, nos chevaliers s'éloignent du château du renégat Palomio qui, d'un autre côté, ſe dérobe à leur vengeance. Ils ſe rendirent à Neocar, fameux port de Teutonie ſur l'Océan, & s'embarquèrent pour le royaume d'Oglores. Au bout de quatre jours d'un vent bien favorable, ils en découvrirent les côtes. Mais il eſt arrêté que les héros ne voyageront jamais en mer ſans accidens; une tempête les éloigne; un pirate les rencontre; une horrible bataille ſépare les deux amis. Polimantes eſt porté en

Oglores aux pieds de sa cruelle & charmante Florisène, qui va le consoler un moment de la perte d'Antidoron, l'occuper de tournois, & lui faire adorer son rusé & modeste empire, avec des demi-faveurs très-peu réelles, & des rigueurs très-véritables.

Nous pouvons attendre aussi, que le chevalier Antidoron, maintenant errant sur les mers, se soit arrêté quelque part où deux beaux yeux enfin le puniront de sa trop longue austérité, & le détourneront de ces tristes pensées qui lui font redemander son ami à tous les vents & à tous les rivages. Arrêtons-nous sur un des grands spectacles ordonnés par les jugemens célestes.

On a vu les deux royaumes de Celte & de Cirrhène cesser leurs guerres acharnées, & se livrer à la joie comme à l'espérance de réparer leurs misères passées. Le jugement humain suffisoit-il à prévoir que la fin de cette guerre, seroit l'origine de deux autres plus barbares où le ciel & l'humanité seroient offensés? Lorsqu'on opina dans Rome sur la démolition de Carthage, un romain

souhaita que la rivalité de ces deux villes pût durer éternellement : il prédit tous les malheurs de la prospérité & de la paix, les excès de la cupidité, le débordement du luxe, la fougue de la débauche, l'agrandissement de quelques-uns, la misère générale, & de là l'irréligion, la tyrannie & la servitude.

Deux peuples ennemis se fortifient de bonnes disciplines & de principes d'honneur & de vertu. L'amour de la patrie & les dangers qui la menacent, portent toutes les ames à de grandes entreprises, & donnent un courage & des forces proportionnées à la gloire qu'on en espère. La sécurité les énerve : ce ne sont bientôt plus des ames : ce n'est qu'une pâte où viennent fermenter tous les vices. Ou s'il reste une fausse énergie, c'est pour employer contre soi-même les armes qui ne servent plus contre des ennemis.

Ainsi, les habitans de la Celte, ennemis des Cirrhéniens, vécurent vertueusement & se montrèrent prompts, braves, fidèles au service de leur roi qui n'étoit que le chef de la patrie. La paix est

faite avec l'étranger ; ils vont se détruire eux-mêmes. Le roi Ocifran second vit éclater les premières étincelles de l'incendie, le peuple ébranlé dans sa croyance, & sa couronne chanceler. A la veille de sa mort il entend l'affreux cri du schisme, il apperçoit toute la face de son royaume hérissée de piques, de lances, d'arquebuses, des villes, des bourgades embrasées, les temples saccagés, les images brisées, les sépultures fouillées, les morts exhumés, & la flamme de leurs os, & le sang des massacres, & les ruines des citadelles, & le pillage épars dans les campagnes. Il se précipita dans l'abyme éternel de la mort, & crut que son royaume alloit s'écrouler avec lui d'un seul coup. Son frère lui succède : un jeune enfant sous sa tutelle. Les séditieux s'insinuent à la faveur des troubles de la cour, & obtiennent qu'on leur relâche leur chef, le prince de Calande qui avoit été emprisonné. Souvent ce sont les peuples qui expient les fautes des rois ; quelquefois aussi ce sont les rois que la sagesse incompréhensible châtie de la dépravation des peuples. La sédi-

tion éclate dans la province de Bracate. Elle s'avance du côté de la cour ſous la conduite du chef. Que ces tableaux ne peuvent-ils inſpirer l'horreur des guerres civiles & ramener les ames à l'héroïſme qu'enfantent les guerres légitimes !

A la priſe de Seutoracte, un chef nommé Dantille ſurprend quatre chevaliers généreux : il fait pendre le premier entre dix de ſes propres ſoldats à bras & jambes étendues contre les murs en croix de Bourgogne. Un tas de femmes féroces les viennent étrangler, & leur déchirent les membres qu'elles ſe jettent & ſe rejettent par amuſement. Il fait garrotter les trois autres pleins de courage, de beauté & de jeuneſſe. On les dépouille. On leur attache à coups de marteau des cornes de papier roulé, avec de gros clous en pluſieurs endroits de la tête : on leur attache un bâton blanc à la main de la même manière impitoyable ; on leur attache ſur le cœur un écriteau dont le clou n'atteint pas encore le reſte de leur vie. On en vouloit à la ville d'Aretome ; on les place

ſur l'Arar qui va la traverſer, après les avoir mis dans une barque, on achève de les poignarder; le fil de l'eau les emporte; & c'eſt à la vue de la ville où ils ſont envoyés, qu'on lit ſur l'écriteau cette adreſſe : laiſſez paſſer les porteurs, ils ont payé le péage à Seutoracte.

La ville d'Aretome, effrayée, devient un déſert; les barbares n'y trouvent rien à tuer : ils brûlent. Autre part il ſe fait un ſiége. Hommes & femmes défendent les murailles : on monte à l'aſſaut. Les cadavres tombent comme les décombres du haut d'un toit, les pierres, l'huile bouillante, les feux de tous genres, les balles, au travers de ce déluge, un jeune guerrier celtois monté juſqu'au milieu d'une échelle, s'apperçoit qu'il ne peut avancer plus haut; l'échelle a éclaté ſous le poids des cadavres : le moindre mouvement l'achève & le précipite. Il s'arrête & s'amuſe, en attendant qu'on en place une autre à côté, à graver de la pointe de ſon épée le nom de ſa maîtreſſe & les vers d'une chanſon ſur la muraille.

Veut-on comparer le guerrier armé

par l'honneur à celui qui l'est par le fanatisme. Tout le monde connoît le premier. Voici l'autre. Ici il attache trente gentilshommes de la plus noble tige deux à deux, bouche à bouche, nus, & les fait garder au milieu des champs jusqu'à ce que la faim & la rage les ait contraints de se dévorer. Là il fait coucher des hommes en travers sur des cables vigoureusement tendus, & des guerriers les tirent & les retirent jusqu'à ce que ce mouvement ait scié les entrailles de ces malheureux. Autre part il en fait attacher d'autres à des poteaux ver-moulus dont les caries sont remplies de soufre & de poudre à canon, puis il y fait mettre le feu, & il se plaît à voir durer leur supplice jusqu'à la consommation de ces poteaux. Croit-on qu'il respecte le sexe, la créature touchante qui intéresse les animaux mêmes ? ce guerrier gentilhomme est bien reçu avec ses compagnons d'une belle veuve, mère de deux filles de douze ans. Ils attendent minuit pour lui témoigner leur reconnoissance. Ils lui demandent une somme qu'elle n'a pas. De tous ses habits ils ne lui

laissent que ce que la plus effrénée cruauté ne dérobe pas à la pudeur. Elle tombe à genoux & les supplie. L'un la tient dans cette posture où elle a les jambes pliées, & les autres appliquent des pelles rougies sur les plantes délicates de ses pieds. Ils lui arrachent le long des jambes la peau par aiguillettes avec symétrie, & lui brûlent les lèvres, en lui faisant baiser l'instrument de son supplice avec une allusion sacrilége. Supprimons le récit de l'horrible supplice des deux jeunes filles, & déplorons encore une fois la ruine de l'auguste & tendre chevalerie.

Tandis que ces choses se passoient en Celte, le chevalier Antidoron va nous fournir le récit d'une aventure non moins étrange, mais plus touchante & plus singulière. Tous les auteurs de ce siècle l'ont attestée.

Antidoron se trouva porté sur une île déserte qui est maintenant habitée. Il y erra long-temps avec ses compagnons, & n'y voyant aucune trace humaine, ils alloient regagner le navire, lorsqu'une femme accourut du fond des bois & les arrêta par ses cris : elle les pressa de ne point perdre de temps à écouter ses

malheurs & de s'éloigner du rivage : ce qu'ils firent. A peine étoient-ils remontés de la barque dans le navire, qu'un grand singe parut sur la grève où il grinçoit des dents & se démenoit avec une grande agitation : il sembloit rappeller cette femme par son cri, & vouloir l'attendrir par des grimaces de tendresse & de soumission. Mais lorsqu'il vit voler le navire & ses plaintes & ses prières inutiles, il grimpa sur un arbre, d'où il sauta bien avant dans la mer avec des signes de désespoir.

Le chevalier interrogea cette femme qui parut confuse & qui pourtant raconta quelques événemens de sa vie en ces termes. == Je suis née dans la Lusitagne vers l'extrémité septentrionale. Je fus belle, mariée jeune, & sans goût de ma part. Le châtiment que j'ai reçu de mes fautes & la pénitence que j'en dois faire me donne le courage de les avouer. Un de nos rois a fait une loi de reléguer dans cette île où vous m'avez prise, toutes les femmes qui seroient convaincues d'infidélité conjugale. Vous pouvez croire, seigneur, que cette île désolée ne fut

pas toujours si déserte qu'elle l'est aujourd'hui. Un arrière-successeur de ce roi fut sollicité, dit-on, par sa femme ou ses amies de réformer une loi si injurieuse à leur sexe. Elles représentèrent que les hommes en étoient devenus arrogans, tyranniques & insupportables, qu'ils en abusoient pour se venger à tort & à travers, & pour se délivrer d'une femme qui, par un malheur très-ordinaire, cessoit de leur être agréable sans qu'il y eût autre faute que de leur part; & que les filles n'osoient plus s'exposer à cette sévérité, d'où il résultoit de grands inconvéniens, beaucoup de malédiction.

Le roi ne voulut pas réformer cette loi tout-à-fait; mais il crut pourtant faire une signalée faveur aux femmes, en la réduisant à ne punir qu'à la troisième infidélité bien manifeste. Ceci ne dépeupla pas encore l'île, comme vous pouvez croire. Mais le dernier souverain se mit en fantaisie de faire tomber la loi d'elle-même sans l'abolir. Il ordonna qu'on n'enverroit plus de femmes à l'île désolée que pour trois infidélités prouvées avec le même amant. Il y avoit plus de soi-

xante ans depuis cette nouvelle ordonnance, & l'on n'avoit pu trouver une seule épouse dans le cas du châtiment. Toutes les exilées ont eu le temps de périr, jusqu'à ce qu'enfin mon mari m'ayant dénoncée je n'ai pu éviter la peine d'une faute dont je me repens beaucoup.

A mon arrivée dans l'île, on me laissa sans provisions. Je passai plusieurs jours à me désoler, je me sentois mourir lorsque ce singe que vous avez vu se vint placer devant moi : je n'eus pas la force de fuir. Il me regarda long-temps : je crus à la fin le voir sensible à ma tristesse; il s'approcha & me mit à la main une pomme qu'il avoit fraîchement cueillie. J'eus d'abord quelque horreur avec le desir de manger cette pomme : la nature ne me laissa que le desir. J'y succombai, & je me sentis soulagée. Mon nouvel hôte s'éloigna tout aussi-tôt, & lorsque je regrettois le secours que j'aurois pu tirer de cet animal, je le vis reparoître avec deux pommes plus grosses que la première. Il passa toute cette nuit à mon côté; & comme je ne dormis point, je

remarquai qu'il s'éveilloit à tout moment pour me voir. Au lever du jour je parus m'assoupir, & ne me voyant pas éveillée au grand soleil, il portoit à tous momens sa patte sur mon sein & sur ma bouche, dans l'intention, je crois, d'examiner si je respirois. Et dès qu'il me vit ouvrir les yeux, il m'en témoigna la plus douce joie par de petits cris & de grandes caresses qu'il fit à mes mains, qu'il retourna cent & cent fois pour les regarder.

Il me quitta bientôt & je le suivis assez loin, je reconnus les arbres où il alloit cueillir les fruits. Il me découvrit aussi des eaux très-bonnes, où il alla se désaltérer. Vers le soir, je voulus casser des branches pour me former une cabane. Il me regarda fort attentivement jusqu'à ce qu'il me vît essayer la grandeur de cet hospice en m'y couchant. Je ne sais quelle idée lui vint; il me quitta comme un éclair, & au bout d'une heure, ma surprise fut sans égale de le voir revenir avec un habillement de femme dont il s'étoit enveloppé le corps de la manière la plus comique, & un fagot de feuillage qui de sa tête

descendoit sur ses épaules, par où je pense qu'il avoit aussi voulu se faire une cabane.

Il me fit bientôt rencontrer différens lambeaux d'habillement dans des cavernes très-éloignées de ma première habitation. Elles étoient saines & sans humidité; je m'y fixai : j'y trouvai quelques instrumens qui m'aidèrent à couper du bois à faire du feu, des piéges pour les oiseaux & les poissons. Cependant mon singe continua toujours de m'apporter des pommes, & il n'en mangeoit plus que je n'en eusse mangé. Je ne puis vous dire combien il avoit pris d'amitié pour moi. Une chose extraordinaire, c'est que je n'en ai pu découvrir un autre depuis trois ans que je fus transportée dans l'île. C'étoit ma seule compagnie, & j'étois la sienne. J'ai jugé de la douleur que lui causeroit ma perte, par celle où je le trouvois plongé, lorsque souvent je m'égarois dans la nuit & ne pouvois retrouver mes cavernes. Je ne donnerai pas des larmes à la mort d'une bète; mais je ne sais si

c'est un crime de me trouver sensible pour une créature qui m'a fait goûter le plaisir d'être aimée quand j'étois seule dans l'univers.

Antidoron, qui n'avoit pas lu nos livres badins, fut émerveillé de cette amitié, d'un singe pour une femme. Il déposa cette infortunée sur les bords de la Lusitagne, & voulut aller lui-même demander sa grace au roi. C'étoit là que l'attendoit l'amour; cependant, n'allons pas croire que les amours d'un chevalier de son caractère puissent fournir un long récit. A quoi bon d'ailleurs répéter éternellement ce qu'on trouve dans tant de romans consacrés aux détails uniquement depuis la connoissance jusqu'à la conclusion. Notre chevalier pouvoit être frappé dans l'ame plutôt que blessé au cœur, & les passions de l'ame sont plus expéditives. La beauté qui lui fit sentir, non pas l'empire, mais le charme de son sexe, étoit une noble & fière princesse du nom de Saliures, qui avoit dédaigné les soupirs & les langueurs d'une foule d'amans, & qui se livra tout aussi-tôt à

un coup-d'oeil intelligible d'un héros fort de cœur & de tête, qui n'auroit pas tendu ses mains deux fois à ses chaînes.

Ce sont, je crois, dit l'auteur, les plus foibles créatures parmi le sexe qui goûtent le plaisir cruel de multiplier les peines d'un amant : la femme d'un grand caractère est moins flattée des soupirs d'un homme que de ses plaisirs. Elle ne prolongera point un espoir qu'elle aime à réaliser, & si elle n'a pas cette force de dominer son cœur, c'est qu'elle a celle de braver les vains scrupules de son esprit ; c'est qu'elle sait plus héroïquement sacrifier à l'amour sans crainte de compromettre sa vertu. Les petites femmes ont peur des petits jugemens : celles dont je parle n'attendent qu'un beau jugement d'une belle ame, & ce qui fait que les autres craignent le mépris qu'attache le vulgaire à des faveurs prématurées, fait que celles-ci se hâtent de mériter cette estime, qui suit toujours leur confiance dans l'ame d'un homme supérieur. Voilà pourquoi, dès que la princesse de Saliures & le brave Antidoron se virent, ils s'aimèrent, & dès

qu'ils s'aimèrent ils se donnèrent leur foi, sans même avoir songé à se dire qu'ils s'aimoient.

Aucun rival en effet, aucune disgrace, aucune aventure ne signala leurs amours. Le chevalier n'étoit point galant, la princesse point coquette. Tous deux fiers, ils ne laissèrent approcher d'eux personne qui pût leur inspirer une humiliante jalousie. Ces grands amours sont discrets. Ce sont les finesses & les combats des esprits & des cœurs qui trahissent les amans. Le plus noble voile couvrit leurs amours, & les absences ne les inquiétèrent point, parce qu'elles ne pouvoient séparer que leur corps. C'est le désespoir du romancier. Ils étoient mariés avant qu'on sût s'ils se connoissoient.

Alors Antidoron fit songer à son épouse, que l'amour ne peut occuper tout entières que des ames très-étroites, & que rien n'en prolongeoit le charme, comme les tendres interruptions de l'amitié. Une femme seroit bien personnelle, si elle étoit jalouse de l'ami de son amant. La princesse demanda l'hono-

rable bénédiction de ses parens, & suivit son époux au royaume d'Oglores, avant que de paroître en souveraine dans le comté de Necène, où les fêtes l'attendoient.

Le chevalier Polimantes étoit toujours malheureux, & enchanté par l'aimable Florisène, dont la douceur étoit vraiment barbare. Cependant il faut à la fin la justifier. Elle aimoit de bien bon cœur le beau prince d'Arfine, qui avoit tout l'esprit du monde, & qui lui sacrifioit son esprit, qui étoit fier, & qui s'humilioit devant elle comme un agneau, qui n'aimoit pas les mignardises, & qui souffroit toutes les siennes. Mais le roi son frère avoit appris, de science bien médisante, que le bon chevalier n'étoit pas connu de son père, & qu'il ne sauroit pas nommer sa mère à qui le lui demanderoit. Il n'avoit donc point approuvé le petit roman que sa sœur filoit avec lui; quoique d'ailleurs il le reconnût pour un des grands appuis de la chevalerie chrétienne, & même pour le meilleur, s'il étoit mieux né.

C'est ce que la discrète avoit toujours

caché à son amant, & ce qui, dans son incertitude, l'avoit quelquefois involontairement décidée à lui tenir rigueur. Le brave Antidoron ne tarda pas à parler à la princesse d'Oglores, qui voulut absolument se justifier de tous les torts, & de la fausseté qu'on avoit l'air de lui reprocher. Elle ne put l'endurer dans son innocence, & de la part d'un ami de son amant, & de la part du premier chevalier d'Europe après lui. Elle lui révéla le secret de sa rigueur sous la loi du serment.

Alors Antidoron, plus fier qu'on ne peut croire, lui répondit : Fût-il ce que vous me dites, il est égal aux rois par son mérite ; & s'il étoit fils de roi, il seroit au-dessus d'eux tous. L'ouvrier de sa propre grandeur, doit passer avant tous ceux à qui on fait présent de la leur. Je vous déclare, madame, que nous l'emmenerons dès aujourd'hui. Peut-être est-il dans le monde assez d'autres princesses qui estimeront la vertu orpheline un peu plus que vous, & qui le consoleront de vous avoir perdue. Par-tout où je serai, mon ami Polimantes ne sera point humilié.

La princesse frémit & pleura. Elle demanda pardon, & le temps de réparer sa foiblesse dans des momens de dispositions, qu'elle pourroit faire naître dans l'esprit de son frère. Son repentir parut désarmer le ciel.

Des hérauts furent envoyés dans ce temps-là par tout le monde, pour déclarer aux puissances, que le roi Olinthes de Clara, cassé d'âge, aimant le bien de ses peuples & l'union avec les rois de la terre, redemandoit à qui en auroit nouvelle, le chevalier Polimantes, prince d'Arsine, qui étoit son fils, qu'il vouloit faire reconnoître par ses peuples, & accepter pour maître à sa place. Les raisons du secret qu'il avoit fait de sa naissance à ce cher enfant lui-même, n'étoient autres, que de le former aux grandes vertus par sa propre expérience, & de lui apprendre à mériter son rang & sa fortune.

Dès que les hérauts eurent prononcé, dans un conseil du roi d'Oglores, les demandes du roi de Clarce, le voile fut déchiré. Le frère de la belle Florisène rougit, & dit aux hérauts : voilà le prince Polimantes. C'est l'époux de ma sœur, & il courut se jeter entre ses bras, en

s'excusant sur les devoirs de sa noblesse. Quant à Florisène, elle pleura, & l'on peut penser si c'étoit de douleur, de se voir liée au sort merveilleux de son amant. Antidoron la regarda sévèrement encore, & lui dit : madame, il suffisoit que j'eusse répondu de mon ami.

C'est ici que l'auteur promet une seconde partie qui n'a point paru, & dont le lecteur ne voit pas plus que nous la nécessité. L'épouse d'Esclarides avoit recueilli la succession de son père ; malgré tout son bonheur, ce Polimantes lui revenoit toujours dans la tête ou plutôt dans l'ame ; elle agit en femme honnête ; elle se garda bien de confier ses ressouvenirs à son époux.

Tel est ce roman dont nous avons indiqué les principaux traits, excepté ceux des troubles d'Angleterre, la révolution des Pays-Bas, & le siége de Rhodes, ainsi que toute la morale & tout l'appareil scientifique de ce siècle.

# ZORAIDE,

## OU

# ANNALES D'UN VILLAGE.

TRADUIT DE L'ANGLOIS, 1787.

IL le faut avouer, les romans anglois ont une *physionomie* qui, en général, manque aux nôtres; il semble que leurs auteurs soient plus près de la nature que nos beaux esprits & nos faiseurs de livres; l'ouvrage dont nous allons présenter un précis, ne contribuera pas peu à répandre cette opinion. Il est divisé en chapitres.

ON vient prier le docteur *Withers*, de se transporter sur le champ à une ferme dite *Heath*, distante du village qu'il habitoit à peu près d'un demi-mille, pour donner ses secours à une jeune personne qui se mouroit. Le médecin se met aussi-tôt en route, il arrive, monte à l'appartement qu'elle occupoit; il est frappé d'un spectacle auquel il ne s'attendoit pas : il voit « une jeune fille du » plus élégant extérieur, mais un peu

» ſingulièrement vêtue, aſſiſe ſur un » ſofa, le viſage couvert d'une pâleur » alarmante, & une ſervante arroſant » ſes genoux de ſes larmes; il paroiſ- » ſoit qu'une montre à répétition, & une » miniature à demi finie venoient d'é- » chapper de ſes mains; la chambre étoit » ornée de deſſins qui étoient évidem- » ment ſon ouvrage; on remarquoit ſur » une table une ſphère céleſte, & au » dos d'une chaiſe un luth ſuſpendu » par un ruban bleu; » tout annon- çoit dans cette créature intéreſſante une ſupériorité ſur tout ce qui l'approchoit. Miſtriſs Léland (c'eſt le nom de la fer- mière) offre un caractère tout-à-fait ori- ginal, & qui figureroit très-bien dans une comédie; elle prétend que c'eſt la ſcience, l'amour de l'étude, qui abrè- gent les jours de la jeune perſonne. M. Withers raſſure la bonne fermière. Celle- là revient de ſon évanouiſſement; tout ce que le docteur peut apprendre de ſa propre bouche, c'eſt qu'elle pleure « la fin tragique de ſes parens les plus » proches: » long entretien entre elle & M. Withers, qui ne ſert qu'à con-

vaincre le dernier que la malade a de l'esprit, des connoissances, & ce qui est au-dessus, une sensibilité qui lui prête à chaque instant plus de graces & d'intérêt.

Le docteur est donc rempli de cet intérêt si touchant. Il interroge mistriss Léland, personnage original, comme nous venons de le dire, mais un peu trop en *charge*; & ce qui est exagération & caricature, est bientôt sûr d'ennuyer. Cependant cette femme donne à M. Withers tous les éclaircissemens qu'elle a pu recueillir : cette jeune personne si aimable est orpheline, & d'extraction angloise : elle a été amenée de l'Inde, confiée à madame Léland qui, d'ailleurs, ne sait point son nom. C'est une madame *Quinbrook*, qui a remis dans ses mains l'inconnue.

Le docteur revient la voir toujours plus entraîné par la sensibilité, il l'engage à sortir; il la conduit d'abord à un jardin : » la nature dans cette petite » enceinte, avoit été si heureusement » cultivée, qu'elle y conservoit tous » ses traits ; ils conversent ensemble

l'étrangère eſt conduite dans un cabinet de toilette, où miſtriſs Withers l'attendoit ſur ſon fauteuil ; « l'image vivante (dit l'auteur) » de tout ce qui eſt bon ; » ce trait précis excite tout-à-coup une prévention bien avantageuſe en faveur de cette femme. Converſation pleine de cette effuſion d'ame qui a toujours le don heureux d'attacher, & qu'il ne faut pas confondre avec les entretiens *vuides* de la ſociété.

L'étrangère eſt invitée à dîner pour adoucir l'affliction qui paroît la conſumer, le docteur ſe décide à lui offrir le tableau de ſes propres infortunes, perſuadé que cette confidence l'amenera à une conviction que « toute créature » humaine a ſa charge de douleur à por- » ter, » Dès le commencement de ſon mariage, frappé de la beauté du ſéjour qu'ils habitent, il s'étoit empreſſé d'en faire l'acquiſition : « la providence (dit- » il) » nous ayant accordé deux enfans » de l'un & l'autre ſexe, je conſacrai à la » mémoire de ce bienfait le petit temple » que je vous ai fait remarquer, dans » mon jardin, ſur la gauche ; le ſite étoit » intéreſſant

» intéressant en ce qu'il commande une
» vue étendue sur la mer; je le nommai
» *Temple des louanges.* Dès le moment
» où nos enfans furent en état de joindre
» leurs foibles hommages aux nôtres,
» nous contractâmes l'habitude de les y
» conduire; & là, nous payons tous les
» jours, en famille, un juste tribut de
» reconnoissance à l'auteur de toutes les
» bénédictions humaines. Insensés que
» nous étions! nous nous regardions
» comme arrivés au faîte d'une félicité
» durable, tandis qu'elle s'étoit déjà éva-
» nouie sous nos pas. Ma fille promet-
» toit une forte constitution : pour l'af-
» fermir encore & donner de la solidité
» à ses nerfs, je la faisois plonger cha-
» que matin dans le bain froid. Dans
» un moment funeste, un voisin qui
» venoit d'être frappé du ciel m'attira
» à son secours : je n'assistai point, selon
» ma coutume, à l'opération : la com-
» pagne de tous mes plaisirs, de toutes
» mes peines, avoit fait une chûte, &
» ne pouvoit me remplacer; on crut
» pouvoir se reposer sur l'habitude, que
» deux de ses femmes avoient contractée,

» de faire l'immersion : on leur recom-
» manda seulement, au moment où elles
» retireroient l'enfant de l'eau, de l'en-
» velopper dans une couverture, & de
» la porter à sa mère; les femmes sui-
» virent leurs instructions au pied de la
» lettre. Elles portèrent en effet l'enfant;
» mais est-il des expressions qui puis-
» sent vous peindre l'effroi, le brise-
» ment du cœur, toutes les affections
» douloureuses qu'éprouva cette mère
» infortunée, lorsque, tendant les bras
» pour recevoir le tendre objet de notre
» amour, elle découvrit qu'en prenant
» à la hâte des précautions funestes pour
» la garantir du froid, on l'avoit enve-
» loppée sans lui donner le temps de
» reprendre haleine, & qu'on l'avoit suf-
» foquée par un excès de soin mal-
» entendu? Vous voyez dans ses infir-
» mités l'effet que cette cruelle journée
» produisit sur elle; mais la mesure de
» son infortune n'étoit point encore com-
» blée. Il s'est écoulé, ce mois-ci, trente-
» huit ans depuis que cette scène affreuse
» fixa l'époque de nos misères; toutes
» les portes étoient ouvertes, ainsi que

» cela se pratique communément en été ;
» notre petit garçon atteignoit à peine
» la moitié de sa troisième année ; je
» ne puis dire s'il fut effrayé des cris
» aigus qui retentirent dans la maison :
» le fait est, que dans cet instant de con-
» fusion & de trouble, il franchit le
» seuil de la porte pour n'y revenir
» jamais. Lorsque je rentrai, je me
» trouvai sans enfans, & touchant au
» moment de perdre mon épouse, il
» plut cependant au ciel de préserver
» le seul bien qui pût m'attacher à la
» vie ; il ne permit pas que cet objet
» de mon tendre attachement succombât
» à son affliction : sans doute il accorda
» ce bienfait à ma résignation. Rassuré
» de ce côté, & m'occupant des moyens
» d'adoucir les cruelles souvenirs qui
» empoisonnoient nos instans, je conçus
» l'idée de faire construire le petit temple
» que vous avez vu sur la droite du
» premier ; j'y fis élever un petit tom-
» beau, dédié à notre chère fille, & un
» autel auquel nous portons tous les
» jours nos ardentes prières, pour qu'il
» plaise au ciel nous instruire du sort

» de notre fils, quand même, dans les
» décrets de sa sagesse, il seroit arrêté
» que nous ne dussions le revoir jamais.

Tout le temps que le docteur parla, l'étrangère ne cessa de verser des larmes. Elle témoigna une sensibilité infinie à mistriss Withers. Le lendemain à huit heures du matin, le médecin se rend à la ferme d'*Héath*. Il invite l'inconnue à venir passer la journée avec eux : elle cède à l'invitation, entraînée par une sorte de sympathie ; peu de temps suffit aux infortunés pour se chercher, se connoître, s'aimer ; elle donne donc son bras à Withers, qui, durant le trajet, l'entretient d'un hermitage & de l'hermite qui y a fixé sa demeure : c'est, selon le docteur, le plus pur des cœurs humains :
« droit par principes, obligeant par carac-
» tère, libéral dans ses sentimens, pieux
» dans sa morale ; il jouit d'une fortune
» considérable, dont il ne se réserve que
» ce qui est nécessaire à sa subsistance ;
» le reste est le patrimoine des pauvres ;
» mais en dispensant les plus abondantes
» charités, l'ostentation n'entre pour rien
» dans son motif ; il ne publie pas au

» ſon de la trompette les aumônes qu'il
» diſtribue ; il ſe rend ſur le déclin du
» jour vers l'humble cabane du pauvre,
» le tire à l'écart ſans affectation, entre
» en converſation avec lui, l'excite adroi-
» tement à lui faire l'aveu de ſes beſoins ;
» quand il a tout entendu, il finit par lui
» dire qu'il a un ami riche auquel il eſpère
» ne pas expoſer en vain ſa ſituation ;
» il laiſſe écouler quelque temps pour
» donner de la vraiſemblance à ſa louable
» ſupercherie ; mais on le voit toujours
» revenir avec les ſecours qu'il a fait
» entrevoir ; il ſe retire enſuite dans ſon
» hermitage, pour y jouir du plaiſir ſu-
» prême que l'on goûte à faire le bien.

Une foule d'enfans des deux ſexes vient au-devant du docteur, lui préſenter des fleurs, comme une eſpèce d'hommage qu'ils offrent à ſa vertu. C'eſt ici qu'on reconnoît le charme, la vérité de la *touche angloiſe ;* ces détails font aimer l'innocence des mœurs, la bienfaiſance ; on reſpire, pour ainſi dire, en les parcourant, le doux parfum de l'ame pure & remplie de l'amour du bien. Ces

tableaux délicieux se trouvent rarement dans nos romans françois.

Monsieur *Crosby* aborde le docteur & l'étrangère ; ( c'est le nom de l'hermite ) description charmante de ce village, qui semble être l'asyle du vrai bonheur, de toutes ses vertus ; c'est le séjour même d'Astrée redescendue sur la terre. L'hermitage est à côté de l'église. La belle inconnue s'enivre à longs traits d'un spectacle aussi délicieux, il sympathise avec la situation de son ame. Enfin le médecin, sa nouvelle connoissance, l'hermite, sont entrés dans l'appartement de mistriss Withers, & le dernier y est invité à dîner.

Histoire de l'hermite. Withers, après la perte de ses enfans, fut près de trois ans hors d'état de visiter ses malades; il erroit dans les campagnes, plus que négligé dans ses vêtemens, se parlant à haute voix. Il étoit le fils cadet d'une veuve, qui ne ressentoit la force de l'amour maternel que pour son aîné; celui-là prit donc de bonne heure son parti, il quitta la maison qui l'avoit vu naître, embrassa la profession de médecin, épousa

la fille d'un capitaine invalide, trouva dans l'exercice de son art un revenu honnête jusqu'au moment que, privé à la fois de ses deux enfans, il s'abandonna entièrement à douleur, ce qui nuisoit à sa fortune, & alloit même l'entraîner dans l'indigence.

Un jour qu'il promenoit son chagrin à l'aventure, il entend un cri lamentable, il se baisse pour examiner d'où le son lui paroissoit être parti; il est frappé d'étonnement : il découvre un jeune homme accroupi dans une caverne, & portant tous les caractères de la faim empreints sur le visage. L'infortuné, surpris à son tour d'avoir été apperçu, se jette aux pieds du médecin, lui demandant en grace de terminer ses peines en lui donnant la mort : « Je me suis (dit le jeune homme) » échappé d'un donjon, où chargé de » fers j'ai langui dans les angoisses, dans » les tourmens que cause un jugement » injuste & diffamant. Vingt-quatre » heures plus tard, j'allois subir une » mort ignominieuse, lorsque, par un » miracle, (car j'ignorois alors qu'une » main humaine y eût part) je vis

» tomber dans mon cachot des limes
» pour me débarrasser de mes fers, &
» un billet par lequel on m'invitoit à
» m'élancer d'une fenêtre dont on m'in-
» diquoit la position & qui donnoit sur
» une prairie voisine; le billet ajoutoit
» que j'y trouverois quelqu'un disposé
» à favoriser ma fuite. Je n'hésitai pas
» à profiter de l'avis; mais, quelle fut
» ma surprise, lorsqu'au lieu d'un ami
» je rencontrai un brigand dont la figure
» audacieuse m'étoit entièrement incon-
» nue; il me dit, qu'ayant commis le
» meurtre pour lequel j'étois condamné,
» il avoit conçu le projet de me délivrer,
» afin que mon sang ne rejaillît pas sur
» sa tête avec celui de sa victime; alors
» il me donna le choix d'errer sur cette
» côte, jusqu'à ce qu'il se présentât un
» vaisseau qui fît voile pour des contrées
» éloignées, ou d'entrer dans une bande
» de voleurs à laquelle il appartenoit. »
Le jeune homme avoit pris le premier parti; en conséquence, il s'étoit décidé à recevoir du brigand quelque argent, & à être mis par lui sur le chemin qu'il avoit à suivre; arrivé près de cette ca-

verne, il y avoit passé sept jours & sept nuits, n'ayant de subsistance que quelques fruits volés dans un jardin voisin & quelques épis de froment arrachés à une meule.

Withers s'attache au jeune homme, il le console en lui faisant voir toute l'horreur de sa propre situation; le jeune homme se nommoit *Crosbi* : il étoit fils d'un négociant destiné par sa famille à l'église, mais entraîné par son goût à l'étude de la médecine; le tourbillon d'une société distinguée l'avoit emporté dans une foule d'égaremens; sur-tout, il avoit sacrifié à la passion du jeu tout ce qu'il possédoit au monde. Abandonné donc de sa famille, sans amis, sans espérance, il étoit dénué de toute ressource. Le hasard l'avoit conduit sur un chemin où s'étoit trouvé le corps ensanglanté d'un homme bien vêtu, qui lui avoit paru privé entièrement de la vie, il s'en étoit approché en tremblant, & s'étoit saisi d'un brillant & d'une tabatière d'or, qui, sans doute, avoient échappé aux regards des assassins. Il avoit imaginé qu'en donnant l'alarme dans les environs, le soin qu'il prendroit du corps du défunt

lui mériteroit quelque récompense considérable. Sur sa dénonciation, quantité de gens s'étoient assemblés; enfin, les soupçons contre ses espérances s'étoient fixés sur lui; on s'étoit donc emparé de sa personne : sa sentence de mort n'avoit pas tardé à suivre le procès, & il alloit la subir, lorsque ce voleur étoit venu l'arracher à son affreuse destinée.

Mistriss Withers s'étoit encore plus intéressée que son mari au sort du malheureux jeune homme, elle lui avoit trouvé un air de ressemblance avec ce fils chéri qu'elle ne cessoit de pleurer.

Crosbi, pénétré de reconnoissance pour ses bienfaiteurs, s'étoit livré entièrement à la chirurgie & à la médecine. Il avoit fait dans l'espace de trois ans des progrès rapides dans ces deux arts. Withers lui avoit obtenu la levée de l'exhérédation; par ce moyen il s'étoit vu possesseur de plus de 30,000 liv. sterling, & cette somme l'avoit mis en état de se montrer le plus bienfaisant des hommes; enfin, il étoit parvenu à procurer quelque adoucissement à la douleur qui, avant l'époque de sa connoissance, consumoit le

docteur & sa digne épouse. Conversation de l'étrangère pleine de raison & d'intérêt. Le recteur de la paroisse brigue la faveur de lui être présenté. Portrait de cet ecclésiastique qui n'est nullement à son avantage, M. *Swinborne* ( c'est le nom du ministre ) n'en imposoit point à monsieur & madame Withers; la malignité humaine est prompte à répandre ses venins; déjà des bruits coururent sur l'étrangère, on la disoit « une princesse » errante, & le capitaine de vaisseau, qui » l'avoit déposée à la ferme, étoit choisi » pour le héros du drame. » Le docteur prie son amie, pour prévenir les questions déplacées, de se choisir un nom; c'est celui de *Zoraïde* qu'elle prend : comme elle a été dans l'Inde, ce nom n'aura rien de singulier pour les oisifs de Société, qui cherchent toujours à satisfaire leur besoin de tromper le vuide de leur ame.

Le révérend M. *Swinborne*, qui a toute la recherche & l'élégance de nos petits abbés, dont l'habillement seul indique l'état, vient faire une visite à Zoraïde, déploie ses airs mondains, tient les propos

d'un fat; au ſortir de cet entretien, il va de compagnie avec le docteur dans le jardin, & là il ſe répand en queſtions fatigantes ſur le compte de l'étrangère, & les aſſaiſonne de tout le fiel de la plus indiſcrète médiſance. On doit s'attendre que le médecin prit avec chaleur la défenſe de ſon aimable pupille.

M. Swinborne étoit à chaque inſtant chez ce docteur, ce qui commençoit à déplaire beaucoup à Zoraïde : le premier emploie un moyen qui tient toujours de la baſſeſſe pour ſe procurer des lumières ſur l'inconnue; il interroge les domeſtiques, la fermière *Léland.* Cette ſcène, dans l'original, eſt d'un excellent comique; c'eſt un morceau de caractère : on y voit tous les artifices du ſupérieur que tourmente la curioſité pour arracher de l'intérieur quelques éclairciſſemens qu'il eſt avide d'obtenir. La bavarde Léland montre au recteur l'appartement de la jeune inconnue. Le premier objet, qui frappe les yeux de Swinborne, eſt l'eſquiſſe d'un deſſin qui repréſentoit une priſon, un tas de morts & de mourans; un autre deſſin offroit l'image d'une maiſon dont

une partie étoit dévorée par les flammes, & l'autre jonchée de cadavres; un troisième dessin contenoit un domestique en livrée étendu mort, une jeune femme à genoux arrosant son corps de ses larmes; & *Swinborne* ne doute pas que ce ne soit Zoraïde; il ouvre un livret qui n'étoit pas fermé, y trouve un petit manuscrit en langue orientale, intitulé *Zoraïda*, & s'en empare; arrivée du neveu du seigneur de l'endroit où est la paroisse, desservie par Swinborne : celui-ci court aussi-tôt chez le jeune lord, lui parle avec enthousiasme de Zoraïde; milord *Drew* ne perd aucun trait de l'éloge, prie le ministre de lui prêter le manuscrit, ajoutant qu'il se chargeroit des frais de la traduction. Il voit Zoraïde, en est enchanté. Swinborne le conduit chez Withers. Le lord, quoiqu'entraîné par son âge dans les égaremens ordinaires à la jeunesse, se sent atteint d'un amour respectueux pour l'étrangère. Il engage le recteur à le servir dans sa nouvelle passion, c'est-à-dire à découvrir le secret de la naissance de la jeune personne; & s'il remplit ses vues, il lui assure la

récompenſe d'un excellent, bénéfice : enfin milord *Drew* laiſſe éclater ſa tendreſſe. Swinborne revient de Londres ; voici les nouvelles qu'il apporte : « Miſtriſs » Quinbrook s'étoit chargée de Zoraïde » par pure compaſſion. Le capitaine qui » l'avoit amenée de l'Inde la ſoutenoit » par le même motif d'humanité ; elle » avoit reçu ſon éducation à ſes frais ; » elle ne poſſédoit rien qu'il ne lui eût » donné. Sa beauté enfin étoit toute ſa » fortune, & c'étoit à ſes charmes qu'elle » devoit ſon paſſage de la plus humble » condition à l'état d'affluence dans lequel » les bontés du capitaine l'entretenoient. » Quelle chûte ! quelle triſte métamorphoſe ! milord voit s'évanouir la perſpective la plus flatteuſe, la plus brillante. Il eſt livré à de violens combats entre l'amour & la vanité ; *Swinborne* lui donne des conſeils empoiſonnés, l'engage à riſquer une déclaration ; en un mot, à regarder Zoraïde comme une bonne fortune à ſaiſir, & non comme une femme à s'aſſurer par un lien formé ſous les auſpices du ciel & des loix. Milord s'eſt rendu à ces coupables ſuggeſtions ; il ſe trouve

ſeul avec l'étrangère, il n'a jamais la force de s'animer de cette hardieſſe qui n'accompagne pas le véritable amour, mais ce qu'on appelle ces goûts, ces fantaiſies, inſpirés par l'eſprit ſeul d'une fauſſe galanterie. Milord enfin ſort d'auprès Zoraïde plus amoureux, plus épris qu'il n'a encore été. *Swinborne*, qui joue là un rôle peu édifiant, lui promet qu'il ne ménagera rien pour le rendre poſſeſſeur de Zoraïde.

Le recteur avoit rempli avec infidélité ſa miſſion à Londres, « ayant été reçu » très-froidement par miſtriſs *Quinbrook*, » & ſoigneuſement évité par le capitaine » *Mims*. Il avoit donné à des imperti» nentes ſuppoſitions l'autorité d'une infor» mation régulière, & les avoit rapportées » à milord *Drew* telles qu'il les avoit » conçues avant ſon départ ; au reſte, » il lui étoit égal de dire vrai ou faux, » & il ne s'inquiétoit guère de ce qui » pourroit réſulter de ſon rapport, » attendu que miſtriſs *Quinbrook* devant » ſéjourner deux mois à Londres, il ſe » flattoit d'avoir terminé cette odieuſe » affaire long-temps avant que ſon retour » pût déranger ſes meſures, ou confondre » ſon impoſture. »

*Swinborne* persiste dans l'abominable projet de causer la ruine de Zoraïde; il trame donc un complot avec un de ses amis, son bien digne complice, que la dissipation & les vices avoient jeté dans l'indigence, & qui, pour une guinée, eût vendu son ame même; enfin, ils sont décidés à se saisir de leur proie : un enlèvement leur paroît le moyen le plus sûr de mettre le sceau à leur coupable intrigue. Le succès ne couronne pas cette fois le crime. Zoraïde étoit mourante dans la voiture, dont les chevaux avoient pris le mords aux dents; mistriss Léland qui n'étoit point au fait de la trame, accompagnoit la jeune personne; on leur avoit dit que le docteur venoit de faire une chûte de cheval en se rendant à *Pliscow*, petit village adjacent.

« Cependant lord *Drew* cédant à » l'agitation de son esprit, n'avoit pu se » déterminer à attendre l'issue du com- » plot de *Swinborne* : il avoit quitté » Plimouth, en suivant tout pensif la » route qui conduisoit au village; il » espéroit, chemin faisant, recevoir » quelques nouvelles, lorsqu'il fut tout-

» à-coup frappé du ſpectacle de la chaiſe
» violemment entraînée par les chevaux.
» Des cris aigus retentirent en même
» temps à ſon oreille ; ému juſqu'au fond
» de l'ame, il doubla le pas dans l'eſ-
» poir de porter du ſecours ; il arrêta
» les chevaux & s'avança vers la portière,
» que l'agent de *Swinborne* avoit laiſſée
» ouverte en s'évadant. Quelle fut ſa
» ſurpriſe, lorſqu'il vit la fermière *Léland*
» s'élancer dans ſes bras, en s'écriant :
» un ami ! un ami ! jamais malheureuſes
» créatures n'eurent un beſoin ſi preſſant
» d'un ami. La pauvre miſs eſt partie,
» c'en eſt fait, elle eſt morte ! Lord *Drew*
» reconnoiſſant à l'inſtant Zoraïde, &
» glacé d'effroi, ſe dégageant avec pré-
» cipitation des bras de la fermière,
» ſauta dans la voiture, & ſoulevant
» dans les ſiens l'objet de ſon inquiétude,
» tâcha, par tous les moyens praticables,
» de la faire revenir de ſon évanouiſſe-
» ment. »

Madame Léland raconte, avec ſon bavardage ordinaire, une hiſtoire lamentable dont milord n'ignoroit point la ſource : il voit que cette ſcène d'horreur eſt l'ou-

vrage du miniſtre; il ſe promet bien d'en tirer une vengeance éclatante. Tout ſe découvre; on apprend que la chûte de Withers n'étoit qu'une fable : Zoraïde rouvre les yeux : le premier mot qui lui échappe, eſt pour demander des nouvelles du docteur : quelle eſt ſa joie, lorſqu'on lui répond qu'il jouiſſoit d'une parfaite ſanté; & que tout ce qui s'étoit paſſé depuis qu'elle avoit quitté la ferme, étoit le réſultat d'une mépriſe.

On reconduit la voiture à la ferme; milord y monte, & s'aſſied à côté de Zoraïde. C'eſt pour lui le plus beau moment de ſa vie, il a toute la peine imaginable à déguiſer ſon émotion; il eſſaie de parler; il ne peut que balbutier quelques mots; *Swinborne* a l'audace de ſe montrer : il ſe préſente à la portière, & félicite la jeune perſonne ſur le bonheur d'avoir échappé à un péril auſſi imminent. « L'excellente fille, » bien éloignée de ſoupçonner l'horrible » machination, exprime ſa reconnoiſ- » ſance & ſa joie dans les termes les » plus animés. Rien n'égale ma bonne » fortune, dit-elle. Le docteur Withers

» ſe porte bien, & de tant d'amis qui ſe
» ſont empreſſés à me ſecourir, aucun,
» grace au ciel, n'a éprouvé le moindre
» accident. » Le lord jette un coup-d'œil
d'indignation ſur le vil miniſtre, qui ſe
retire ſans prononcer un ſeul mot, aſſuré
cependant qu'il rentreroit dans les bonnes
graces de milord.

La babillarde fermière décèle à Zoraïde l'auteur de l'événement qui lui a
penſé coûter la vie ; elle lui nomme
enfin le recteur : lord *Drew*, qui étoit
préſent à cette converſation, ne ſauroit
vaincre ſon trouble. Miſtriſs *Léland* porte
plus loin ſon inſtruction. — « Swinborne
» a la noirceur de vous croire méchante
» & vicieuſe, ſi vicieuſe, qu'il aſſure
» que le capitaine Mims vous entre-
» tient, que vous êtes ſa maîtreſſe, &
» qu'il vous a amenée comme telle de
» l'Inde ; & cela, quoique je lui aie dit
» & répété cent fois, que vous étiez auſſi
» innocente que l'enfant qui eſt à peine
» né. Je retournerai dans l'Inde, s'écrie
» Zoraïde les larmes aux yeux ; je m'em-
» barquerai ſur le premier vaiſſeau qui
» fera voile pour ces contrées, où l'on

» se borne du moins à assassiner les indi-
» vidus : on n'y assassine pas les répu-
» tations. Là, on ne soupçonne pas de
» commettre le mal, quiconque n'est pas
» flétri par quelque mauvaise action ; là,
» on recommande dès la plus tendre
» enfance, une bienveillance générale
» envers les étrangers. Barbare Angle-
» terre ! dans mon pays, les gens mêmes
» que tu nommes sauvages, ont pitié des
» étrangers, les nourrissent, leur don-
» nent l'asyle, les protègent : étoit-il
» donc réservé aux seuls Européens,
» de persécuter, de calomnier, de dé-
» truire ? »

Milord troublé par le cri intérieur de cette conscience à laquelle on ne sauroit imposer, se détermine à confesser le tout au docteur Withers ; il ne dissimule rien de la bassesse, de la scélératesse du recteur ; il a aussi la noblesse d'ame de s'accuser lui-même ; il termine ainsi son aveu : « mes secours se sont bornés à rap-
» peller Zoraïde à l'existence, & à la
» reconduire dans l'asyle paisible dont
» on venoit de la tirer, par des moyens
» si insidieux & si lâches. Vous savez

» actuellement tout; prononcez votre
» jugement : je n'en appellerai pas; au
» reste, il faut que vous sachiez qu'elle
» a refusé l'offre de ma main; qu'elle
» m'a avoué elle-même, que son cœur
» se refusoit au sentiment que je desire
» lui inspirer; que malgré ce refus for-
» mel, je suis déterminé à persévérer;
» que, tant qu'elle ne sera pas mariée,
» je vivrai d'espérance; lorsqu'elle aura
» donné sa main à un autre, il sera
» temps de me livrer au désespoir. »

Withers lui fait une réponse où se déploie son sens judicieux, & toute son honnêteté, en un mot, la dignité d'une ame que n'ont point infectée les préjugés & les erreurs du monde : il promet au lord ses bons offices, autant que la vertu & Zoraïde lui permettront de les employer.

Le docteur donne à milord une lettre pour mistriss *Quinbrook*, qui peut seule donner des éclaircissemens sur l'étrangère; enfin, *Histoire de Zoraïde*, que le capitaine *Mims* raconte au lord avide de l'entendre.

Le capitaine, dans le cours de son der-

nier voyage aux Indes, séjourne quelques mois à *Calcuta.* Tandis que se font les dispositions nécessaires pour remettre à la voile, *Mims* profite de cette occasion pour se livrer au plaisir de la pêche; deux officiers de ses amis l'accompagnent. Ils entendent pousser des cris affreux, ensuite le bruit d'une arme à feu; un de leurs domestiques leur apprend, « qu'un homme poursuivi par un autre » armé d'un fusil, s'étoit réfugié parmi » eux; mais qu'au moment où il imploroit leur protection, il avoit reçu un » coup de feu sous le bras gauche & étoit » tombé, que l'assassin avoit pris sur le » champ la fuite; que ses deux camarades avoient relevé l'homme blessé, » & l'avoient détaché, pour nous prier » d'avancer, & d'unir nos secours à ceux » qu'ils étoient capables de donner. Je » volai à l'instant sur les lieux, & je » trouvai dans les bras de nos gens un » jeune homme qui paroissoit porter une » livrée, qui, sans me donner le temps » de lui dire un seul mot, s'écria: ô qui » que vous soyez, écoutez-moi: j'ai » peu d'instans à vivre, & des choses

» importantes à communiquer ; je n'ai
» pas une ſeconde à perdre. Vous voyez
» dans l'éloignement, ce bois de pal-
» miers & de grenadiers : vers le centre
» de ſon enceinte, vous trouverez une
» maiſon qui appartenoit ce matin à un
» homme d'un rang éminent, & d'une
» richeſſe immenſe ; ce reſpectable mor-
» tel, ſon épouſe, & trois charmans
» enfans, viennent d'être inhumainement
» maſſacrés par des mains inconnues, de
» ſorte que je ne puis dire ſi le motif
» de ce forfait a été la haine ou la ſoif
» de l'or ; ſi c'eſt la haine, elle eſt cruel-
» lement ſatisfaite ; ſi c'eſt la cupidité,
» elle a été fruſtrée, car tous nos tré-
» ſors ſont enfouis ſous terre à une
» grande profondeur. Sous la croiſée du
» milieu de l'édifice, vous trouverez
» une petite pierre carrée portant une
» inſcription arabe : faites fouiller la terre
» en cet endroit, & employez à de bons
» uſages ce que vous y trouverez. Que
» les mains entre leſquelles paſſeront
» tant de richeſſes ſoient pures comme
» le dernier vœu que je forme ! je crois
» ne pas me tromper en vous apprenant,

» que ma chère maîtresse, l'ainée des
» enfans de la famille a échappé aux
» meurtries ; je l'ai vue l'œil égaré
» passer près de moi, & fuir au milieu
» du carnage ; par la direction de sa
» course, je juge qu'elle s'est cachée dans
» ces arbrisseaux touffus qui s'offriront
» à vos yeux sur la gauche de la mai-
» son. Hâtez-vous de la chercher : trou-
» vez-la, que mon dernier regard se
» fixe sur elle ! & je mourrai en paix.
» Je ne suis pas ce que je parois être :
» j'avois cherché un déguisement dans
» cet habit, mais en vain, comme vous
» voyez ; il importoit aux brigands de
» m'arracher la vie, ils n'ont pas manqué
» leur coup. »

» En parlant ainsi, il répandoit beau-
» coup de sang : il tomba en défaillance ;
» mais sans espoir de le sauver, je le
» fis mettre sur mon palanquin, afin
» qu'il pût employer le peu d'instans
» qui lui restoient à vivre, à nous aider
» à découvrir sa jeune maîtresse. On le
» porta donc au milieu de nous, & il
» dirigea nos pas vers ce théâtre de déso-
» lation qu'il nous avoit indiqué ; à
» son

» son défaut, des traces de sang nous
» eussent tenu lieu de guide; nous les
» suivîmes, & elles nous conduisirent sur
» le terrein fatal où nous comptâmes
» jusqu'à dix-sept cadavres encore pal-
» pitans; quoique submergés dans le
» sang, n'offrant que des visages mutilés,
» nous reconnûmes deux dames, un
» vieillard, & dix domestiques des deux
» sexes. »

Ce spectacle parut ranimer le blessé. Il étoit aide-de-camp du père de la jeune personne, pour laquelle il témoignoit un si vif intérêt; & par des raisons de famille, il s'étoit fait passer pour un domestique favori; « elle connoît
» ma voix, ajoute-t-il, & le dernier
» usage que j'en ferai lui sera consacré. »

Il prononce quelques mots orientaux, & Zoraïde sort d'une touffe d'arbustes épais, & se prosterne aux pieds du capitaine, à la manière des peuples d'Asie, elle implore sa protection.

*Mims* poursuit son récit: il s'empresse de relever la jeune personne, lui promet à l'instant de la sauver, de la protéger, de lui servir en un mot de père. Elle lui fait un

signe de la main pour exprimer sa reconnoissance; elle court ensuite au jeune homme, lui parle avec la sensibilité la plus touchante, il expire.

Le capitaine interrompt la narration, pour rassurer lord *Drew*, qui déjà voit un amant chéri dans le jeune homme. « L'affection de Zoraïde pour lui, » milord, n'avoit rien de commun avec » la disposition de sa main; les liens du » sang, en autorisant leur amitié, ren- » doient impossibles pour eux des rap- » ports plus intimes. »

On met le feu, du consentement de la jeune personne, à l'habitation de sa famille. On y élève un bûcher, à la manière orientale; les cendres des parens de Zoraïde sont déposées dans une urne qui sera transportée en Angleterre, & mise dans un sépulcre convenable. Le capitaine emploie une partie de ses gens à fouiller la terre indiquée par le jeune homme qui vient de mourir, on trouve un trésor considérable.

L'infortunée Zoraïde se livre donc à l'honnête générosité de *Mims*; ils font voile, arrivent à *Calcuta*, où des circons-

tances imprévues les retiennent deux mois.

« D'après tout ce que vous venez
» d'entendre, achève le capitaine, s'a-
» dressant toujours à milord, je crois
» que vous penserez comme moi, que
» sa naissance est aussi distinguée que sa
» fortune est peu commune. C'est à quoi
» nous devons nous en tenir, jusqu'à
» ce qu'elle juge à propos de nous donner
» des lumières, car nous n'en pouvons
» attendre que d'elle-même. »

C'étoit *Mims* qui l'avoit remise dans les mains de mistriss *Quinbrook*, & la jeune personne avoit voulu vivre absolument dans une retraite pareille à celle dont elle avoit fait choix. Le capitaine de son côté, fait aussi son histoire; il a perdu une épouse qu'il regrette beaucoup : « il
» est possible, dit-il, que depuis mon cœur
» se soit ouvert à l'espoir de retrouver,
» dans une nouvelle union, les douceurs
» que j'avois perdues; mais en me sup-
» posant dans cette disposition, l'âge de
» notre jeune amie éleveroit entre elle &
» moi une barrière insurmontable. » Il avoue, d'ailleurs, qu'il aime mistriss *Quinbrook*; il a un fils qu'il a éloigné

de la maison paternelle, pour la première fois de *sa vie*, & qu'il a envoyé à l'université : grande conversation entre *Mims* & *le lord Drew* ; le premier se déclare pour milord : « Je vous donne » ma parole, que laissant entièrement » à ma belle pupille la liberté du choix, » je ne repliquerai rien de ce qui, sans » la contraindre, pourroit contribuer à » la décider en votre faveur. »

Autre personnage qui va paroître sur la scène, & qui détruit peut-être l'unité d'intérêt. Ce sont à peu près les mêmes règles qu'on doit suivre dans le roman & dans le drame ; nous nous étions attachés à milord *Drew*, & voilà notre attention appellée sur un jeune rival : c'est le fils du capitaine, cet écolier de l'université, que la délicatesse du père, par rapport à Zoraïde, avoit écarté de cette maison, qui l'avoit vu naître. Mistriss *Quinbrook*, la marraine d'*Edmond Mims*, l'avoit élevé chez elle, pendant une très-grande partie de son enfance ; conséquemment elle avoit pour lui les sentimens presque d'une mère, & n'imaginoit pas que ce *charmant enfant* eût son égal au

monde. « Il faut avouer qu'il suffisoit de
» le voir pour l'aimer, que sa figure,
» son esprit & son cœur prévenoient au
» premier coup-d'œil, attachoient au
» second, qu'à un grand fond de douceur
» il unissoit un extérieur animé & mâle,
» & que lorsqu'on le connoissoit parfai-
» tement, il étoit difficile de desirer
» pour lui l'addition d'un agrément,
» d'une qualité, d'une vertu; il n'étoit
» pas lord, il est vrai, mais il méritoit
» & pouvoit obtenir les hônneurs les
» plus signalés. » Tous les vœux de
mistriss *Quinbrook* étoient donc de voir
Edmond, l'époux de la charmante
Zoraïde, elle ne connoissoit que son
fils d'adoption qui fût digne d'être associé
à une femme qu'elle regardoit comme
le phénomène & l'ornement de son sexe.

Le capitaine fait au second voyage,
un dîner chez le docteur, où sont invités
Zoraïde, le capitaine, mistriss *Quinbrook*
& leurs amis; *lord Drew* qui avoit été
instruit de cette espèce de fête ne manque
pas de s'y trouver. Mistriss Withers s'em-
pare du capitaine, le fait asseoir à ses
côtés, & elle le regardoit toujours avec

une attention ſingulière, elle lui fait des queſtions : — « Etes-vous né, monſieur,
» dans le Devonshire? — Non, madame.
» — Vos père & mère ſont-ils encore
» vivans? — J'ai eu le malheur de les
» perdre l'un & l'autre. — Quelle partie
» de l'Angleterre vous a donné naiſſance?
» — Aucune. Je ſuis né à *Calcuta*.
» J'étois encore enfant lorſqu'on me
» tranſporta en Angleterre. — Votre
» mère étoit-elle indienne? — Non,
» madame, elle étoit angloiſe, mais elle
» avoit fait un voyage aux Indes avec
» ſon mari qui étoit marin comme moi.
» — Pardonnez-moi ces queſtions indiſ-
» crètes, j'ai perdu un fils; je n'ai ceſſé
» de faire des recherches dans l'eſpérance
» de le retrouver. J'ai cru le voir dans
» quelques enfans que le haſard m'a
» offerts lorſqu'il étoit encore enfant;
» quelques jeunes gens que j'ai vus en-
» ſuite m'ont cauſé une courte illuſion;
» mais actuellement qu'il ſeroit de votre
» âge, s'il vivoit encore, il vous reſſem-
» bleroit ſi parfaitement, que cette reſ-
» ſemblance m'a émue. »

M. *Crosby* interrompt miſtriſs *Withers*,

cherche à la consoler, en lui remettant devant les yeux le tableau de ses malheurs. « Vous n'avez eu aucune part, lui dit-il, » à la perte de vos enfans ; j'ai causé » la mort de ma mère, contribué à celle » de mon père, condamné mon frère » & mes sœurs au bannissement, aux » misères qui l'accompagnent ; car enfin, » que sais-je ? à quelles extrémités ils » peuvent avoir été réduits sous un ciel » étranger ! cher frère ! Hélas ! madame, » vous parlez de ressemblances ! jetez » les yeux sur notre Zoraïde : ne vous » rappelle-t-elle pas comme à moi » l'image de ce frère regretté ? Il pourroit » avoir des enfans de son âge ; mais ce qui » rend la chose impossible, c'est la haute » extraction de cette charmante fille, » & je ne fais cette observation que » pour vous prouver combien l'imagi- » nation est prompte à s'égarer, à prendre » les apparences pour des réalités sédui- » santes. »

Zoraïde s'étoit persuadé que mistriss *Quinbrook*, accoutumée à la vie de la capitale, étoit une femme dissipée, & cette impression défavorable avoit considéra-

blement combattu dans son cœur l'inclination qu'elle se sentoit d'ailleurs pour elle ; d'un autre côté, elle voyoit avec peine les visites assidues de lord *Drew*, qui, malgré la candeur avec lequel elle lui avoit fait connoître ses sentimens, sembloit fonder l'espoir du succès sur le temps & la persévérance. Quant au recteur *Swinborne*, il avoit eu l'imprudence de menacer milord de dévoiler le mystère de l'enlèvement, s'il ne le récompensoit pas comme s'il eût complètement réussi dans l'entreprise manquée ; il avoit donc mis le comble à ses crimes, il avoit fait vœu de se venger en commettant tout le mal, auquel son genie infernal pourroit le livrer.

Milord brûloit d'avoir un éclaircissement avec Zoraïde, il profite d'une occasion où elle se trouvoit seule. Il lui demande en un mot sur quoi elle fonde le refus qu'elle fait de sa main : — « En vérité, milord, je ne me suis point » interrogée sur ce sujet, ainsi je n'étois » point préparée à répondre ; mais il y » a apparence que si je sondois sérieu- » sement mon cœur, je trouverois dans

» son insensibilité la réponse que vous
» demandez; que voulez-vous, milord?
» il est possible qu'il soit fermé pour
» jamais à tout autre sentiment que celui
» de mon infortune; je le prévois du
» moins : ainsi, ne vous abusez pas, le
» temps, le hasard, rien ne me fera
» changer. »

Le capitaine *Mims*, à la veille de son départ, invite ses amis à une petite fète à bord de son vaisseau qui mouilloit à la hauteur de Plimouth. Zoraïde, *Crosby*, le lord *Drew*, furent du nombre des conviés; on s'étoit rassemblé chez le docteur *Withers* : les voitures étoient à la porte, & tout le monde prêt à partir lorsqu'on vient annoncer à mistriss *Quinbrook*, qu'un jeune homme inconnu demandoit à lui parler. Elle descend, c'étoit *Edmond Mims*, le fils du capitaine qui n'avoit pu résister au desir de voir encore son père, & de l'embrasser avant son départ : il en est reçu avec toutes les marques de bontés; cependant le capitaine, avant qu'on se séparât, tire mistriss *Quinbrook* à l'écart, & lui déclare que

tous ſes vœux ſont de trouver à ſon retour milady *Drew* dans ſa chère Zoraïde.

*Mims* enfin étoit parti, & ſon fils retourné à ſon collége avec la certitude, cependant, d'avoir une zélée protectrice dans madame *Quinbrook*, car le jeune homme reſſentoit déjà une vive paſſion pour la charmante indienne. Edmond reparoît. Miſtriſs *Quinbrook* ne manque pas de lui recommander de s'obſerver devant le lord Drew, lorſqu'il ſe trouveroit en ſa préſence avec Zoraïde; elle joue un rôle de perfidie, en conſeillant à milord de s'abſenter quelque temps; elle ajoute que Zoraïde s'appercevra de ſon départ, & que ſon retour excitera en ſa faveur ſa ſenſibilité : lord *Drew* éloigné, les viſites d'*Edmond* devinrent plus fréquentes. Le jeune homme étoit muſicien, ce qui lui prêtoit un nouvel agrément aux yeux de la jeune perſonne, qui, elle-même, étoit une muſicienne du premier ordre. Entretien de Zoraïde avec elle-même; elle s'interroge, elle ſonde ſon cœur, elle y ſurprend des ſentimens de tendreſſe qu'a fait naître le jeune Mims; celui-ci de ſon côté s'aban-

donnoit à d'égales impulsions, mais ses idées étoient moins flatteuses : « il est » dans les deux sexes des nuances qui » n'ont peut-être pas été assez observées » par les écrivains. Tous les romanciers » sont d'accord sur l'effet apparent que » produisent sur les deux sexes les pre- » mières émotions des sens. Mais on » n'a pas défini avec assez de précision » la différence des sensations intérieures. » La jeune fille est timide, le jeune » homme est timide; les symptômes » extérieurs caractérisent également ce » même genre de timidité. Mais quant » aux sensations, elles sont constamment » différentes; la jeune fille a le coup- » d'œil sûr; si elle se croit aimée, elle » ne se trompe jamais : le jeune homme » a moins de présomption, & quelque » fat qu'il puisse devenir un jour, lorsqu'il » aime pour la première fois, il com- » mence par se persuader qu'on ne l'ai- » mera jamais. » Edmond craint donc d'avoir déplu à la jeune personne, par sa déclaration d'amour : il se jette aux genoux de Zoraïde, qui ne lui répond que par ces mots : « levez-vous, levez-

» vous vîte, servez-vous de ma main
» en cette occasion, elle est à vous;
» si l'on mettoit devant mes yeux la
» liste entière des noms anglois pour que
» j'en choisisse un, le fils du capitaine
» *Mims* n'échapperoit pas à mon atten-
» tion. »

Ils vont rejoindre mistriss *Quinbrook* & *Crosby* engagés dans une triste conversation; il s'agissoit de la perte que la première avoit faite, il y avoit alors douze ans, de son mari & de son fils, surpris dans la Manche par une tempête qui avoit submergé leur vaisseau, le jour même qu'elle s'attendoit à les embrasser. Détails de ce naufrage. M. *Quinbrook*, qui étoit ami intime du capitaine, l'avoit pressé de chercher à sauver le fils plutôt que le père, & l'un & l'autre avoient été les victimes des flots.

Marthe, domestique attachée au service de Zoraïde & qui est un caractère tout-à-fait original, écrit une lettre singulière à milord *Drew*, où elle lui révèle tout ce qui étoit capable d'exciter la jalousie; il revient promptement auprès de Zoraïde : elle lui confie avec une

ingénuité qui a peu d'exemples son penchant pour le jeune *Mims*, & en même temps elle l'assure de son amitié. Quel coup de foudre pour le lord ! qu'est-ce que l'amitié auprès de l'amour ? cependant il a la force de dissimuler, & Zoraïde prend au pied de la lettre la réponse de milord, qui a pu lui dire qu'il se contenteroit du sentiment de l'amitié.

Le lord, livré à une extrême agitation, quoiqu'on veuille le retenir, se rend à Plimouth, & de-là écrit ce cartel au jeune Mims :

« Monsieur,

» Si vous n'êtes pas aussi lâche que
» vous avez été habile à usurper les droits
» d'un homme qui ne vous a jamais
» offensé, trouvez-vous au fond de
» l'avenue de la ferme : demain à neuf
» heures du matin, vous m'y rencon-
» trerez ; il s'agit de décider en homme
» d'honneur qui de vous ou de moi a des
» droits plus sacrés au cœur de la belle
» indienne. Vous aurez tous les avan-
» tages possibles sur l'homme que vous

» avez perdu par vos sourires insinuans
» & vos grimaces sentimentales; tandis
» que sa passion le rendra furieux, vous
» serez de sang-froid ; tandis qu'il sera
» déchiré par les furies du désespoir,
» quelque chose de plus que l'espérance
» nourrira votre courage. Malgré tout
» cela, gardez-vous d'imaginer que
» Zoraïde elle-même puisse vous sous-
» traire au châtiment que vous destine
» mon bras; car, sans elle, la vie cesse
» d'être existence; & pour moi l'issue
» la plus fâcheuse du combat, est de
» cesser de me souvenir d'elle en cessant
» d'exister. D'après cela, il est sans doute
» inutile que je signe le nom du furieux,
» du frénétique *Drew*. »

A la réception de ce billet, le jeune Mims éprouve une agitation violente; cependant il a bientôt la force de se recueillir; il fait au cartel une réponse digne d'un galant homme, & a la noblesse de renvoyer à milord ce cartel. « Je vous
» le renvoie, afin qu'il ne dépose pas
» contre vous, milord, si la victoire
» se déclaroit pour vous, si vous arra-
» chiez la vie d'un homme qui vous

» eût honoré, si vous l'eussiez permis. »

Le lord fait son testament, par lequel il laissoit un legs considérable à Zoraïde; il ne peut résister au desir de lui faire un aveu qui pouvoit être le dernier : il va donc lui rendre visite; à peine est-il parti que *Marthe* a ramassé un papier qu'elle s'empresse d'apporter à sa maîtresse, il étoit tombé des poches de milord; Zoraïde veut le conserver jusqu'à ce qu'elle ait l'occasion de le rendre au lord : en tendant la main pour le prendre, elle reconnoît l'écriture d'Edmond : la rigidité du précepte qu'elle vient de donner à *Marthe* pour vaincre des mouvemens indiscrets de curiosité s'évanouit : elle ne sauroit résister au besoin de s'éclaircir; elle trouve enfin le cartel & la réponse qu'elle lit en tremblant.

Pendant ce temps, les deux adversaires étoient arrivés au rendez vous : ils alloient se mesurer; on leur crie : arrêtez, arrêtez... mes amis : que mon corps vous sépare! on reconnoît Zoraïde, qui, malgré sa délicatesse, s'étoit élancée de son appartement, avoit parcouru l'avenue, &

s'étoit précipitée au-devant des deux combattans ; elle tombe sur ses genoux entre leurs épées encore croisées. — « Arrêtez, » vous dis-je, & écoutez-moi. Je vous » déclare que je ne survivrai point à » celui de vous qui tombera sous les » coups de l'autre. Vous m'avez forcée » à violer les loix que m'impose mon » sexe ; je compterai à présent ma vie » pour peu de chose : je n'y tiens qu'autant que j'aurai le bonheur de vous » sauver... écoutez-moi l'un & l'autre. » Milord, j'ai pour vous la plus parfaite » estime, mais j'ai pour ce jeune homme » l'affection la plus vive ; n'en concluez » pas, milord, que cette affection » tienne à des penchans indignes de » moi : ce n'est point un amant que j'avois » en lui : c'est le fils du capitaine *Mims*, » dont je veux préserver la vie ainsi » que la vôtre. Oui, milord, vous » avez tiré l'épée contre le fils de mon » bienfaiteur, du mortel respectable » auquel je crois si fermement devoir » plus que la vie, que je n'hésiterois » pas un instant à la sacrifier pour lui » conserver son fils. Jugez, d'après cela,

» de l'effet que doit produire sur moi
» l'horrible spectacle que vous me pré-
» sentez, & à quel prix je m'estimerois
» heureuse d'acheter votre réconcilia-
» tion. »

Edmond jette précipitamment son épée pour soutenir dans ses bras Zoraïde. Les deux adversaires se réconcilient. « M. *Mims*, s'écrie milord, je vous
» demande pardon : j'exige votre amitié
» s'il est en votre pouvoir de me l'ac-
» corder... Madame, ai-je quelque
» chose de plus à faire pour vous prouver
» la sincérité de mon repentir ? ».

Le docteur est furieux aussi-tôt qu'il a su ce qui vient de se passer. On cherche à excuser milord : « Ne m'en parlez
» point, interrompt avec vivacité le
» médecin, ne m'en parlez point. Je
» déteste un assassin, quelque splendide
» que puisse être le titre dont il est dé-
» coré ; & quel autre nom que celui
» d'assassinat peut-on donner à la conduite
» d'un forcené qui contraint l'homme,
» dont il n'a point reçu d'offense, à
» hasarder sa vie dans un combat auquel
» il ne s'est jamais peut-être exercé,

» tandis que lui, brutal oppreſſeur, en a
» fait ſa principale étude ? & ce qui fait
» frémir, lorſque l'on ſonge à ce déſordre
» de la ſociété, c'eſt que de vingt aſſaſ-
» ſinats de cette eſpèce, dix neuf ſont
» occaſionnés par les femmes; je dirai
» plus; elles les encouragent : ſi, lorſ-
» qu'elles ont le malheur de donner lieu
» à ces funeſtes jalouſies qui font répandre
» tant de ſang, elles avoient la force de
» ne pas ſourire au meurtrier fortuné,
» les hommes ſe corrigeroient d'eux-
» mêmes. » J'ai pardonné à milord,
répond Zoraïde, je ſollicite votre pardon
en ſa faveur. Je ſuis bien aſſurée qu'il
eſt corrigé & repentant, il connoît mes
ſentimens, & n'a plus rien à eſpérer ou
à craindre.

*Crosby* va trouver le lord : il n'a pas
beſoin de lui préſenter la faute : milord
eſt le premier à s'accuſer : cette ſcène,
car c'en eſt une des mieux faites, eſt
à la fois touchante & philoſophique :
quiconque lira ce morceau avec atten-
tion, ne peut que s'inſtruire & ſe pénétrer
des leçons de la plus ſaine morale. C'eſt
une eſpèce de confeſſion que fait le ſolli-

taire *Crosby*. « Il me reste à vous confier
» une autre infamie dont je me suis
» souillé. Prenez cette tabatière : ouvrez
» le double fond, vous voyez encore
» un portrait : voilà une figure... la plus
» intéressante, la modestie, la candeur,
» tous les attributs angéliques... Milord,
» cette créature infortunée étoit fille
» d'un de mes fermiers ; entrant à peine
» dans l'adolescence, aussi inconnue au
» monde qu'elle le connoissoit peu, igno-
» rant jusqu'à la différence de son sexe
» & du nôtre, je la vis belle comme
» l'aurore ; je brûlai, je formai dans mon
» cœur le coupable vœu de posséder
» tant de charmes ; la modestie innée
» la mettant cependant en garde contre
» mes premières tentatives, je sentis la
» nécessité de l'instruire sur la nature du
» lien qui unit les deux sexes ; je lui
» donnai pour exemple & pour amorce
» la félicité dont jouissoient ses père &
» mère ; en un mot, je parvins, à force
» de protestations & de sermens, à lui
» persuader que m'unissant à elle par le
» plus saint des nœuds, je la rendrois
» aussi heureuse que l'étoit sa mère, &

» même davantage, par la raiſon que
» j'étois plus riche que ſes parens. Elle me
» crut, je triomphai de ſa pudeur, & je
» l'abandonnai; elle ne me perſécuta
» point : j'entendis à peine ſa voix plain-
» tive une ſeule fois; elle regarda autour
» d'elle, ſe vit perdue de réputation, iſolée
» dans le monde; ſon malheureux atta-
» chement pour moi, ajoutant à l'horreur
» de ces conſidérations, elle prit la
» réſolution, qu'elle n'exécuta qu'avec
» trop de fermeté, de mettre à la fois
» un terme à ſes peines & à ſon exiſtence;
» & ſe frappant d'une main ſûre, d'un
» ſeul coup elle fit rejaillir ſur moi &
» ſon ſang innocent & la vengeance
» divine.... ſont-ce-là des forfaits,
» milord ? ſi vous cherchez encore à
» adoucir l'expreſſion, je n'aurai point
» foi à votre repentir; je vous croirai
» incorrigible, je vous confondrai dans
» le troupeau de ces gens du bel air
» dont vous n'avez que trop fait votre
» ſociété, qui auroient l'impudence de
» rire s'ils m'entendoient traiter de crime
» atroce, impardonnable, inexpiable,
» un acte qui, parmi eux, paſſe pour

» gentilleſſe : » quelle leçon admirable pour l'homme du monde !

Le ſolitaire avoue enſuite à milord, qu'il a conçu la plus forte paſſion pour un objet, à la poſſeſſion duquel il n'a pas le moindre eſpoir, & il s'eſt bien gardé de lui révéler ſon amour ; — » elle a inſpiré une égale tendreſſe à » un homme de mérite qui a des droits » antérieurs aux miens. Je n'ai donc pour » alternative que le ſilence auquel je me » ſuis condamné, ou le parti peu délicat, » peu décent, de troubler à jamais la » paix d'un mortel eſtimable, en ſup- » poſant que je penſerois à l'écarter. Je » n'ai pas héſité, milord. »

C'eſt ainſi que le roman devient plus inſtructif que l'hiſtoire ; c'eſt ainſi qu'un jeune cœur peut apprendre à ſe former, nous le répétons avec plaiſir : cette ſcène produit le plus grand effet ; c'eſt le précepte tourné en ſentiment.

Zoraïde, dont les ſens avoient été bouleverſés par la querelle ſurvenue entre le lord & ſon amant, tombe malade. On vient annoncer à milord qu'elle eſt expirante : c'eſt alors qu'il contemple l'ex-

trémité où l'a conduit l'emportement de sa passion, qu'il se fait lui-même les plus tristes reproches; dans cette situation vraiment dramatique, cette *Marthe*, la femme-de-chambre de Zoraïde, joue un rôle de vérité digne de nos premiers théâtres. M. *Crosby* vient annoncer que la jeune personne est mieux. En effet, elle renaît, ses forces se rétablissent. Edmond est retourné directement à son collége, parce que son extrême amour ne l'empêchoit point de remplir ses obligations, de céder à son devoir qui, dans toutes les circonstances de la vie, doit être toujours notre premier guide & notre premier maître. Au reste, le jeune *Mims* emporte un motif de consolation qui adoucit bien les rigueurs du départ. Zoraïde a dit à mistriss *Quinbrook*, & lui a permis de le répéter à *Edmond* : « qu'elle étoit à » lui par choix, qu'elle lui étoit attachée » par les liens de l'affection filiale & de » la reconnoissance; qu'en un mot, elle » aimoit en lui le fils de son bienfai- » teur, & qu'il n'avoit rien à craindre. »

Cependant milord ne pouvoit rejeter l'espoir qui étoit entré dans son cœur

avec l'amour ; & effectivement, ces deux ſentimens ne ſe ſéparent guère ; il ſe diſoit donc ſans ceſſe : pourquoi déſeſpérer ? Edmond n'eſt-il pas mortel ? La fatale union n'eſt point encore accomplie.

Une nouvelle imprévue vient déranger le projet du lord, de ne pas ſortir du lieu qu'habitoit Zoraïde ; on lui annonce la mort d'un oncle qui, n'ayant point d'héritier mâle, lui laiſſoit une terre conſidérable ; il ne ſauroit donc ſe diſpenſer de partir pour Londres malgré toute ſa répugnance à s'éloigner d'une femme qu'il adoroit.

L'oncle que milord venoit de perdre portoit le même nom que lui, il avoit épouſé une demoiſelle bien née, mais ſans fortune, & ſon frère aîné ne lui avoit point pardonné ce mariage. La veuve qu'on appelloit miſtriſs *Drew*, avoit deux filles toutes deux charmantes, & cependant par divers moyens. La plus jeune s'appelloit *Letitia*, l'aînée *Sophie* ; milord voit ſes deux couſines ainſi que leur mère. Il eſt flatté de leur rendre de fréquentes viſites. Au bout de douze jours, il reparoît à l'hermitage du ſolitaire

*Crosby;* cet homme ſi reſpectable, ſi aimable, ſi vrai. Il lui apprend qu'il a revu des parentes qu'il eſt fort porté à aimer, qu'elles ſe ſont établies depuis peu dans le voiſinage de *Withers* & de *l'hermite;* il ajoute, qu'il ſera charmé de leur procurer la ſociété de ſes dignes amies. — « Je ſuis perſuadé que M. & » madame Withers les goûteront, & je » crois obliger les deux familles en les » rapprochant : je ne doute même pas » que Zoraïde ne m'en ſache gré, car » elle trouvera en elles tout ce qui plaît » à ſon eſprit & à ſon cœur, l'excellence » du caractère unie au vrai mérite. »

La partie eſt liée. La veuve & ſes filles dînent avec l'aimable ſociété de milord; elles ne forment plus, en quelque ſorte, qu'une même famille. L'apparition d'*Edmond* vient troubler cette harmonie; c'eſt le ſpectre qui ſe montre dans Hamlet; miſtriſs avoit fait obtenir un congé de quinze jours à l'écolier. Lord Drew ne peut ſoutenir ſa préſence, il va rejoindre ſes parentes, qui vivoient dans un château, diſtant de peu de lieues du ſéjour où demeuroit Zoraïde; mais bientôt il

revient,

revient, il ne pouvoit vaincre sa passion: c'étoit un trait déchirant qu'il ne pouvoit arracher de son sein.

Mistriss *Quinbrook* reçoit des lettres du capitaine *Mims*, qui annonçoient son retour prochain. Zoraïde va trouver M. *Crosby*, elle a conçû des alarmes, elle redoute cette arrivée. Elle sait que le capitaine desiroit son union avec milord, & elle aime le fils plus que jamais; ne vaudroit-il pas mieux, dit-elle au solitaire, au lieu de m'exposer à des scènes déchirantes, dont je prévois le retour, ne vaudroit-il pas mieux arranger les choses de manière, que lorsque le capitaine arrivera, il ne soit plus en son pouvoir de lutter contre les décrets du ciel? j'aurai la semaine prochaine vingt-un ans. Edmond a atteint sa vingt-troisième année. Vous êtes un ministre des autels, & vous pouvez nous procurer une de ces licences qui permettent, que la cérémonie du mariage se fasse même dans une chambre privée.

Edmond & Zoraïde sont donc unis en secret; & aussi-tôt après le mariage, l'époux a repris la route de l'université.

Arrivée du capitaine. Il eſt étonné & même fâché de ne point retrouver Zoraïde, milady *Drew*, il auroit deſiré qu'*Edmond*, ſon fils, s'attachât à Sophie, la couſine de milord; enfin, il eſt inſtruit que Zoraïde & *Edmond* ſe ſont vus, qu'ils s'aiment, (il ignore encore leur mariage) & que cette malheureuſe liaiſon, c'eſt lui qui parle, eſt l'unique obſtacle à l'accompliſſement des vœux de milord; il ajoute, s'adreſſant à miſtriſs *Quinbrook*, qu'il ne conſentira jamais à l'union de l'indienne & de ſon fils.

Le capitaine, qui croyoit ſon honneur intéreſſé dans cet acte de fermeté, a conçu la réſolution de faire embarquer ſon fils pour l'Inde; l'ayant mandé en conſéquence, il lui dit au moment où il mit pied à terre, qu'il arrivoit à propos pour partager avec lui une partie de plaiſir: qu'un capitaine de ſes amis, ſur le point de faire voile, l'avoit prié pour ce jour même à dîner à bord de ſon vaiſſeau, & qu'il l'y accompagneroit. Le mot étoit donné au capitaine, qui mouilloit alors dans la rade de *Plimouth*; on dîna aſſez gaiement; après dîner, tandis qu'on

amufoit le jeune homme dans la chambre du capitaine, le père passa sur une chaloupe qui le mit à terre, & le signal pour appareiller ayant été donné, le vaisseau cingla à pleine voiles, & s'éloigna de la côte.

Le docteur n'étoit point chez lui, il avoit été au-delà de *Plymouth*, visiter un pauvre homme qui lui avoit fait dire: « que son ame avoit encore plus besoin » de secours que son corps, mais que le » même médecin rempliroit l'un & l'autre » office. » M. *Withers*, à son retour, rend compte de ce qu'il a vu & entendu. On dînoit assez gaiement. Un messager entre dans la salle, portant un paquet sous un bras & un portrait sous l'autre. — « J'apporte ceci de la part de l'homme » mourant : il m'a chargé de le remettre » au docteur Withers, disant que le pa- » quet & la peinture ont rapport à l'en- » fant qu'il a perdu. »

Détails de cette anecdote si importante. Il y avoit trente-huit ans qu'un *Etienne James* avoit trouvé un enfant qu'il avoit sécrètement transporté dans sa chaumière; sa femme *Jeanne* nourrissoit

alors le fils d'un capitaine de vaiſſeau qui étoit ſur le point de mourir; de ſorte que les mois de nourrice auroient été perdus pour lui, que cet enfant étant à peu près de la grandeur & de l'âge de celui qu'il venoit de trouver; il avoit conçu l'idée de le ſubſtituer en cas de mort, à celui que ſa femme nourriſſoit: l'enfant du capitaine de vaiſſeau ayant effectivement perdu la vie, on avoit continué d'élever ſous ſon nom l'enfant trouvé. Nous paſſons ſur les incidens qui amènent cette reconnoiſſance. Le capitaine *Mims* ſe trouve être le fils du docteur, ce fils ſi chéri, ſi pleuré. Cette révolution eut un effet ſi merveilleux, que la paralyſie qui avoit affecté les jambes de miſtriſs *Withers* ſe guérit. *Mims* ne partage pas la joie des auteurs de ſes jours avec toute la vivacité qu'on devoit attendre; il confeſſe ce qu'il vient d'exécuter à l'égard de ſon fils, qu'il l'a fait partir pour l'Inde: auſſi-tôt la joie a diſparu: on ſe replonge dans la douleur, on eſt déterminé à envoyer un bâtiment à la pourſuite du vaiſſeau qui tranſporte Edmond, & l'on s'empreſſe de le ramener.

D'un autre côté, quel coup a frappé milord *Drew*? il est informé que Zoraïde est mariée avec le jeune *Mims*, il obtient tout-à-coup une victoire inattendue sur lui-même: tout est dit pour l'amant, s'écrie-t il ; l'ami va se montrer de ce moment; c'est l'ami le plus zélé, le plus généreux; il ne faut pas oublier qu'il a commencé à jeter les yeux, à les fixer sur sa cousine Sophie; il se livre même au transport qui l'anime, il veut se charger du soin de ramener Edmond, de le présenter lui-même à Zoraïde. Une lettre par hasard lui est tombée dans les mains, qui lui découvre que Sophie est amoureuse de lui.

On retourne auprès de l'homme mourant qui avoit envoyé le paquet & le portrait; nouvelles circonstances qu'on doit à ses aveux. *Edmond* est amené à Brest par un sloop françois. Cependant Zoraïde étoit ensevelie dans la douleur la plus profonde, le départ du jeune *Mims* étoit pour son ame sensible & aimante le trait même de la mort. On ne pouvoit la retirer de son accablement. *Sophie*, dont le caractère est si noble, si

beau, est accourue auprès de Zoraïde, quoiqu'elle sache très-bien que milord en a été & en est peut-être encore épris. Le jeune *Mims*, par les soins de lord *Drew*, est enfin rendu à sa famille, à sa tendre épouse. Sophie devient celle de milord, & mistriss *Quinbrook* donne sa main de même au capitaine reconnu, comme nous venons de le voir, pour être le fils du docteur *Withers*. Ici la fin de l'histoire de Zoraïde: son père étoit un gentilhomme anglois, occupant un poste éminent au service de la compagnie des Indes; le sort des armes l'avoit conduit prisonnier au camp du Mogol. Il avoit su gagner la bienveillance d'un des premiers de la cour, qui lui confie l'éducation de sa fille unique; elle vient à aimer son instituteur. Le père a éclairé leur tendresse mutuelle; il adoroit sa fille, il lui permet d'aller avec son amant s'ensevelir dans une maison de campagne qui lui appartenoit: « vous l'épouserez, » dit-il à celui-ci, conformément aux » rites des chrétiens; si je meurs, quittez sur le champ l'Indostan, & que » son frère votre élève, accompagne sa

» fuite & la vôtre. » Ce ſeigneur vient à mourir. Le père & la mère de Zoraïde avoient paſſé déjà trois ans dans cette retraite délicieuſe, ils avoient des tréſors conſidérables. L'épouſe & ſon jeune frère avoient embraſſé le chriſtianiſme; il faut obſerver que le mari avoit des ſœurs établies dans l'Inde; l'une étoit perdue pour lui, mais on ignoroit la nature de ſa mort; l'autre étoit venue rejoindre ſon frère. *Crosby* a interrompu Zoraïde, il ſe rappelle ſon frère, ſes ſœurs, enfin, il ſe trouve l'oncle de Zoraïde. Détails de cette reconnoiſſance; joie univerſelle. La ſituation du ſolitaire *Crosby* eſt plus tranquille, il ne mourut que pluſieurs années après dans les bras de ſes enfans; c'eſt ainſi qu'il nommoit ſa nièce & ſon neveu Edmond; miſtriſs Withers régénérée par l'heureux haſard, qui lui avoit rendu ſon fils, vécut long-temps heureuſe, & le docteur ne ceſſa d'exiſter, que lorſqu'il l'eût perdue; il ne lui ſurvécut que de quelques jours; le capitaine Mims mourut dans un âge très-avancé; Edmond & Zoraïde plus jeunes, continuèrent leur réſidence dans ce village

qu'ils avoient rendu célèbre, & leurs enfans y vivent encore, jouiſſant de ce bonheur inaltérable qui accompagne la vertu & l'innocence des mœurs.

Telle eſt la marche de ce roman rempli d'intérêt, de bonne philoſophie, de ſituations vraiment dramatiques; les caractères y ſont développés & préſentés avec toute l'énergie qu'il faut attendre d'une nature qui n'eſt point émouſſée & corrompue par ce long abus des paſſions. Zoraïde, le docteur *Withers*, le lord *Drew*, il n'y a pas juſqu'à miſtriſs *Léland* & *Marthe* qui n'aient une *phyſionomie* prononcée; il eſt fâcheux que les fils de l'intrigue ne ſoient pas noués avec aſſez d'art, qu'à chaque inſtant on ait à ſe plaindre de l'invraiſemblance, ce qui diminue beaucoup le plaiſir de l'illuſion. On eſt averti à toute minute qu'on lit un roman, & c'eſt ce qu'un écrivain éclairé ſur ſon art, doit bien ſe garder de faire appercevoir: autre défaut, cet amour pour le jeune *Mims* vient trop tard, ainſi que celui du lord *Drew*, pour ſa couſine *Sophie;* cela bleſſe l'unité. On diroit qu'on lit à cet inſtant un nouvel ouvrage. Pourquoi la concluſion de l'hiſtoire de Zoraïde eſt-elle entièrement rejetée à la fin! Mais, malgré ces obſervations, nous ſerons les premiers à convenir qu'il y a peu de productions en ce genre qui ſoient plus intéreſſantes, & où les perſonnages ſoient mieux deſſinés & plus en action. A l'égard du traducteur, ſon ſtyle eſt

peu ſoigné, trop infecté d'anglicifmes ; mais du moins on ne lui reprochera point cette *manière* qui a gagné aujourd'hui nos meilleurs écrivains, & qui eſt un défaut impardonnable, ſur-tout quand on veut offrir des tableaux de la nature & de la ſenſibilité.

# LA VIE
# *DE FRÉDÉRIC*
# BARON DE TRENCK,

## ECRITE PAR LUI-MÊME,

*Et traduite de l'allemand en françois, par M. le Baron ***, divisée en deux parties, &c.*

Nous avons préféré cette traduction à celle de M. le Tourneur, & le jugement du public a paru confirmer le nôtre ; la première, en effet, est plus intéressante, parce que le traducteur judicieux a su élaguer tous ces accessoires inutiles qui auroient étouffé le sujet. L'unité est une des règles puisées dans la nature, & tout ce qui nous écarte de cette unité, est un vice de goût, & même de raison. Nous avons rangé cette *vie* dans la classe des *romans historiques*, d'après la conviction où l'on est, lorsqu'on a lu ces *mémoires*, que le faux s'y allie au vrai. Sans contredit, le baron de Trenck a été mis en prison, il y est resté long-temps ; mais que le roi de Prusse ait imaginé tous ces détails de souffrance dont le baron nous fait une énumération circonstanciée

& pathétique, M. de Trenck nous permettra de n'en rien croire: on ne fait point le mal pour le mal. Jamais *Frédéric-le-grand* n'a montré une méchanceté aussi petite, aussi dégoûtante; au reste, voici l'esquisse de ce tableau de douleur.

Le Baron dédie ses *mémoires au génie de Frédéric II, roi de Prusse, dans les champs Elysées.* Il est bien sûr que le monarque ne lui répondra point. La préface est adroite. « Le desir de faire » parler de moi (écrit le baron) n'est pas mon » but; je veux instruire, je veux peindre à mes » lecteurs les tourmens que j'ai endurés; je » veux enfin faire naître la honte dans le cœur » de mes ennemis sans leur faire d'autre mal. » Le lecteur est d'abord prévenu par une estampe qui représente M. de Trenck dans sa prison, avec un carcan au cou, après lequel pendoient toutes ses chaînes; ces détails font frémir, & préparent aux images déchirantes que va nous offrir le prisonnier.

Il est né le 16 février 1726, à Kœnisberg en Prusse; son père, d'une des plus anciennes maisons du pays, étoit général-major de cavalerie; il mourut en 1740, après avoir reçu dix-huit blessures au service de Prusse. M. le baron annonce dès ses premiers années, un caractère querelleur & indocile: il a plusieurs affaires où sa bravoure éclate, ou plutôt son étourd

derie pétulante : il quitte l'université pour être présenté au roi de Prusse, qui lui fait un accueil capable de l'encourager. M. de Trenck entre dans les gardes-du-corps, en qualité de cadet, avec la promesse d'un prompt avancement. Détails sur les gardes-du-corps, qui prouvent jusqu'à quel point le monarque possédoit l'esprit militaire : ce prince a une conversation d'une demi-heure avec le jeune officier : il cherche à sonder ses dispositions : M. Trenck sort avec succès de cette espèce d'examen, & obtient un nouveau grade ; il se lie avec les beaux esprits que le roi avoit attirés à sa cour : enfin, l'amour entre dans le cœur du jeune homme, & quel en est l'objet ? une grande dame ; il prétend n'être point indiscret, & s'il ne la nomme pas, il ne la fait que trop connoître : ce qu'en chevalerie on n'auroit point pardonné, & peut-être est-ce un reproche qu'on peut faire encore de nos jours à M. de Trenck, & dont il aura de la peine à se laver. Le voilà donc le héros d'une dame du premier rang ; recevant de son amante des bienfaits sans nombre : en un mot,

*homme à bonnes fortunes*. Cette intrigue que les deux amans croyoient enveloppée du voile du myſtère, n'échappe point aux yeux ſurveillans du roi : le jeune officier emporté par ſon amour manquoit à ſon ſervice, & le roi de Pruſſe n'excuſoit guère ces fautes. Écoutons M. de Trenck nous parler de ſon prétendu bonheur : « Perſonne n'a jamais paſſé d'une » manière plus agréable & plus heureuſe, » les premières années de ſa jeuneſſe, » que je l'ai fait à *Berlin*. J'aurois ici de » quoi écrire un livre entier, ſi je vou- » lois rapporter tout ce qui m'y eſt arrivé, » ainſi que les affaires d'Etat, dans leſ- » quelles je me ſuis trouvé mêlé; mais » mes propres aventures tiendront aſſez » de place, ſans que j'y en mêle encore » d'étrangères ; & j'aurois mauvaiſe grace » à faire entrer dans l'hiſtoire de ma » triſte vie, des anecdotes de romans. Je » veux me préſenter à l'Europe entière » tel que je ſuis ; je veux, par le récit » de mes malheurs, donner un grand » exemple, & émouvoir les ames ſen- » ſibles. »

Tous ces reſſorts ſont ingénieux ; c'eſt

ainsi que le baron (nous le répétons) a l'art de prévenir en sa faveur : on est disposé à croire tout ce qui s'empare de notre ame : le sentiment n'est point comme l'esprit sur ses gardes, il s'abandonne à l'illusion du moment qu'elle le flatte ; & effectivement, si la vérité éclairoit toujours nos plaisirs, peu résisteroient à sa lumière.

La guerre se déclare entre la maison d'Autriche & la Prusse. Le baron de Trenck avoit parmi les Autrichiens un parent du même nom ; homme cruel, homme affreux, dont nous nous ressouvenons encore pour détester sa mémoire. On se rappellera toujours avec horreur, les excès auxquels se sont livrés les *pandoures de Trenck*. Détails de cette campagne. Avantage que remporte notre baron. Le roi applaudit à son succès, & lui donne des éloges, après lui avoir mis au cou, de sa propre main, *l'ordre du mérite*. Risque que ce prince court : le Trenck autrichien a été sur le point de le faire prisonnier.

Le baron n'avoit point perdu son caractère de *ferrailleur*, (c'est ainsi qu'il

se nomme lui-même) ; il se bat avec un officier, lui porte un coup au visage. Lorsqu'il se présente au roi pour lui faire sa cour : « Monsieur, (lui dit le souve- » rain) le tonnerre gronde & pourroit » vous écraser : prenez-y garde. »

M. Trenck est envoyé aux arrêts. Ici se développe une des causes sans doute de ses malheurs. Le Trenck autrichien l'avoit nommé son héritier universel. On lui conseille d'écrire à ce parent, & de lui demander des chevaux de Hongrie pour son équipage. On ajoute : » que cette » correspondance est une affaire de » famille, & non d'Etat. « Le jeune homme a la foiblesse de céder à la suggestion : il écrit donc à son cousin : un des palefreniers du premier est pris avec deux chevaux de main, appartenans au baron : quelques jours après, ce palefrenier revient avec les deux chevaux, & un trompette ennemi apporte au jeune homme un billet conçu à peu près en ces termes :

« Le Trenck autrichien n'est point » en guerre avec le Trenck prussien » son cousin : il est au contraire très-

» aiſe d'avoir pu retirer des mains des
» huſſards les chevaux qui appartiennent
» à celui-ci, & il les lui renvoie, &c. »
Le Trenck pruſſien ſe préſente ce jour-là devant le roi, qui le reçoit très-froidement, & lui dit : « Puiſque votre couſin
» vous a renvoyé vos chevaux, vous n'a-
» vez plus beſoin du mien ; » (le roi lui fait don d'un ſuperbe coureur anglois) nous peſons ſur ces circonſtances, parce qu'elles ſont importantes pour l'intelligence de l'hiſtoire du baron, qui fait de fréquentes abſences, & aggrave conſéquemment ſes torts aux yeux d'un maître ſi ſévère pour ce qui regardoit l'obſervation du ſervice : pluſieurs batailles où le baron ſe diſtingue. Nouvelle lettre de ſon parent Trenck l'autrichien. « Je
» vois (lui écrit-il) par votre lettre de
» Berlin du 12 février, que vous deſi-
» reriez obtenir de moi des chevaux
» hongrois, afin de vous en ſervir contre
» mes huſſards & mes pandoures. Je me
» ſuis apperçu avec plaiſir dans la der-
» nière campagne, que le Trenck pruſ-
» ſien étoit auſſi un bon ſoldat. Pour
» vous donner des preuves de mon atta-

» chement, je vous ai en conséquence
» renvoyé vos chevaux que mes gens
» avoient pris, mais si vous en voulez avoir
» de hongrois, tâchez d'enlever les miens
» de vive force à la campagne prochaine,
» ou bien, venez joindre votre cousin,
» qui vous recevra à bras ouvers, vous
» traitera comme son fils & son ami,
» & vous procura tous les avantages que
» vous pouvez souhaiter, &c. »

Le baron avec raison est d'abord effrayé à la lecture de cette lettre, il étoit aisé de prévoir qu'elle pourroit donner lieu à la révolution malheureuse dont il fut la victime. Il ne doute point qu'un certain *Jaschinschi*, qui lui avoit donné le conseil d'écrire à son parent, ne fût un malhonnête homme qui lui avoit tendu le piége, où dans la suite il se trouva surpris; aussi le peint-il des couleurs les plus noires.

Trenck est enfin, comme un criminel d'Etat, enfermé dans la citadelle de Glatz; d'abord il n'a pour prison que la chambre de l'officier de garde; il écrit au roi, demande à être jugé par un conseil de guerre, & ne reçoit point de réponse;

ce qui le met au déſeſpoir. Il a une correſpondance avec ſon illuſtre amie de Berlin, qui eſt bien éloignée de croire qu'il ait *jamais eu la moindre idée de trahir ſa patrie :* elle lui envoie mille ducats (on obſervera, que mille ducats ſont une ſomme conſidérable en Pruſſe.) Le baron trame le complot de ſe ſauver : il eſt trahi, renfermé plus étroitement, & gardé avec plus de ſoin. Il tente de nouveaux efforts pour ſe procurer la liberté : il tombe dans un foſſé, eſt repris : alors ſa priſon (ce ſont ſes propres termes) devient d'une rigueur inexprimable ; mais il avoit eu le bonheur de conſerver quatre-vingts louis, qui lui furent d'une très-grande utilité. Il ne ſe laſſe point de s'occuper de ſon évaſion. Tout ce qu'il fait pour exécuter ſon projet. Nous demandons pardon à M. le baron ; mais ces détails ont une couleur ſingulièrement romaneſque ; on croiroit voir ces anciens preux, dont les jeux étoient, pour ainſi dire, d'*occire* des troupes d'ennemis, de *pourfendre des géans ;* il cherche continuellement à s'échapper, & continuellement il eſt replongé dans ſa priſon,

Cependant on ne l'avoit pas mis aux fers. L'amie compatissante lui écrit : « Je » pleure avec vous ; votre mal est sans » remède ; voici ma dernière lettre : je » n'ose plus risquer. Sauvez-vous, si » vous pouvez. Je serai pour vous la » même dans tous les temps, lorsqu'il » me sera possible de vous être utile. » Adieu, malheureux ami ; vous méritez » un autre sort. »

Trenck, après s'être battu avec un nommé de *Bach*, danois de nation, & l'avoir blessé, sait s'en faire l'ami le plus officieux. Un autre homme appellé *Schelle*, embrasse avec la même chaleur les intérêts du prisonnier. Le premier étoit lieutenant, & au nombre des officiers préposés à la garde du château où se trouvoit le baron ; c'est ainsi que celui-ci nous apprend sa fuite : « Schell entre » tout d'un coup dans ma prison, tire » de dessous son habit un sabre de caporal, & me dit ; *ami, nous sommes* » *trahis, suis-moi ; ne me laisse seulement* » *pas tomber vivant entre les mains de mes* » *ennemis* ; je veux lui parler, il ne m'en » donne pas le temps, & me prenant

» par la main, il ajoute : *crois-moi,*
» *il n'y a pas une minute à perdre :*
» aussi-tôt je passe mes habits, je mets mes
» bottes, & n'ai pas même le temps
» de prendre le peu d'argent qui me
» restoit. Nous sortons ; Schelle dit à
» la sentinelle : *Je mène le prisonnier dans*
» *le poële des officiers, reste là :* nous
» y entrons en effet ; mais l'instant d'a-
» près nous sortîmes par la porte opposée.
» Le dessein de Schelle étoit de passer
» avec moi sous l'arsenal qui n'étoit pas
» éloigné, de gagner le chemin couvert,
» de sauter par-dessus les palissades,
» ensuite de nous sauver comme nous
» pourrions. A peine avions-nous fait cent
» pas, que nous rencontrons le major
» de *Quaads* avec l'adjudant, Schelle
» recule, monte sur le rempart qui n'é-
» toit pas fort escarpé dans cet endroit,
» se précipite en bas ; je le suis, &
» tombe heureusement à quelques meur-
» trissures près ; mais mon pauvre ami
» n'avoit pas eu le même bonheur, il
» s'étoit démis le pied ; sur le champ, il
» tire son épée, me la présente, & me
» prie de le tuer, puis de me sauver ;

» c'étoit un petit homme très-délicat ;
» loin de me prêter à sa demande, je
» le prends à brasse-corps, le jette de
» l'autre côté des palissades, ensuite le
» chargeant sur mon épaule, je me mets
» à courir sans trop savoir où j'allois. »

Les circonstances de cette évasion sont très-intéressantes ; on les poursuivoit ; il traverse la *Noisse*, & c'étoit le 24 décembre qu'il nageoit : Trenck portoit toujours son ami sur son dos, comme on nous représente Enée chargé de son père. Enfin, à travers mille dangers renaissans, arrivés sur les frontières de Bohême, ils sont en sûreté.

Le baron se trouve dans un pays étranger, sans argent, sans protection, âgé seulement de vingt ans; son ami Schell n'étoit guère plus fortuné que lui, l'un & l'autre possédoient environ une dixaine d'écus. Ils sont obligés pour vivre de vendre leurs effets. Trenck donne le journal de leur voyage. Des gens déguisés sont prêts de les arrêter ; l'intérêt croît à mesure qu'on lit ce morceau : on se sauve en quelque sorte avec les fugitifs. Trenck, toujours le *redresseur des torts*,

a le bonheur de délivrer ſon ami, que des ſoldats emmenoient. Il arrive chez ſon beau-frère qui refuſe de le recevoir; ils étoient alors ſur les terres de Brandebourg; ils continuent leur route. Schell, dans ſon aventure avec ces ſatellites, avoit été bleſſé grièvement; ſon compagnon eſt forcé de le laiſſer chez une bonne femme, à laquelle il le recommande avec toute la chaleur de l'amitié, & il pourſuit ſeul ſa carrière d'événemens, toujours plus romaneſques, plus incroyables. Cependant il ne s'étoit pas ſéparé de Schell ſans reſſentir la peine de cœur la plus vive; « on ſe » figurera difficilement (c'eſt lui qui » parle) la triſteſſe, les regrets, & » toutes les ſenſations déſagréables que » j'éprouvai quand je me vis éloigné du » meilleur de mes amis; ce moment » doit être mis au nombre des plus cruels » que j'aie paſſés de ma vie, & ſon » ſouvenir n'eſt pas encore effacé de » mon eſprit. J'étois déjà prêt à retourner » ſur mes pas pour l'aller rechercher & » l'entraîner avec moi, quand enfin la » raiſon l'emporta ſur le ſentiment: j'ap-

» prochois du but, & l'espérance me » soutint; » suite de son voyage; il est sur les terres de Pologne. Sa mère vient le joindre à *Elbing*; elle lui donne mille écus, & une croix de diamans valant à peu près la moitié de cette somme. Il se sépare de sa mère pour ne jamais la revoir; reprend la route de Thorn, & y retrouve son ami Schell.

Le baron arrive à Vienne, tandis que son ami part pour aller joindre en Italie le régiment de Pallavicini dans lequel il avoit obtenu une lieutenance; une nouvelle scène s'ouvre. Trenck apprend que son cousin du même nom, colonel des pandoures, est en prison à l'arsenal; il entreprend d'embrasser sa défense & de lui faire rendre la liberté. C'est l'envie, la calomnie, selon le baron, qui ont occasionné la disgrace de Trenck l'autrichien; on fait insinuer à celui-ci qu'il sollicite sa grace, & qu'il verra briser ses fers inaccessibles à tous les conseils, aux prières même : il s'appuie sur son innocence, sur le bon droit : il ne demande que justice : & loin de l'obtenir, il travaille lui-même à sa ruine. Trenck

le prussien lui propose des moyens de s'évader : il rejette toutes les offres, & quelques jours après trahit son parent, en déclarant le service qu'il avoit voulu lui rendre ; ce trait est bien digne du bourreau qui commandoit les pandoures, ces hommes de sang qui entraînoient le ravage & la mort sur leurs traces. Portrait de cet aventurier par son parent. « C'étoit » un homme dont les talens étoient supé- » rieurs & l'ambition sans bornes ; son » dévouement pour sa souveraine tenoit » du fanatisme, sa hardiesse de la témé- » rité, son esprit étoit rusé ; son cœur » méchant, vindicatif, insensible ; son » avarice étoit si grande, qu'il étoit im- » possible qu'elle le devînt davantage, » quoiqu'il n'eût encore que trente-trois » ans lorsqu'il mourut ; il ne vouloit » d'ailleurs être obligé de personne au » monde, & il auroit été capable de se » défaire de son meilleur ami, s'il avoit » cru lui devoir quelque reconnoissance, » ou s'il avoit pu s'emparer de son » bien. »

Le Trenck prussien se bat pour ce parent si peu digne de son amitié ; il blesse mortellement

mortellement un de ses agresseurs, &c. c'étoit Trenck l'autrichien qui avoit fait susciter à celui-ci une affaire aussi fâcheuse. On ne sauroit imaginer un caractère plus horrible que ce colonel de pandoures.

Le premier, dégoûté du séjour de Vienne, & ne croyant plus aux liens du du sang, a pris le parti d'aller chercher fortune aux grandes Indes. Il part pour la Hollande au mois d'août *1748*, rencontre à *Nurenberg* un corps de troupes russes commandé par le général *Luwen*, parent de sa mère, qui lui conseille d'entrer au service de Russie, & lui donne une compagnie de dragons dans le régiment de *Tobolsk*, mais à condition qu'il ne le quitteroit pas, & qu'il travailleroit dans son cabinet, ce que le baron accepta.

La destinée du dernier étoit d'être l'objet de trahisons continuelles. A Riga il fait la connoissance d'un officier prussien, se lie intimement avec lui : il découvre que cet homme a tramé le complot le plus affreux, « qu'il devoit l'engager, » sous prétexte de la promenade, à se » rendre dans un fauxbourg, que là,

» il y avoit un cabaret sur territoire
» prussien, où huit hommes cachés atten-
» droient Trenck, & tomberoient sur
» lui au moment où il mettroit le pied
» dans la maison, puis le jetteroient
» dans une voiture, & le conduiroient
» à *Lavenbourg* dans la Poméranie. »
Le baron ne fait point grace des plus
légères circonstances; il essuie une nou-
velle aventure périlleuse dont il sort
victorieux; jusqu'à présent il a eu un
bon génie qui a épuisé en sa faveur les
miracles : après s'être battu, avoir mis
ses ennemis en déroute, il prend la route
de Moscow; arrivé dans cette capitale,
il est reçu avec intérêt du chancelier,
comte de B..., pour lequel Trenck avoit
des lettres de recommandation. Les mi-
nistres, les ambassadeurs éprouvent en sa
faveur les mêmes sentimens; il est par-tout
accueilli, recherché; plusieurs de ces
personnages distingués l'avoient vu à
Berlin dans le temps qu'il étoit dans les
bonnes graces de Frédéric; une demoi-
selle charmante, elle ne pouvoit être
autrement, devient subitement amou-
reuse du baron, qui, de son côté, n'est

pas insensible à cette passion inattendue : sa maîtresse étoit sur le point de se marier, elle auroit bien voulu se sauver de cet engagement : il lui est impossible de s'en affranchir : elle se marie donc, & le baron est en tiers entre elle & le vieux époux. Le roman a un brusque dénouement : cette amante insensée est surprise d'une fièvre considérable avec le transport au cerveau, & elle meurt, ce qui ramène le baron à d'autres intrigues.

La comtesse de B***, la femme du ministre reçoit les hommages de Trenck : il faut l'avouer, ce n'est pas par la pureté des mœurs qu'il cherche à nous intéresser. On observera qu'il étoit l'ami intime du ministre, celui-ci est éclairé sur la conduite du baron à son égard ; il se fâche, s'appaise, bannit ses soupçons qui n'étoient que trop fondés, & rend son amitié au séducteur de sa femme. Son parent Trenck l'autrichien vient à mourir dans la prison, & par son testament, il avoit nommé le baron son héritier universel, aux conditions qu'il ne serviroit aucune autre puissance que la maison d'Autriche ; pressé par les sollicitations du comte de

*Bernes*, celui-ci accepte cette qualité d'héritier, & part pour Vienne. A peine y est-il entré, qu'il se repent d'avoir quitté la Russie, il tombe dans un labyrinthe de procès dont il lui étoit impossible de sortir. « Trehck (dit-il) ne pouvoit » pas me dépouiller des biens de son » père qui étoient substitués; & voulant » cependant jusqu'après sa mort me » donner des preuves de sa haine, il » avoit fait un testament rempli de clauses » ridicules & contradictoires, qui ser- » virent de prétexte aux détenteurs de » ses biens pour m'en dépouiller; mais » je passe sous silence les peines inutiles » que me donna cette succession qui » acheva de me ruiner, afin de raconter » la mort singulière de mon cousin.

» Trenck (l'autrichien), loin d'être » pieux, étoit au contraire un athée; » toutefois, personne ne desiroit plus » ardemment que lui d'acquérir une répu- » tation extraordinaire; & sa situation ne » lui permettant pas davantage de jouer » un rôle dans le monde, il résolut de se » détruire; & en mourant, de se faire » passer pour un saint; il crut que cette

» qualité, dans un colonel de pandoures,
» feroit suffisante pour laisser un long
» souvenir de lui. Pour mettre ce projet
» à exécution, trois jours avant sa mort,
» & jouissant d'une parfaite santé, il fit
» prier le commandant d'envoyer cher-
» cher à Vienne un confesseur, attendu
» que saint François lui avoit annoncé
» qu'il mourroit le jour de sa fête à midi
» précis; on fit venir de Vienne le capu-
» cin qu'il avoit désigné, & on rit de
» sa prédiction; le lendemain du jour
» où Trenck s'étoit confessé, il dit: *Dieu*
» *soit loué! ma fin approche. Mon con-*
» *fesseur vient de mourir, & il m'est apparu.*
» Cela se trouva vrai en effet; le religieux
» étoit mort: il pria alors les officiers de la
» garnison, de se rendre chez lui; se fit ton-
» surer & habiller en capucin, se confessa
» publiquement, & prêcha pendant une
» heure, en exhortant les assistans à songer
» à leur salut; cela fait, il les embrassa,
» & continua encore quelque temps
» à parler du peu de durée des gran-
» deurs humaines, après quoi il prit congé
» d'eux, se mit à genoux pour dire ses
» prières, dormit tranquillement, se leva,

» pria encore; le 4 octobre, il regarda
» sa montre à onze heures du matin,
» & répéta : *Dieu merci, ma dernière*
» *heure n'est pas éloignée !* Chacun plai-
» santoit de voir jouer une pareille co-
» médie à un homme de sa sorte; on
» remarqua cependant que son visage
» pâlissoit du côté gauche : il s'assit alors
» auprès d'une table, appuya sa tête
» sur sa main, se mit à prier, & resta
» en repos avec les yeux fermés : midi
» sonna, il ne remuoit pas; on lui parla,
» mais il étoit mort. »

A l'instant tout le pays cria au miracle.
« On dit que saint François avoit enlevé
» au ciel le Trenck des pandoures; voici
» la vérité de ce miracle qui n'est connue
» que de moi : mon cousin avoit le secret
» de *l'aqua suffana*, & étoit déterminé à
» mourir; il avoit confié à son confesseur
» toutes ses affaires, & l'avoit chargé de
» porter plusieurs bijoux & lettres de
» change dont il vouloit faire des lar-
» gesses; je sais entr'autres, qu'à une
» certaine époque, il renvoya à un grand
» prince une lettre de change de deux
» cents mille florins, que celui-ci devoit,

» & dont il ne m'est jamais revenu un
» sou, quoique je fusse l'unique héritier
» de Trenck. Comme il étoit cepen-
» dant important de mettre le confesseur
» hors d'état de le trahir, il lui fit prendre
» avant son départ, dans des rafraîchis-
» semens, la dose de poison nécessaire
» pour l'expédier, & il expira effective-
» ment peu de temps après son retour;
» Trenck avoit usé du même poison,
» & connoissoit au juste l'heure de sa
» mort; il joua donc facilement le rôle
» de saint, & ne pouvant plus être honoré
» sur la terre, il voulut au moins l'être
» après qu'il seroit descendu dans la
» tombe. La superstition du peuple lui
» étoit un sûr garant qu'on lui attribueroit
» des miracles; afin de l'exciter davan-
» tage, il ordonna qu'on lui bâtit une
» chapelle, & y fonda un aniversaire
» perpétuel, pour lequel il laissa six mille
» florins aux capucins.

» Ainsi mourut, dans sa trente-qua-
» trième année, cet homme extraor-
» dinaire, à qui la nature n'avoit refusé
» aucun de ses dons, & qui avoit long-
» temps fait trembler les ennemis de

» l'Etat ; il avoit vécu comme un tyran, » un ennemi de ses semblables, & il » mourut avec une réputation de sain- » teté, dont certainement il étoit peu » digne. »

Ce petit conte, qui ne laisse pas d'être plaisant, ne seroit-il point un des fruits de l'imagination du baron? D'après ce qu'il a pris la peine de nous apprendre, il devoit aimer peu son cousin, & quelquefois la haine, sans que nous nous en appercevions, dicte nos jugemens. Il se pourroit que son parent, à l'article de la mort, ait reconnu ses erreurs, ses crimes, & qu'un repentir sincère l'ait inspiré à ses derniers momens.

Quoi qu'il en soit, le baron est ruiné par cette prétendue succession; l'impératrice-reine l'en dédommage, en lui accordant une compagnie de cavalerie, dans le régiment de *Cordoue* cuirassier.

Mécontent de son état, de très-mauvaise humeur contre son sort, il quitte Vienne pour aller rejoindre son régiment qui étoit en Hongrie.

C'est ici que le malheur, comme une espèce de génie ennemi, va s'acharner

sur l'infortuné Trenck ; il apprend la mort de sa mère, & demande au conseil de guerre un congé de six mois, pour aller à Dantzick prendre avec ses frères & sœurs des arrangemens relatifs à ses biens de Prusse, qui avoient été confisqués : il part donc pour cette ville. Il se proposoit, après le partage de sa succession, d'aller voir à Pétersbourg la comtesse de B*** ; écoutons-le lui-même nous préparer à la scène de malheurs qui va s'ouvrir pour lui. « C'est une chose » digne de remarque, qu'avant que je » fusse parti de Hongrie, le duc Ferdi- » nand de Brunswick & gouverneur de » Magdebourg, avoit déjà reçu ordre » de faire construire ma prison : je tiens » ce fait de sa propre bouche. On avoit » de plus écrit de Vienne à Berlin, » *que le roi devoit se tenir en garde contre* » *Trenck, attendu qu'il resteroit à Dant-* » *zick, jusqu'au moment où le prince parti-* » *roit pour le camp qu'il rassembloit en Prus-* » *se, & que je me proposois de profiter* de » cette occasion pour *ATTENTER A* » *SA VIE*. » De cette accusation est partie la foudre qui vient écraser l'infor-

tuné Trenck ; l'avarice, ou plutôt la cupidité des misérables qui lui ravissoient son héritage ; la méchanceté, cette passion honteuse qui irrite tant de créatures malfaisantes ; ce sont les causes principales de la catastrophe dont le baron fut accablé. Il est arrêté ; le résident *Abramson* est au nombre des traîtres que Trenck dévoue à son indignation. Celui-ci ne se réserve qu'une bague qui valoit quatre mille florins, & environ soixante louis ; mais bientôt tout lui est enlevé ; on ne lui laisse qu'un habit & qu'une chemise, ensuite on le fait monter avec trois Prussiens dans un carrosse fermé. L'esprit égaré par le coup qui l'avoit frappé, il ne s'occupe pas des moyens de se procurer la liberté. Il subit une espèce d'interrogatoire. Enfin, il est plongé dans un cachot de la forteresse de Magdebourg ; « le cachot étoit » pratiqué dans une casemate qui avoit » dix pieds de long & six de large ; deux » portes se fermoient l'une sur l'autre, » & il y en avoit une troisième à l'entrée de la casemate. Le jour m'arrivoit » par une fenêtre qui commençoit à la » naissance de la voûte, & traversoit un

» mur de sept pieds d'épaisseur; quoi-
» qu'elle donnât assez de clarté, elle
» étoit cependant placée de façon que je
» ne pouvois voir ni le ciel ni la terre; je
» n'appercevois que le toit du magasin: in-
» térieurement & extérieurement de cette
» fenêtre, il y avoit d'énormes barreaux, &
» entre-deux, dans l'épaisseur du mur, une
» grille de fer si serrée, qu'il étoit impos-
» sible de distinguer aucun objet en de-
» hors ni en dedans; on avoit entouré
» la fenêtre extérieurement avec des palis-
» sades, afin que les sentinelles ne pussent
» pas en approcher, & me donner par-
» là aucun secours. Mes meubles,
» dans cet horrible séjour, consis-
» toient en un bois de lit attaché au
» plancher, de crainte que je ne l'appro-
» chasse de la croisée pour y mon-
» ter: un matelas, un petit poêle, & à
» côté de celui-ci, un âtre fixé à la mu-
» raille, & destiné à me servir de siége.
» On ne me permettoit aucun instru-
» ment de fer, & ma ration, pour les vingt-
» quatre heures, étoit d'une livre &
» demie de pain de munition, avec une
» cruche d'eau. »

Ne croit-on pas voir le tableau des malheureux renfermés dans la prison qu'avoit fait bâtir Denis le tyran ? la faim augmentoit le supplice du baron : il auroit fallu ( selon lui ) au moins six livres de pain par jour pour le rassasier ; & quand il recevoit sa portion, il ne l'avoit pas dévorée, qu'il éprouvoit déjà le retour du besoin : « Combien volontiers j'eusse » donné alors une lettre de change de » mille ducats sur l'argent que j'avois » à Vienne, pour avoir au moins une » fois le plaisir de me rassasier de pain » sec ! rarement la faim me permettoit » de dormir ; mais quand par hasard » cela m'arrivoit, je rêvois que j'étois » à une grande table couverte de mets » les plus exquis, que je dévorois avec » une avidité extrême, & il me sembloit » que la compagnie s'émerveilloit de » mon appétit ; » & ce tourment, car c'en est un des plus rigoureux, a duré onze mois. Alors le génie du prisonnier s'éveille ; ses divers plans d'évasion ; ils sont ingénieux, & attachent la curiosité. Il parvient à séduire les soldats chargés de le garder ; mais toujours des traîtres, &

la ſuite de leurs perfidies eſt d'aggraver la déplorable ſituation de Trenck. Un ſecrétaire de légation, nommé *Weintgarten*, cauſe les nouveaux malheurs du baron, ceux de ſa ſœur : « ma ſœur, enfin ma » malheureuſe ſœur ! on la force de bâtir » à ſes frais un horrible cachot dans le » fort de *l'Etoile* où je fus enfermé durant » neuf ans comme une bête féroce ; on » la condamna à une amende énorme ; » ( parce qu'elle avoit voulu faciliter à ſon frère les moyens de s'évader ; ) « ſes » biens furent dévaſtés, ſes enfans réduits » à la plus affreuſe misère, & elle mourut » de déſeſpoir à l'âge de trente-trois ans : » ombre chérie d'une ſœur ! victime » innocente de ma cruelle deſtinée ! » j'ai été juſqu'à préſent trop impuiſſant » pour te venger ; ma main ne peut plus » ſe baigner dans le ſang impur de l'odieux » Weintgarten ; je l'ai cherché en vain : » mais il étoit en ſûreté : le ſcélérat avoit » trouvé ſous la tombe un aſyle inac- » ceſſible à ma rage & à ma juſte fureur ; » cet illuſtre martyr de l'infortune prétend « que le roi étant venu à Magdebourg » pour la revue, ſe tranſporta au fort

» de l'Etoile, & ordonna qu'on y conf-
» truisît en diligence un nouveau cachot
» pour lui; il prescrivit en même temps
» la forme des chaînes auxquelles je
» devois être attaché: » seroit-il possible
que Frédéric-le-grand se fût oublié à ce
point? M. Trenck est-il bien certain de
ce fait? le malheur ne l'auroit-il pas
conduit à l'exagération, à la prévention?
il y a long-temps qu'on le répète: les
yeux de la passion voient rarement les
objets tels qu'ils sont effectivement.

On vient donc le retirer de son cachot,
pour le conduire au nouveau cachot du
fort de *l'Etoile*. Il faut l'entendre lui-
même. « Arrivé à mon gouffre de douleurs,
» on m'ôta à la lueur de quelques flam-
» beaux le bandeau qui me couvroit les
» yeux; mais Dieu! qu'apperçus-je?
» deux serruriers armés d'un réchaud,
» & de leurs marteaux, avec tout le
» plancher couvert de chaînes; mes deux
» pieds furent attachés à un anneau scellé
» dans le mur: cet anneau étoit élevé
» à trois pieds de terre, de manière
» que je pouvois faire deux ou trois
» pas à droite & autant à gauche, puis

» on me ceignit le corps à nu d'une large
» bande de fer, après laquelle pendoit
» une chaîne fixée à une barre de fer
» longue de deux pieds, à chaque bout
» de laquelle se trouvoient des menottes
» qui m'assujettissoient les mains, tel que
» cela est représenté dans l'estampe qui
» est au titre de ce livre : ce ne fut qu'en
» 1756 qu'on y ajouta encore un carcan ; »
l'opération finie, tout le monde se retire
en silence, & le prisonnier entend l'effrayant mugissement de quatre portes qui
se fermoient l'une sur l'autre. Il est rempli
de l'horreur de sa situation. On n'oubliera
point que dans son désastre il a eu l'art
de dérober son couteau aux recherches
de ses satellites. « Le nom de Trenck
» avoit été incrusté en briques rouges
» dans la muraille au moment de sa construction, & sous mes pieds étoit une
» tombe où je devois être enterré, sur
» laquelle on voyoit aussi mon nom
» avec une tête de mort. »

Tous les détails de cette captivité font
frémir. Au bout d'onze mois on lui apporte un pain de munition pesant six
livres, & le major de la place à cette

occasion le prévient qu'il aura du pain autant qu'il en voudra manger. Cette peinture suivante exprime bien l'avidité du besoin impatient de se satisfaire; « il » n'y avoit point de bonheur au monde » qui dans le premier moment me semblât » préférable à celui-ci : jamais un amant » passionné qui a long-temps soupiré, » n'est tombé avec plus d'ardeur dans » les bras de sa maîtresse, jamais un » tigre altéré de sang ne s'est jeté avec » plus de fureur sur sa proie, que moi » sur mon pain. Je mangeois, je dévo- » rois ; je m'arrêtois quelquefois un » instant pour mieux jouir. Puis je man- » geois encore; je trouvois mon sort » adouci; je versois des larmes de joie, » je rompois un morceau après l'autre; » & avant que le soir fût venu, le pain » étoit déjà avalé. »

Le prisonnier est parvenu à l'aide de son couteau, d'abord à se débarrasser de ses fers; ensuite il est prêt à se sauver : il a même trouvé parmi ses gardes un ami qui doit lui prêter son secours : il voit qu'il lui est impossible de poursuivre son entreprise; il est déterminé à se donner

la mort, & pour ſe la procurer, il s'ouvre les veines du bras & du pied gauche avec le reſte de ſon couteau qui étoit à moitié caſſé; il trouve le moyen de ſe bâtir une eſpèce de fortereſſe dans ſon cachot avec des pierres détachées de ſes murs. Le major accourt : Trenck fait pour ainſi dire une capitulation : il demeure près de quarante-huit heures dans une ſorte de léthargie.

Le cachot eſt réparé : cet infortuné ſemble s'accoutumer à ſon horrible ſituation : il ſe crée un adouciſſement en compoſant des diſcours, des fables, des poëmes, des ſatyres, qu'il récitoit tout haut, & qui ſe gravèrent ſi profondément dans ſa mémoire, qu'après ſa délivrance, il a pu les écrire & en former deux volumes. Le lecteur judicieux s'arrêtera à ceci : « les conſolations que je goûtois » dans mon cachot furent le fruit de » l'ardeur avec laquelle je m'étois ap- » pliqué pendant ma jeuneſſe à l'étude » des ſciences : auſſi conſeillai-je à mes » lecteurs d'employer leur temps auſſi » utilement que je l'ai fait. Il n'y a point » de roi à qui il ne ſoit libre d'accorder

» des charges, des honneurs, de grands
» biens à l'homme qui les mérite le
» moins; comme il peut aussi les lui
» reprendre, & l'abaisser; mais toute la
» puissance souveraine ne feroit que
» d'inutiles tentatives, si elle vouloit
» donner de vastes connoissances, une
» ame sublime à un sot, ou en dépouiller
» un homme de génie.... C'est un bel
» ordre que celui qu'a établi la Provi-
» dence, en réglant que ce que nous
» acquerrions par nous-mêmes, c'est-
» à-dire la vertu, les connoissances,
» l'amour du travail, nous appartiendroit
» éternellement, sans que l'infortune ni
» aucun pouvoir humain pût nous en
» priver, tandis que ce que les autres
» nous donnent, ou que nous obtenons
» de leur foiblesse, se dissipe souvent
» comme un songe au moment du
» réveil. »

Le garde qui s'est déclaré l'ami du baron qui le nomme *Gefhard*, lui donne les plus vifs témoignages d'affection & de bienfaisance. Il faut lire dans l'original toutes les circonstances des moyens mis en usage par le prisonnier pour faciliter

& accélérer son évasion. On a surpris une de ses lettres, & c'est le duc Ferdinand de Brunswick, qui, lui-même, vient dans le cachot de Trenck, & lui présente cette lettre en demandant qui l'avoit portée : le baron est inébranlable, & se garde bien de déceler son bienfaiteur, malgré les menaces, les promesses séduisantes qu'on met en usage pour lui arracher son secret.

La forteresse qui renfermoit le baron vient à changer de commandant. Celui qui occupe cette place renouvelle, ou plutôt irrite les souffrances de Trenck. « Cet homme cruel (dit-il) vient aussi-» tôt dans ma prison, non comme un » officier qui va voir un officier mal-» heureux, mais comme un bourreau qui » va s'emparer de sa victime; il fait » venir des serruriers, & l'on m'attache » au cou un horrible carcan avec une » grosse chaîne qui se joignoit à celle » que j'avois déjà aux pieds, puis on » en ajoute encore deux autres, ainsi que » cela est représenté dans mon portrait » qui est à la tête de ce livre, de manière » que j'étois vraiment enchaîné comme

» une bête féroce : ma fenêtre fut murée,
» à un petit trou près, qu'on avoit laissé
» pour donner de l'air. Le tyran m'ôta
» mon lit, me refusa de la paille, &
» me quitta après avoir dit les choses
» les plus outrageantes, tant sur mon
» compte que sur celui de l'impératrice-
» reine au service de laquelle j'étois ;
» ce que je trouvois de plus insup-
» portable, c'est qu'on m'avoit ôté
» mon lit ; j'étois en conséquence obligé
» de m'asseoir par terre, & d'appuyer
» ma tête contre la muraille qui étoit
» très-humide, tandis que d'une main
» il falloit sans cesse soutenir la chaîne
» du carcan qui m'écrasoit la nuque,
» & me causoit, par une trop forte com-
» pression sur les nerfs, des douleurs de
» tête insupportables ; mais comme j'étois
» obligé, à cause de la barre qui séparoit
» mes deux mains, d'en avoir toujours
» une sur mes genoux pendant que l'autre
» soutenoit cette chaîne, mes bras s'en-
» gourdirent tellement, que je pouvois
» à peine les remuer : il est d'ailleurs
» facile de comprendre combien peu je
» devois dormir. »

Le prisonnier tombe malade, il est près de deux mois aux portes de la mort. On observera qu'il avoit su retenir une paire de pistolets, qu'il avoit cachée sous des planches dans son espèce de tombeau: on observera encore que, malgré toutes les vicissitudes de son affreuse destinée, il ne manquoit jamais d'argent. Nouveaux efforts de sa part pour recouvrer sa liberté; ils sont infructueux. Cependant son génie persécuteur semble s'adoucir : il arrive que l'homme qu'il appelle son tyran est démis de son commandement, il est remplacé par le lieutenant colonel *Reichmann*, « le meilleur des humains, » suivant le baron. Un avenir moins accablant s'offre aux yeux de ce célèbre infortuné, il ose concevoir quelque espérance; & quel soulagement que l'espoir pour un malheureux !

Trenck, afin de tromper ses cruels ennuis, imagine de graver de petits tableaux sur le gobelet d'étain qui lui servoit à boire : il a tant de succès dans cet amusement, qu'on lui fournit d'autres gobelets qu'il enrichit de ses gravures : on les vend très-cher, & à l'en croire,

ils étoient estimés comme des monumens de l'art *que les meilleurs maîtres auroient eu de la peine à imiter.* On voit que la modestie n'est pas au nombre des heureuses qualités que peut posséder le baron de Trenck; quoi qu'il en soit, un de ces gobelets tomba dans les mains de l'empereur régnant alors, avec ces vers de la façon du prisonnier :

« Ma vigne fleurissoit par mes soins & travaux :
» J'espérois de beaux jours pour le prix de mes
» maux;
» Mais, malheur pour Nabot, Jesabel l'a chérie :
» Et pour boire mon vin, me fait perdre la vie.»

Si un de nos compatriotes eût composé de pareils vers, on pourroit les traiter de *mauvaise rimaille;* mais c'est un étranger qui écrit en notre langue, & à ce titre, il ne faut point épargner l'indulgence.

Le landgrave de Hesse-Cassel, cédant à cette humanité qui ne devroit jamais sortir du cœur des princes, ordonne qu'on rouvre la fenêtre du cachot où languissoit cette victime d'une destinée inflexible,

qu'on lui ôte son carcan de fer, & qu'on lui donne du papier & des plumes. « J'écrivois alors (c'est Trenck qui parle) » les différentes pièces que j'avois com- » posées par cœur ; & comme je n'avois » pas d'encre, j'y suppléois par du sang » que je me tirois au besoin : à fure & » mesure que ses cahiers étoient rem- » plis, on les portoit au landgrave » qui s'en amusoit. On faisoit ensuite des » copies de mes ouvrages, qui étoient » lus avec une avidité extrême à la cour » & à la ville ; ils me valurent un grand » nombre d'amis, & enfin la liberté ; » quoique le roi ait répondu long-temps » à ceux qui lui parloient en ma faveur : » *c'est un homme dangereux, durant que* » *j'existe, il ne verra point le jour.* »

Le baron fait estropier au monarque la langue françoise, & d'ailleurs son amour-propre s'épanouit à faire croire que cet amour-propre est le plus doux de nos consolateurs ; une souris est un des épisodes intéressans de cet ouvrage : Trenck étoit venu à bout de l'apprivoiser, comme cette araignée qui faisoit à la bastille l'amusement d'un illustre prisonnier, & dont celui-ci s'est ressouvenu à propos.

Enfin cet *homme de souffrance* ( on peut nommer ainsi le baron ) voit briser ses fers par la médiation de la cour de Vienne ; mais un nouvel orage s'élève sur sa tête ; arrivé dans cette capitale, il est logé aux casernes, & on lui donne pour prison la chambre d'un officier ; les administrateurs de ses biens durant sa détention, de très-mauvaise humeur de se voir obligés de rendre des comptes à Trenck, s'avisent d'un expédient singulier ; ils imaginent de le faire passer pour fou, & parviennent à le représenter à la cour sous ces traits, au point que l'impératrice demande s'il n'y avoit point de remède à son état : la réponse fut, « qu'on l'avoit saigné plusieurs fois, » mais qu'on n'avoit pu le calmer, & qu'il » étoit toujours dangereux ; » quelque peu de vérité ne se seroit-elle pas mêlée à la calomnie ? en effet le baron, dans tout le cours de son ouvrage, annonce une effervescence qui pouvoit altérer sa raison : il est admis à l'audience de l'empereur, qui le reçoit avec bonté, & paroît attendri sur son sort ; il est donc libre. On exige seulement, « 1°. qu'il reconnoisse » le

» le testament de son cousin Trenck
» pour bon & valable ; 2°. qu'il renonce
» à ses biens situés en Esclavonie, s'a-
» bandonnant entièrement sur ce point
» aux bonnes graces de sa majesté ; 3°.
» qu'il donne une quittance générale
» à ses gens d'affaires ; 4°. qu'il s'engage
» enfin à ne pas demeurer à Vienne. »
On demandera au baron pourquoi cette
espèce de traité, puisqu'il prétend être
exempt de tout reproche?

Il devient amoureux, se marie contre les intentions de l'impératrice ; a onze enfans, dont huit vivent encore. Il fixe sa demeure à Aix-la-Chapelle, reste seize ans dans cette ville ; achète ensuite une petite terre en Autriche, va s'y établir avec sa femme & ses enfans, y apprend la mort du roi de Prusse ; part pour Berlin, accompagné de son second fils ; est rétabli dans ses biens par le monarque régnant, & termine ainsi ses *mémoires:* « Lecteur vertueux, souhaite-
» moi du bonheur, & apprends par l'his-
» toire de ma vie, que même au comble
» de l'infortune, il est encore des con-
» solations pour qui sait les trouver. Dès

» l'âge de dix-neuf ans, j'avois déjà perdu
» tout ce qu'un homme peut perdre sur la
» terre, à l'exception de mon honneur,
» & d'un cœur intrépide qu'aucune puis-
» sance n'a pu me ravir: j'ai été privé
» de ma fortune pendant quarante-deux
» ans; j'ai éprouvé la plus excessive
» misère sans bassesse, & quoique sou-
» vent trompé, je ne trompai jamais per-
» sonne. Ceux qui se sont partagé mes
» grands biens d'Esclavonie, sont obligés
» de baisser les yeux devant moi, tandis
» qu'avec une conscience pure je marche
» la tête haute. J'écris des vérités dures
» sans rien déguiser, & sans ménager
» les personnes qui m'ont offensé, &
» cependant mes ouvrages sont, non seu-
» lement soufferts, mais paroissent avec
» un privilége de deux monarques dans
» les Etats desquels j'ai été présenté. J'ai
» été méprisé, rejeté, condamné, &
» malgré cela j'ai obtenu, même au
» fond de mon cachot, dans le dernier
» degré d'abaissement où un homme
» puisse être réduit, le respect & la bien-
» veillance universelle des honnêtes gens.
» Des souverains m'ont maltraité, parce

» qu'ils ne me connoissoient pas ; actuel-
» lement que j'en suis connu, je trouve
» auprès d'eux accès, protection, hon-
» neur & justice. Dieu! arbitre de nos
» destinées, tu m'as conduit au port à
» travers la tempête : reçois ici les remer-
» ciemens d'une ame reconnoissante. Pré-
» serve tous mes semblables d'un sort aussi
» cruel que le mien, & s'ils doivent y
» être exposés, donne-leur au moins
» les armes avec lesquelles tu m'as fait
» triompher! TRENCK. »

Telle est donc la *vie de Frédéric baron de Trenck*, qui, sans contredit, doit tenir sa place dans la classe des *romans historiques* : eh! que d'histoires mériteroient d'être rangées dans cette classe! nous ne prétendons point nier qu'il n'existe un baron de Trenck; qu'il n'ait été malheureux, renfermé dans une prison; mais ces détails d'un supplice continuel sont-ils bien vraisemblables? est-il dans l'ordre des choses possibles que *Frédéric le grand* ait porté la petitesse, la bassesse de la vengeance, jusqu'à s'occuper du genre & du nombre des tortures qu'on faisoit endurer à un misérable prisonnier? est-il

croyable que Trenck, dans un abyme de douleurs, ait toujours, si l'on peut le dire, à son *commandement*, des expédiens pour sortir de ses prisons, malgré la vigilance infatigable de ses bourreaux? car, on ne sauroit appeller autrement la plupart de ceux qui sont préposés à le garder. Mais, malgré une foule d'invraisemblances, un style peu soigné, ( & ceci regarde le traducteur ) malgré le *défaut de raison*, le succès qu'a eu cet ouvrage ne doit causer aucun étonnement; il y règne l'intérêt le plus vif; les événemens les plus romanesques, si l'on peut s'exprimer ainsi, y présentent un air de vérité, de naïveté, qui prête une nouvelle force à cet intérêt si touchant: on cause avec le malheureux baron; on est transporté dans son cachot; on le voit aux prises avec son génie persécuteur; ces images douloureuses s'emparent de l'ame: on éprouve combien est vraie cette espèce d'adage de Térence. *Homo sum, humani nil à me alienum puto!* on s'approprie toutes les souffrances de Trenck; enfin, cependant encore une fois, gardons-nous bien de regarder cette production comme

un monument historique, & mettons ce livre au nombre des *amusemens de la sensibilité.*

A la suite du volume se trouve un *précis historique de la vie de François baron de Trenck, colonel au service de sa majesté l'impératrice reine, & commandant en chef des pandoures*; il paroît que dans cette famille la vivacité, & même l'emportement, sont un des premiers traits de caractère. Celui-ci ne pouvant obtenir de l'argent d'un fermier de son père, lui fend la tête d'un coup de sabre; malgré son colonel, tente une aventure d'où il sort vainqueur; ensuite prend un fouet, revient frapper ce colonel, en l'apostrophant d'une expression injurieuse; est arrêté avec justice pour ce fait si contraire à l'esprit de subordination; condamné à avoir la tête cassée; reçoit sa grace après avoir demandé à courir sur l'ennemi, & promis qu'il rapporteroit quatre de leurs têtes; il tient sa parole, & ne devient pas plus sage: autre colonel auquel il donne un soufflet; nouvelle condamnation de mort; il se tire encore une fois d'un si mauvais pas; sa sentence

est commuée en un bannissement en Sibérie ; il est cassé ; renvoyé de Russie où il servoit ; vient en Hongrie auprès de son père ; se marie ; a l'imprudence d'amener sa femme à la chasse dans un marais, ce qui lui cause une maladie & la mort : il reste veuf, se livre entièrement à la soif de répandre du sang, ce que les *non-philosophes* appellent de la *bravoure*, exerce ce qu'on nomme la *guerre de partisan* ; fait empaler des hommes vivans ; tue d'un coup de pistolet de poche le fils d'un de ses hommes qui l'avoit appellé en duel ; a l'adresse d'ôter la vie à des bandits ; lève un corps franc de pandoures, dans lesquels il incorpore les camarades de ces voleurs, auxquels il avoit fait offrir un pardon général, aux conditions qu'ils s'engageroient dans sa troupe ; « les » débauches qu'il leur permettoit, & » l'appas du pillage, furent des moyens » dont il se servit toujours avec succès, » pour les exciter à soutenir les combats » les plus périlleux ; « voilà un *héros* bien estimable. Il faut convenir pourtant qu'il avoit une intrépidité peu commune. » Comme il exerçoit son

» régiment, une compagnie entière
» tira à balle sur lui; tua son coureur
» qui étoit à ses côtés, & son cheval; à
» l'instant il s'en débarrasse, court en fureur
» sur cette compagnie, compte un,
» deux, trois, quatre, & tranche la tête
» au quatrième; il répéta cette exécution
» par trois fois, jusqu'à ce qu'il fût
» arrivé à un, qui ne voulant pas l'at-
» tendre, saute hors du rang, met le
» sabre à la main, & vient à lui en disant:
» J'ai tiré sur toi; défends-toi si tu peux;
» tout le monde reste immobile; Trenck
» attaque son ennemi, & il l'abat à ses
» pieds. Alors il veut continuer son exé-
» cution de quatre hommes en quatre
» hommes; mais le régiment entier prend
» les armes, & le couche en joue: Trenck
» voyant qu'il n'avoit plus rien à ménager,
» se jette alors comme un forcené au
» milieu de la troupe, & frappe avec
» son sabre de côté & d'autre. L'excès
» de sa rage en impose. Il se fait une révo-
» lution dans les esprits, les pandoures tom-
» bent à genoux, demandent humblement
» pardon, & leur est accordé. » Cet hom-
me finit par être mis en prison, & y mourut

à l'âge de trente trois ans ; il est du nombre de ces monstres sanguinaires qu'il faut rayer de la liste des hommes ; aussi la vengeance divine s'est-elle manifestée dans sa punition.

A cette *vie* est ajoutée une esquisse des aventures d'*Alexandre de Schell*, l'ami de *Trenck le prussien* ; c'est le portrait d'un honnête homme, digne d'être cité comme un modèle d'amitié ; il est fâcheux que cet homme si estimable se soit souillé d'un suicide. Voici sa lettre au baron :

« *Schell mourant, à son ami Trenck.*
» Quand cette lettre vous parviendra, » je ne serai plus ; la trame de mes » jours est à sa fin : cher ami, jamais » personne n'a quitté la vie aussi tran- » quillement que je vais le faire d'ici à » quelques heures : après que je vous » aurai offert, avec toute la présence d'es- » prit dont je suis capable, ce dernier » témoignage de mon ardente reconnois- » sance.

» Je vous ai vu heureux, mon ami, » & je vous laisse tranquille & content. » Il y a deux ans que mon père & ma

» mère sont morts ; j'ai eu le bonheur de
» les aider jusqu'à leur dernier moment :
» ma sœur paralytique a terminé ses
» jours, il y a six semaines ; & celle
» qui étoit folle, n'a plus besoin de rien
» dans l'hôpital où elle est renfermée :
» l'amie que j'aimais a épousé un jeune
» homme qui l'adore, & comme je déteste
» l'envie, je suis exempt de jalousie.
» Des douleurs de gravelle jointes à la
» consomption, me tourmentent actuel-
» lement à un tel point, que je suis devenu
» un squelette vivant : mon médecin
» a observé des signes certains d'une
» prochaine dissolution : moi-même je
» m'en apperçois, & je saurai bien,
» en peu de jours, en peu d'heures,
» cesser de souffrir. Vous savez ce que
» je porte sur moi à ce dessein depuis plu-
» sieurs années ; & puisque je n'ai plus
» rien à espérer ou à perdre, ces lignes
» seront les dernières que vous recevrez
» de votre fidèle ami. Mon ame expi-
» rante vivra toutefois encore dans
» vous ; & je ne mourrai point tout entier,
» puisque je vous laisse sur la terre,
» les honneurs, la renommée, l'opinion

» de la postérité, tout m'est indifférent:
» je meurs inconnu, & mon nom périt
» avec moi, .... le sommeil s'empare
» de mes sens.... mes yeux s'appesan-
» tissent: bientôt je m'endormirai, &
» mon sommeil ne sera plus suivi du
» réveil: ah! Trenck, dans les bras
» même de la mort, l'amitié & la recon-
» noissance sont encore mes derniers sen-
» timens, comme votre bonheur mon
» dernier desir! »

Cette lettre n'est-elle pas une *queue* du roman de la vie de *Trenck le prussien?* La nature connoît-elle cet *arrangement?* Au reste, elle a de l'énergie; le baron ajoute qu'en effet son ami mourut, & qu'il a laissé des odes & des satyres qu'il a composées en langue italienne; nous doutons, si ces poésies existent, qu'elles vaillent la peine d'être recueillies, à en juger par les vers du baron de Trenck, qui ne paroît pas un connoisseur d'un goût bien sûr dans ce genre de littérature.

*Fin du premier volume d'Octobre 1787.*

# APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume *de la Bibliothèque universelle des Romans* pour le mois d'Octobre de l'année 1787. J'ai trouvé que le fond des ouvrages qui composent ce recueil étoit intéressant, que les analyses étoient bien faites & les notes curieuses.

*Donné à Paris, le 24 Octobre 1788.*

SELIS, Censeur royal, Professeur d'éloquence, des Académies de la Rochelle, Orléans, Amiens, Berlin, &c.

# TABLE DES PIECES
## CONTENUES
## DANS CE VOLUME.

THÉATRE D'HISTOIRE, où, avec les grandes prouesses & aventures du noble & vertueux Chevalier Polimantes, Prince d'Arfine, se représentent au vrai plusieurs occurrences fort rares & merveilleuses, tant de paix que de guerre, arrivées de son temps ès plus célèbres pays, royaumes & provinces du monde, &c. &c. &c. page 3

ZORAIDE, ou ANNALES D'UN VILLAGE; traduit de l'anglois, 1787. 117

LA VIE DE FREDERIC BARON DE TRENCK, écrite par lui-même, & traduite de l'allemand en françois, par M. le Baron ***, divisée en deux parties, &c. 178

Fin de la Table.

# BIBLIOTHEQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES ROMANS,
## OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulieres & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.*

*OCTOBRE* 1787. 2e. *Volume.*



*A PARIS,*

CHEZ JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue des Mathurins, N°. 7.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*



# BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS.

## LES AVENTURES D'EUPHORMION.

*Histoire satyrique, morale & politique.*

EUPHORMION, dont nous donnons l'extrait, est bien différent de celui qui parut, il y a plus d'un siécle, en Angleterre : ce dernier est de la composition de *Barclay*, qui l'écrivit en latin & le dédia à son souverain Jacques Ier. L'Auteur du nouvel Euphormion, parvenu à découvrir sur la vie de cet esclave des mémoires qui n'avoient point encore vu le jour, s'en est servi pour donner à son ouvrage une

différente forme, soit dans les descriptions & les entretiens, soit dans les portraits & les caracteres, soit enfin dans les aventures mêmes. De notre part, nous nous sommes attachés à conserver la décence de l'expression, persuadés que la premiere qualité qu'on exige dans une production littéraire de quelque genre qu'elle soit, est de respecter l'honnêteté, ce qu'on ne trouve pas toujours dans les chefs-d'œuvre mêmes de nos anciens, qui à d'autres égards peuvent nous être proposés comme des modeles. Nous osons assurer que le but principal de notre Euphormion est d'inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, & qu'il réunit à la fois l'instruction & l'amusement. Au reste malgré l'opinion d'un Hollandois anonyme, qui dans une préface de sa façon, mise à la tête de l'Argénis, autre ouvrage de Barclay, a voulu absolument qu'Euphormion fût un personnage réel, nous ne serons pas moins portés à croire que ses aventures sont un tissu de fictions *romanesques*; que tous les rôles subordonnés au sien sont inventés à plaisir pour fournir matiere à des caracteres généraux; qu'en un mot l'Auteur n'a eu d'autre dessein que d'imaginer une fable morale qui peignît les mœurs, sur-tout celles du tems auquel il écrivoit; on conjecture que c'étoit en 1605.

On observera que quelquefois quittant le ton de l'extrait nous laissons Euphormion prendre la parole dans les morceaux qui nous ont

paru *mériter* de fixer la curiosité : c'est le héros de notre histoire, qu'on va donc entendre dans le début.

Mon nom est Euphormion, mon pays une des nouvelles îles fortunées dans la mer du Sud, en approchant des Terres-Australes : cette heureuse région est favorisée du ciel. L'air pur, les eaux les plus brillantes & les plus salubres, des fleurs qui réunissent le coloris & les parfums, des arbres aussi utiles qu'agréables, des oiseaux de toute espèce, des vents qui entretiennent l'abondance & la fraîcheur, un printems éternel : tel est le séjour enchanté où j'ai reçu la naissance. Le seul or qui s'y trouve, est celui que la sage nature mêle à la pourpre des raisins. Les habitans de cette belle contrée sont, par l'innocence de leur vie, dignes des bienfaits & de la protection des dieux. Là, d'orgueilleux édifices n'élévent point leurs faîtes dans les nuages. Les murs bâtis d'une pierre brute n'y étalent point les embélissemens coûteux du marbre & du jaspe ; toutes ces inventions mises à si haut prix, & les fruits empoi-

ſonnés d'un luxe corrupteur n'ont jamais profané la pureté de cet aſile du bonheur ſimple & de la vertu. Les richeſſes, la fauſſe volupté, les honneurs faſtueux, ce qui en un mot excite ailleurs l'ambition & la cupidité, eſt en horreur à mes compatriotes. Ils ne montrent de l'ardeur que pour la vraie ſageſſe. C'eſt le plus vertueux qui eſt élevé aux diverſes charges, qui occupe les emplois ſupérieurs, qui prononce les oracles de la juſtice ; il ne craint point la brigue, parce qu'il eſt sûr de réunir tous les ſuffrages.

Hélas ! & voilà les lieux que j'ai pu quitter ! Il m'eſt toujours préſent ce moment ſi funeſte, où pouſſé par une curioſité auſſi malheureuſe qu'indiſcrete de voir de nouveaux objets, je ſortis de l'île fortunée, ma chere patrie ; j'abandonnois l'aimable réalité pour courir après des fantômes affligeants. Je m'embarque donc ſur un navire étranger que l'orage avoit obligé de relâcher ſur nos côtes : la mer & les vents ne me furent que trop favorables. J'abordai bientôt à un port de l'Océan occidental, qui donne entrée à un des plus grands royaumes

de l'Europe, nommé *l'ancienne Galatie* ou *la Galatie Européenne*, communément *la Gaule* (1). J'ai atteint la capitale de ce vaste empire; je suis enfin dans ses murs. Je trouve l'objet de mes premieres réflexions. Je m'apperçois d'abord qu'on me prend pour un *barbare* ou ce qu'ils appellent un *idiot*, (car c'est ainsi que les européens traitent toutes les autres nations qui n'ont pas l'honneur d'être nées dans cette partie du globe qu'ils habitent, & qu'ils s'arrogent à eux seuls la glorieuse faculté de posséder la connoissance des langues & des belles lettres: ils excluent de ce précieux partage tout ce qui n'a pas vu la lumiere dans leurs

(1) Les Romains diviserent la Gaule en *Cisalpine* & *Transalpine*, c'est-à-dire, la Gaule en-deçà des Alpes & la Gaule au delà des Alpes; la Gaule Transalpine étoit divisée en deux parties dont l'une se nommoit *Gallia Narbonensis* ou *Braccata* & l'autre *Cometa*; cette derniere avoit trois parties, 1°. la Gaule Celtique, *Gallia Celtica*, qui s'est appellée depuis *Gallia Lugdunensis*; 2°. la Gaule Aquitanique, *Gallia Aquitanica*; 3°. la Gaule Belgique, *Gallia Belgica*.

pays, comme s'il n'y avoit de l'esprit qu'en Europe, & que les habitans des nouvelles îles eussent des organes moins parfaits & moins intelligents qu'eux. ) Heureusement pour moi, j'étois si instruit dans leurs divers jargons, qu'ils furent forcés d'avouer que pour un étranger je n'étois pas aussi ignorant qu'ils l'avoient imaginé; j'étois même versé dans l'étude de leur fable, de leur histoire, au point qu'on m'auroit cru sorti fraîchement des écoles des plus savans druides de la Galatie (1). Je devois une éducation si cultivée

(1) Il est nécessaire pour l'intelligence de cet ouvrage, de donner une clef à nos lecteurs, c'est-à-dire, de les initier dans la connoissance de certains termes de l'ancienne Géographie, qu'il leur sera aisé de rendre eux-mêmes, par les dénominations de la nouvelle. La Galatie Européene ou l'ancienne Galatie, c'est *la France*, l'isle d'Albion, *l'Angleterre*, Priamide ou Basilie, *Paris*, Herculiade, *Bruxelles*, les Belges, *les Pays-Bas*, Adria, *Venise*, le port de Venus, *Porto venere*, la *côte de Gênes*, la Ligurie, *l'état de Gênes*, l'Etrurie, *la Toscane*, Clusium, *Florence*, les Ségusiens, *le Forès*, les Boyens, *les ha-*

aux soins d'un habile galatien qui voyageoit & qu'une tempête avoit jetté sur nos rivages; il resta plus de cinq années dans nos îles : il ne se remit en mer qu'après m'avoir imbu de son érudition profonde, mais il s'attacha encore plus à la science des mœurs : c'est celle-là, me disoit-il souvent, qui doit être le premier objet de vos travaux & de votre noble émulation.

L'impatience que j'avois eue d'arriver à cette fameuse ville, dont mon instituteur m'avoit raconté tant de merveilles, m'avoit fait marcher jour & nuit, à la suite d'un grand seigneur du pays qui tenoit la même route & qui me défraya jusqu'à *Priamide* ( c'est ainsi qu'on nomme cette capitale ), où je pris enfin congé de lui, pour être le héros ou plutôt le

*bitants du Bourbonnois*, les Eduens, ceux *d'Autun*, les Cernutes, *le pays Chartrain*, les Bituriges, *le Berri*; les Druides anciens philosophes & prêtres du Dieu *Theutates*, parmi les Gaulois, *une maison de religieux*, le Prétoire, *le Châtelet de Paris*, les licteurs, un *exempt & des archers*.

martyr d'un nombre d'aventures que je vais raconter.

Plein d'ardeur, d'enthousiasme pour cette nouvelle Terre, j'entre par un superbe arc de triomphe, d'où m'avançant à grands pas, je me trouve dans une place publique. J'avois d'abord imaginé que dans une ville aussi considérable & où le prince fait sa résidence, je ne manquerois pas de rencontrer quelqu'un qui se feroit un devoir d'exercer envers un étranger les droits sacrés de l'hospitalité. Cette idée flatteuse m'occupoit : je me vois tout-à-coup entouré d'une foule de peuple qui me hue, moi, mes habits, ma chaussure, mon turban ; je n'éprouvois pas un leger embarras ; un jeune homme d'une phisionomie prévenante vient m'en retirer, en me demandant de la maniere la plus honnête qui j'étois, d'où je venois, & ce qui m'amenoit à *Priamide* ? Satisfait de ma réponse, il m'offre, toujours avec cet air affable, la maison de son pere : je m'y laisse conduire, me disant en secret : je suis bien dédommagé de l'incivilité de cette po-

pulace ! Le bon jeune homme ! Qu'il mérite ma reconnoiſſance !

Je ſuis introduit dans un hôtel ſuperbement meublé ; je ſuis frappé d'admiration ; je ne me laſſois point d'admirer. Tout me préſentoit ce que la magnificence, le luxe, le goût le plus exquis peuvent produire. Quel brillant avenir ſe développoit à mes regards ! Et ſans ceſſe *in petto* : O l'honnête jeune homme ! On m'invite à me repoſer quelque tems, on me porte en quelque ſorte dans le lit le plus propre à appeller le ſommeil en ma faveur, quand j'euſſe eu l'inſomnie la plus tenace. J'oubliois de dire que cette rare bienfaiſance s'étoit empreſſée de me faire ſervir tout ce qui auroit excité l'appétit le plus pareſſeux ; je mangeois, je buvois, même des yeux. A mon réveil, un nouveau reſtaurant des plus délicats ; je m'applaudiſſois de mes forces réparées ; on ſaiſit mon impatience de me remplir du ſpectacle de cette capitale ; on me laiſſe donc ſortir, après avoir eu l'attention de me remettre dans les mains d'un guide. On ne manque pas de me recommander de revenir de

bonne heure, on ajoute que le souper m'attendra, & qu'on réunira tous ses efforts pour me contenter. O les honnêtes gens! les honnêtes gens! ce sont les héros de l'hospitalité. Ma foi! les îles fortunées n'ont point de semblables modèles de bienfaisance.

Je sors donc, aidé de l'expérience de mon obligeant conducteur; il me fait traverser sans péril ce dédale de rues qui se croisent, qui se coupent, se confondent & déroutent les voyageurs. Je suis accablé de diverses beautés en tout genre qui s'offrent à mes regards. Une idée confuse & peu réfléchie fut la premiere sensation que j'éprouvai.

Nous rentrons, mon guide & moi, chez ces hôtes si respectables; en effet le souper étoit prêt; il n'y avoit plus que moi que les convives sembloient attendre: quelle bonté recherchée! On paroissoit avoir apprehendé que mangeant seul je ne fusse exposé à l'ennui; on avoit eu la précaution de me donner beaucoup de société: ces gens-là, certainement, deviendront mes amis! L'excellent pays où il se forme d'aussi subites & d'aussi

aimables liaisons ! Oh, il ne me sera point possible de faire éclater ma reconnoissance autant que je le désirerois ! Cependant, au moment que je me mets à table, j'essuye une petite mortification que je me gardai bien de laisser transpirer : mes *amis* futurs me regardent, me rient au nez, ensuite se regardent l'un l'autre, se parlent bas, & d'examiner avec une attention qui ne me plaisoit gueres, mon habillement, mes gestes, ma contenance, je les entendois se dire: *Il a bien l'air étranger.* Me voilà déconcerté, je perds jusqu'à mon appétit, un des meilleurs de nos îles fortunées. Mais, c'étoit encore peu de chose que cette petite épreuve que me faisoit subir le ciel, je demeure anéanti, pétrifié : on m'apprend que cet hôtel si commode, si superbement décoré, ce séjour de la politesse, du sentiment le plus exquis, est un cabaret, & l'on me donne l'explication du mot de cabaret; enfin, les écailles tombent de mes yeux ; il n'est point d'enchantement plutôt évanoui : oui je suis dans un cabaret, dans un lieu où il faudra que tout-à-l'heure je paye, &

paye très-cher. Je m'écrie : dans quel abyme ô dieux ! m'avez-vous précipité ! Je m'abandonne aux plus vives déclamations, aux réflexions les plus *philosophiques*. Je tonne contre le vil intérêt ; je rapproche le désintéressement, l'innocence des mœurs de ma patrie, de la dureté, de la barbarie grossiere du pays où je me trouve en ce moment pour mon malheur. Monsieur des îles fortunées, me dit un des mauvais plaisants de la compagnie, vous n'avez pas besoin de nous le dire : en effet, vous êtes l'étranger le plus étrange ; il faut que vous veniez d'au-de-là des Terres-Australes, que vous soyez tombé des nues. Eh, oui parbleu vous payerez, & vous payerez bien plus que nous ; rien de plus naturel, vous n'êtes pas un iroquois pour rien. — Mais, monsieur, les poissons entreprennent un voyage de mille lieues sur l'assurance d'être défrayés dans leur route, & de se rendre tout à leur aise dans le vaste océan ; les hirondelles trouvent sur leur chemin des étapes que la bonne & sage nature leur tient prêtes d'un hémisphère à l'au-

tre, & il n'y aura que l'homme, que l'homme ſeul auquel il ne ſera point permis de vivre ſans en acheter le droit? De nouveaux éclats de rire. Je veux me juſtifier, me rejetter ſur mon ignorance, ſur les coutumes de ma patrie bien différentes de celles de l'Europe. Les huées m'aſſourdiſſent, mes hôtes accourent, je me livre au plaiſir d'exalter leur honnêteté, leur générosité: on ne manque pas de leur faire part de mon inaptitude abſolue dans ce qui concerne le payement. Il ne me donnera pas d'argent, s'écrie avec fureur le traiteur impitoyable! L'homme du nouveau monde (en me tiraillant ma robe) oh! nous ne ſommes point la dupe de vos beaux panegyriques; treve de compliment, vous me payerez & tout-à-l'heure: croyez-moi, retournez vîte dans cette région merveilleuſe, où tout ſe donne & rien ne s'achete: afin que vous ſoyez plus diſpos & plus agile pour hâter votre retour, laiſſez-nous ici votre robe: cela ne feroit que vous embarraſſer. Nicolas approche, viens m'aider à ôter l'habit & le turban de ce monſieur des Terres-Auſtrales; & Nico-

las qui vient avec précipitation pour me dépouiller de mes vêtemens, c'étoit ce *bon* jeune homme qui m'avoit paru un phénomène d'affabilité, d'honnêteté : à ces deux barbares d'Europe, s'étoit joint le conducteur, qui m'appliquant sa main brutale sur les jambes, me disoit, moi, je me payerai avec les chaussures.

Je m'abandonnois à la douleur. Je versois des larmes. — Dans quel pays, dans quel pays mon maudit sort m'a-t-il amené ! je ne suis point avec des hommes : je suis avec des tigres. — « Qui te dévoreroient, reprend le coquin de traiteur, si ta chair étoit bonne à manger. »

Cependant il se trouve parmi ces cœurs de rocher, une créature moins insensible. Son nom étoit *Commindorix* ; il tenoit un rang parmi ces hommes qui excitent l'envie des autres, il possédoit d'immenses richesses. Il délivre le pauvre Euphormion des serres du cabaretier. Mais à quel prix ! & quel service ! Il paye pour lui, mais aux conditions qu'il sera son esclave. Je me vois donc contraint (s'écrie cet infortuné) de vendre ma

liberté pour un ſouper ; me voilà obligé de quitter la table où je me trouvois aſſis à côté de Commindorix & ſon égal, pour me placer humblement derriere ſa chaiſe & pour lui verſer à boire !

Le malheureux ſerf ſuit ſon maître, on prend la poſte. Arrivée au château ; ſa deſcription ; voilà Euphormion confondu avec les valets, couchant dans leur chambre, livré à une triſteſſe profonde & la riſée de ſes camarades qui ſe mettent dans la tête de le faire paſſer pour fou. Ils regalent de ce conte leur maître qui s'applaudit fort de l'événement. — J'avois beſoin de m'amuſer : ce dérangement de ſa raiſon me divertira. Ma foi ! s'il me fait rire, il ne ſera point le plus à plaindre de mes eſclaves. Ecoutez : tâchez qu'il devienne encore plus fou : *il doit être bien drôle.* Détails de toutes les niches que les valets officieux mettent en œuvre pour remplir les volontés de monſeigneur. La charge étoit ſi forte que le miſérable Euphormion étoit réduit au déſeſpoir & tout cela étoit fort plaiſant. Un certain *Pedon* étoit le plus vil & le plus méchant de toute cette canaille domeſtique. Euphor-

mion avoit été ſi tourmenté qu'il n'attendoit plus que le moment d'exhaler ſon ame.

*Péréas*, un valet moins barbare que les autres, eſt touché de ſa ſituation, il lui apporte à manger, veut le conſoler, lui montre un cœur ſenſible, pénétré de ſes peines; en un mot, il devient ſon ami. Euphormion n'aſpire qu'à rompre ſes fers, à prendre la fuite : *Péréas* lui expoſe tous les dangers qu'il auroit à courir s'il vouloit exécuter ce projet peu raiſonné; Commindorix enverroit après lui des ſatellites auxquels il n'échapperoit point. Portrait de Commindorix: une diatribe contre la nobleſſe, obſervations critiques rebattues, origine de l'opulence de Commindorix. C'eſt une de ces perſonnes, de ces *enfans gâtés* de la fortune, de ces êtres amphibies, qui ont une exiſtence à la cour comme à la ville.

L'auteur de cette longue déclamation, Péréas croit entendre quelque bruit. Il n'a que le tems d'exhorter Euphormion à jouer le rôle d'inſenſé. Feignez donc, lui-dit-il, une folie ſalutaire; il ſera tou-

jours en votre pouvoir de dénouer cette comédie quand vous le jugerez à propos. Soyez sûr d'ailleurs que notre bon maître n'épargnera rien pour vous rendre fou, fou à lier. Soyez plus fin que lui, en lui faisant accroire que vous avez perdu l'esprit, vous vous épargnerez une foule de désagrémens, d'épreuves cruelles à supporter.

Qui avoit excité ce bruit? Les autres valets qui étoient accourus à la porte de la chambre des deux interlocuteurs, pour saisir leur entretien : ils entrent, Péréas les conduisant au lit d'Euphormion : — ma foi c'en est fait. Je vous le livre pour le fou le plus archifou qui puisse se trouver. Oh ! que monseigneur aura de plaisir? Euphormion joue admirablement bien son personnage de tête entiérement tournée. Il est monarque d'un des plus vastes empires. — Messieurs ( à ses camarades ), j'ai réfléchi. Je veux changer toute ma maison, dès demain je vous ferai savoir mes intentions à cet égard. J'ai déjà jetté les yeux sur plusieurs d'entre vous, pour remplir les premieres charges de mon royaume. *Pedon*, vous

commanderez mes armées. Pour vous *Sofie*, je vous confie l'adminiſtration de mes finances. *Dave* ſera mon capitaine des gardes. A l'égard de *Péréas*, je le nomme mon grand chambellan, c'en eſt aſſez. Qu'on ſe retire. Qu'on ſe retire.

A ces mots, Péréas, en vertu du pouvoir que lui donnoit ſa charge, fait ſortir tous ſes camarades & rit beaucoup avec Euphormion de l'heureux ſtratagême qu'il avoit imaginé.

Le *fou ſuppoſé* laiſſe là le perſonnage de roi pour un rôle à la vérité moins brillant, mais plus utile, il entre chez Commindorix. — Ah-çà, je ſuis las d'attendre, vous me devez mille grands ſeſterces, & je prétends être payé. Bravo! s'écrie Commindorix, en éclatant de rire! bravo! oh! le genre de folie eſt bien divertiſſant! me voilà le débiteur de monſieur Euphormion! Pédon, pour faire ſa cour à ſon maître, en digne valet, ajoutoit aux plaiſanteries de monſeigneur! Euphormion le roue de coups; cependant, à la priere de Commindorix, le premier lui fait grace; il faut obſerver

que l'extravagant au milieu de sa déraison apparente témoignoit beaucoup d'égards pour son maître : & celui-ci de dire en s'épanouissant ! — Voyez ce que c'est que l'instinct ! Il sent ce qu'il me doit ! Comme la grandeur a des droits absolus !

Ce manège réussit à merveille au malheureux esclave ; il parloit à des tableaux comme s'il se fût entretenu avec des personnes existantes ; il adressoit aussi le discours à des statues ; il s'attachoit surtout à conserver cet air égaré, qui est un des traits caractéristiques de la folie.

Commindorix possédoit dans son cabinet une liqueur, pour laquelle il eût donné une de ses plus belles terres ; c'étoit un excellent spécifique contre toutes sortes de maladies. Monseigneur tenoit cette admirable composition d'un grec, savant alchimiste, c'est-à-dire un effronté charlatan. Le remede *universel*, étoit renfermé dans un riche vase d'émeraude. Lorsqu'on vouloit flatter Commindorix & s'emparer de toutes les facultés de son ame, on faisoit l'éloge de son élixir : on doit bien se douter qu'il fortifioit, qu'il embellissoit, qu'il rajeunissoit, qu'il

prolongeoit la vie par delà trois ou quatre ſiécles. Le haſard veut que la porte du cabinet ſoit reſtée ouverte : Euphormion s'y gliſſe, ſe ſaiſit de la divine potion, la verſe ſur le pavé, jette de la pouſſiere deſſus afin que l'odeur ne trahiſſe point la libation, s'étend enſuite tout de ſon long ſur le plancher, compoſe en un mot ſon viſage, au point d'avoir l'air d'un homme travaillé par un remede violent.

On cherchoit par-tout l'eſclave plaiſant, pour venir amuſer monſeigneur qui ne pouvoit plus s'en paſſer. *Péréas*, ce ſerviteur devenu l'ami du pauvre Euphormion, le découvre enfin, court vîte en avertir Commindorix qui arrive auſſitôt ſuivi de ſa ſociété : il comprend à la coupe d'émeraude que l'eſclave tenoit à la main qu'il a bu ſa liqueur. O ciel, s'écrie t-il ! le pauvre diable a avalé la plus forte médecine qu'on puiſſe imaginer, & Euphormion de feindre d'abord un bouleverſement total dans toute ſon exiſtence, de ſe plier à tous les ſymptômes les plus effrayants, de recouvrer enſuite comme par un miracle la ſanté,

d'en offrir tout l'éclat. Voilà donc la vertu de l'élixir démontrée dans tout ſon triomphe.

Il ſe trouve qu'un des amis de Commindorix eſt attaqué de la pierre, il ſouffroit beaucoup. Monſeigneur qui a une preuve ſi manifeſte de l'excellence de ſon remede, ſe hâte d'envoyer à *Troïle* ( c'eſt ainſi que ſe nommoit cet ami ), ſon cher Euphormion, chargé du vaſe d'émeraude, & accompagné de Péréas.

Le premier obſerve que la ſaiſon étoit fâcheuſe pour voyager ; mais qu'eſt-ce que la ſanté d'un eſclave auprès des fantaiſies d'un maître ? celle de Commindorix en ce moment, étoit d'être utile à ſon ami, ce qui rendoit la députation plus néceſſaire.

*Péréas* égaye le voyage par des récits abſurdes de ſpectres, de revenants, ſotiſes qu'il faut renvoyer parmi les contes de nourrices ; enſuite, une bien longue & bien triviale critique des grands, une vraie charge de leurs ridicules, de leurs vices.

Un orage ſurvient, le bavard de Péréas & ſon camarade, ſont forcés de ſe mettre

à l'abri d'un rocher qui cachoit l'entrée d'une grotte : ils apperçoivent deux jeunes personnes charmantes qui portoient leurs pas vers cet endroit. Une vieille femme vient les recevoir. Les voyageurs curieux trouvent moyen de se glisser dans la grotte ; ils jugent que c'étoit le manoir d'une sorciere ; ils sont témoins de toutes les imbécillités de l'art prétendu de la sorcellerie. Les deux jeunes folles désiroient fort savoir si elles seroient mariées, & bientôt & quels seroient leurs époux. Au moment que la vieille travailloit à son opération magique, elle vient à découvrir Euphormion & Péréas ; ils sont chassés de la caverne. Les deux jeunes personnes épouvantées de tout ce qu'elles ont vu ou cru voir se précipitent sur leurs pas. Les deux amis se sentent quelque goût pour ces beautés. Cet amour si brusquement excité ne produit pas le moindre effet. Ces aimables folles reprennent le chemin de leurs demeures, & les esclaves de leur côté poursuivoient leur route.

Rencontre d'un voyageur qui comme eux alloit à *Basilée*. Il leur parle, on ne sait pas pourquoi, du grand, du sublime, du

du divin *Anaximandre*, la fleur des philosophes, & à ce sujet beaucoup de propos, hors de propos. On veut enroller Euphormion dans la troupe des disciples d'Anaximandre. Ses refus lui attirent quelques désagrémens; il essuye des coups & en rend. Cependant, au milieu de tous ces petits orages, il se rappelle les charmes d'une des deux jolies créatures qui se sont trouvées dans la grotte, & il avoit excité les mêmes impressions, puisqu'il reçoit une boîte avec un portrait en miniature de l'objet aimé. Nous oublions de dire que la rixe occasionnée par les écoliers d'Anaximandre, avoit allumé la bile d'Euphormion; qu'ayant blessé un de ces jeunes gens, fils d'un des principaux citoyens, il étoit prêt d'être traîné à la prison. Péréas se recommande du nom de Commindorix. A ce nom, la justice s'adoucit & Euphormion se retire enfin de cette affaire plus blanc que neige: c'est l'innocence même. L'un & l'autre goûtent le plaisir du spectacle. Euphormion ne nous fait pas grace du plan de la piéce : enfin, ils se remettent en route pour aller porter

à Troïle, le fameux élixir qu'il devroit avoir reçu il y a long-tems. Il paroît que sa priere intéressoit peu les voyageurs.

Ils sont arrivés chez lui. Ici, les médecins ne sont pas plus épargnés que ne l'ont été les grands, & c'est toujours la même maniere de critique, nous voulons dire beaucoup de traits de satyre des plus communs, & qui assurément ne sont pas de l'excellent ton; qu'il suffise au lecteur de savoir que le seigneur Troïle guérit de la pierre, qu'Euphormion est l'auteur de ce miracle sans le savoir. Il a été *le médecin malgré lui*, & il a eu le bonheur de réussir, ce dont lui-même est fort étonné. Le malade aussi surpris de se retrouver en bonne santé, donna à son *docteur* une lettre pour *Commindorix*, où il fait l'éloge de sa cure imprévue, & de celui auquel il la doit. Troïle, avant qu'Euphormion prenne congé de lui, s'avise de lui proposer un mariage, avec la plus jolie femme qui fût au monde, & la dot passeroit toutes les espérances du guérisseur de la pierre, & cet engagement si avantageux pour

Euphormion, il falloit qu'il se hâtât de le conclure; enfin, il donna sa foi à la belle *Cinthia* ( c'est le nom de l'épouse proposée ), & il reçut la sienne.

On ignore pour quelle raison l'auteur de ce Roman veut encore retracer au lecteur ce qu'il a entiérement oublié, lui parler des deux jeunes personnes trouvées dans l'antre de la sorciere, puisque tout cela ne produit rien. Les deux voyageurs étant forcés d'obéir aux ordres de Commindorix, nommé ambassadeur, & de le précéder de quelques journées; ils arrivent enfin, à Herculiade, la résidence du prince des Belges, quelques heures avant leur maître. Euphormion & Péréas sont les bien accueillis, on leur montre dans le palais de *Brittomare* ( on nomme ainsi le prince des Belges ), des statues de marbre avec des têtes de beure: nous l'avouerons, la finesse de cette allégorie nous échappe.

Commindorix fait son entrée; description de la cérémonie, & toujours une humeur maussade, & peu spirituelle contre les courtisans & les dames. Peinture d'ivrognes assez dégoûtante.

Commindorix doit voyager jusqu'en Italie ; les deux esclaves continueront leur espece de mission, ils le précéderont sur sa route.

Au moment qu'Euphormion alloit monter à cheval, il reçoit une lettre de Troïle, qui le pressoit de venir conclure son mariage. Le premier cause avec le paysan chargé de lui rendre l'écrit, il demande sur-tout des nouvelles de *la belle Cinthia*; il apprend, non sans quelqu'étonnement, qu'elle jouit d'une assez bonne santé malgré sa grossesse, qu'elle est dans son cinquiéme mois. Ces confidences naïves n'amusent pas fort Euphormion. C'est ( ajoute avec la même ingénuité le commissionnaire ) la troisiéme fois que la *belle Cinthia* se trouve dans cette situation, & puis « c'est du » fait de notre bon seigneur Troïle, il » n'est pas gauche monseigneur, dame, » il fait les honneurs de la paternité à » miracle. » Le prétendu ne peut retenir sa colere : il met la lettre en mille morceaux, jure bien que la *belle Cinthia* ne lui sera jamais de rien, « qu'il aime-

» roit mieux épouſer la mort, » & il remonte ſur ſon cheval.

Il ne lui arrive rien *digne d'être récité*, les dix ou douze premiers jours de ſon voyage; il a gagné les terres des Allobroges. Ce pauvre diable qui joue préciſément le rôle d'*Arlequin aux vingt-ſix infortunes*, s'aviſe, par cette fatalité continue qui le pourſuit, de jetter une pierre à la tête d'un payſan & l'étend tout de ſon long ſur le pavé; cette nouvelle aventure aſſez mortifiante pour le malheureux eſclave, l'amène à un dénouement fort déſagréable: il eſt condamné à être pendu. Point du tout, voici un dieu de la machine qui vient, il étoit tems, empêcher l'exécution de l'arrêt. Commindorix paroît là comme tombant des nües, il ſollicite la grace de ſon eſclave, l'obtient; autre incident peu vraiſemblable, ce Troïle qui eſt ſi politique, que le refus d'Euphormion par rapport à cette Cinthia a ſi fort ulceré, paſſe juſtement par l'endroit où étoient Commindorix & ſon eſclave. Le premier a une querelle très-vive avec le ſeigneur Troïle: & c'eſt Euphormion

qui en eſt le ſujet. Commindorix le protégeoit vivement : en conſéquence, les deux ſeigneurs, en braves chevaliers, s'appellent en duel, ils ſe battent, & Commindorix a les honneurs du champ de bataille, il bleſſe ſon adverſaire, puis ils ſe reconcilient après s'être embraſſés; mais ce racommodement ne ſe fait point ſans qu'il n'y ait une victime, & c'eſt le pauvre Euphormion qui ſe trouve ſacrifié. Le méchant Troïle peu content d'avoir fait trois enfans à *la belle Cythia*, & de vouloir abſolument qu'on l'épouſe comme vierge, a la baſſeſſe de ſuppoſer que ſa guériſon n'eſt point due au remede de Commindorix; au contraire, ſelon lui, Euphormion ne s'eſt pas épargné un nombre de plaiſanteries ameres ſur ce remede : il s'en eſt moqué.

Cette impoſture perd le miſérable eſclave dans l'eſprit de ſon maître. On a bien raiſon de dire *qu'un malheur n'arrive pas ſeul.* Euphormion juſtifie le proverbe. Cette épreuve cruelle ne lui ſuffiſoit point pour avoir à ſe plaindre de ſa deſtinée. Péréas, Péréas, cet ami ſi fidele, ſi zélé, le modele des cœurs

fensibles, un nouveau Pylade, est gagné par les bienfaits, les caresses de Commindorix, change, en un mot, tout-à-coup de caractère, prend pour ainsi dire, une autre ame, & est devenu l'ennemi implacable, le bourreau en quelque sorte de l'infortuné Euphormion, puisqu'il lui distribue, par les ordres de son maître, soixante coups de nerf de bœuf bien appliqués sur les épaules, & même le malheureux est marqué au front avec un fer chaud, marque honteuse de servitude, « que la clémence de monseigneur (dit » l'auteur) lui avoit épargné jusqu'» alors. »

Le triste état d'Euphormion fait changer de sentiment à toute la *famille* (on appelloit ainsi chez les anciens ce qui composoit le domestique); *Pédon* lui-même, ce Pédon qui avoit témoigné tant d'insolence & de dureté à l'égard d'Euphormion, est touché de son sort, jusqu'à lui donner des larmes. Toute la haine se tourne contre ce scélérat de Péréas, qui a trahi si indignement l'amitié. On trame une conspiration, dont l'objet est de le perdre. Euphormion, rempli toujours de l'espoir

que Péréas reviendroit à lui, refuse d'entrer au nombre des conjurés; malgré tous ses ménagemens, il ne peut rappeller cet ami infidele. Il retire cependant quelque fruit de cette fâcheuse aventure, la certitude, la conviction « que la véritable » amitié est fort rare parmi les hommes; » qu'il faut pour en remplir tous les de- » voirs, une vertu supérieure, une gran- » deur d'ame qui élève le cœur au-dessus » des présens de la fortune, de la faveur des » rois & des charmes de la volupté, une » fidélité à toute épreuve, une ame im- » pénétrable à la crainte ou à l'es- » pérance, une douceur, une patience, » une modération qui par rapport à la » personne aimée, ne souffre ni chagrin » ni dégoût. En un mot, il faut qu'une » ame, pour être propre à recevoir les » saintes impressions de l'amité, soit sus- » ceptible des impressions de toutes les » vertus. Ceux-là donc ne sont pas ca- » pables de connoître l'amitié, qui sont » trop attachés aux richesses, qui pour- » suivent la jouissance des faux plaisirs » avec trop d'ardeur, qui se laissent aisé- » ment gagner pas les appas d'un sexe

» dévoué à la séduction, qui ne sau-
» roient garder un secret qu'on leur a
» confié, qui prétendent cultiver plusieurs
» liaisons à la fois : Enfin, la véritable
» amitié demande une parfaite égalité en
» toutes choses ; il n'y en peut avoir
» entre des personnes d'une condition
» inégale. »

On voit que le malheur a son utilité. Euphormion ne cesse de réfléchir & de nous faire part de ses très-longues réflexions, dont nous nous sommes bien gardés d'ennuyer nos lecteurs.

Commindorix & Troïle se disposent à continuer ensemble leur voyage. Un certain *Argiporus* avoit fait piller l'équipage de Troïle, & il a envoyé un exprès aux deux amis, ce qui les empêche de poursuivre leur route. Cet Argiporus est des marches d'Italie, voisine de la Galatie ;
« son pere fut le premier qui y apporta
» de son pays l'art d'inventer de nou-
» veaux subsides, de les multiplier, &
» de les diversifier en cent manieres... Ce
» fils de Péager avoit des richesses im-
» menses qu'il prodiguoit sans raison &
» sans goût ; possédoit plusieurs palais

» magnifiques, des jardins de toute beauté
» où il renfermoit le printems, l'été &
» l'automne, tandis que le reste de la terre
» étoit abandonné aux âpres rigueurs de
» l'hiver. On admiroit chez lui des amu-
» semens pour toutes les saisons. A le
» voir répandre l'or & l'argent avec une
» profusion scandaleuse, on eût dit qu'il
» avoit le rare secret de les reproduire
» à mesure qu'il les répandoit. »

Les valets de Commindorix, entr'autres Euphormion, s'avisent d'aller présenter leurs hommages à ce *mignon* de la fortune; il paye bien leur civilité, il ordonne qu'on apporte des grands sacs d'argent, & ces serviteurs si polis, ont la permission d'y prendre à leur volonté, d'en remplir leurs poches, leurs casques, leurs bonnets, & Euphormion n'est pas des derniers à user d'une permission si étrange.

Le voilà donc chargé d'or: quel parti va-t-il prendre? L'idée de se procurer la liberté est le premier désir qui l'aiguillonne, & bien persuadé qu'il ne recevroit point cette faveur de la générosité de Commindorix, il forme le dessein de

l'acquérir ſans la participation de ſon maître. Il ſe barbouille donc le viſage pour ſe rendre méconnoiſſable, ſe ſauve à l'aide de cette eſpece de métamorphoſe, gagne les terres de Veniſe, qu'il appelle *Adria*, obſerve qu'il s'y trouve beaucoup de temples conſacrés à Vénus, reprend ſon chemin vers Verone, fait rencontre d'un voyageur, nommé *Démocares*, qui le conduit chez un de ſes amis où ils font une excellente chere ; Euphormion même donne des preuves de ſa gourmandiſe, en nous faiſant un détail des plus prolixes de tout ce qu'il avoit eu le bonheur de manger. Cependant, il apperçoit derriere ſa chaiſe un certain homme, chargé de lui verſer à boire, & ce domeſtique, « avoit l'air » menaçant, le regard farouche & le » viſage marqué de cinq ou ſix cicatrices.» La peur ſaiſit Euphormion, il preſſe Démocares de ſe lever de table & de prendre congé de ſon ami.

Ils ont quitté Verone & ſont ſur le grand chemin ; ils n'ont pas fait trois milles, qu'ils entendent le bruit d'un cavalier qui pouſſoit ſon cheval à toute

bride. Euphormion reconnoît cet homme qui lui donnoit à boire & qui lui avoit causé tant de frayeur ; lui & son compagnon de voyage, apprennent de la bouche du cavalier, « que son maître » lui avoit commandé d'aller assassiner » un des premiers de la ville, qui se » promenoit sur la place, ce qu'il avoit » exécuté sur le champ, & qu'il se sauvoit dans l'état de Mantoue, où il seroit » en sureté. »

Il est aisé de s'appercevoir que notre frondeur veut faire la critique de l'Italie, où dans ce tems on achetoit des assassins lorsqu'on vouloit se défaire de ses ennemis, ou des personnes qui déplaisoient. C'est toujours la même maniere de la part d'Euphormion de présenter ses tableaux satyriques, & il n'a pas le pinceau léger.

Des paysans attroupés & qui sont prêts d'entrer dans un passage très-dangereux infecté de voleurs, nomment Euphormion & Démocares leurs chefs. C'est ainsi qu'aujourd'hui les caravannes en Asie, traversent une espece immense de pays, commandés par des supérieurs qui

ſont créés par leur choix. On s'apperçoit de la mépriſe : ces gens qui s'imaginoient avoir des voleurs à combattre, avoient été pris eux-mêmes pour des voleurs, on en eſt donc quitte pour la peur.

Euphormion & Démocares remontent à cheval. Ils arrivent enfin à Rome. Le ſecond y avoit un ami qu'on appelle *Amulius*. Il trouve ſur ſa route une dame qu'il ſalue d'une maniere aſſez leſte, « elle étoit revêtue d'une robe à fleur » d'or, enrichie de quelques agraffes de » diamant ; le colier de perles qui pa» roit ſon col, valoit autant que la ran» çon d'un Dictateur; ſa coeffure s'élevoit » au-deſſus de ſa tête de deux ou trois » coudées ; des patins très-galants ex» hauſſoient ſa taille d'un demi pied ; » elle s'appuyoit nonchalamment ſur » l'épaule d'un jeune eſclave, & elle » marchoit très-lentement comme pour » donner le tems de dire, qu'elle eſt » belle ! qu'elle a de graces ! qu'on ſe» roit heureux d'obtenir un regard d'une » femme auſſi charmante ! » Le bon Euphormion la prend pour l'épouſe d'un

digne sénateur, & il est déjà pénétré de respect. Démocares le retire de son erreur. Cette beauté si imposante est la moitié roturiere d'un pauvre cordonnier, qui n'est son mari que de nom & qui jouit d'une existence assurée aux dépens de son honneur. Ils vont loger chez cet Amulius, l'ami de Démocares. Le sort qui ne se lasse pas de persécuter Euphormion, veut que Commindorix & Troïle doivent venir demeurer chez cet homme qui les attend. L'esclave ne désire pas d'autre éclaircissement, il quitte cette maison sans faire les adieux à Démocares, & après avoir parcouru toute l'Italie il revient à Piramide, graces aux bontés d'un seigneur qui lui avoit accordé sa protection, on ne sait trop pourquoi, & qui le ramene en Galatie avec lui. *Eléoméuon* ( c'est le nom du seigneur ) lui donne une place dans son hôtel & l'honore de toute sa confiance.

L'officieux Euphormion prend la peine de nous faire la description du palais, il n'oublie pas les libraires qui sont au nombre des marchands soufferts en ces lieux ; il trouve parmi les livres qu'il

examine, l'hiſtoire de ſa vie écrite tout récemment, & qui annonce ceci, « qu'Eu- » phormion promet au libraire, poſſeſ- » ſeur de cet ouvrage imparfait, *ſes mé-* » *moires* beaucoup plus amples & plus » circonſtanciés. » Il continue de viſiter le *ſéjour de la juſtice.* Il eſt malheureux pour les rencontres : il y fait celle d'un alchymiſte qui lui en impoſe par ſon babil, & prétend lui vendre de l'or à bien bon marché. On doit s'attendre que le pauvre Euphormion donne dans le piége, ce qui l'expoſe à quelques déſagrémens, comme au riſque de paſſer pour faux-monnoyeur ; d'après cette opinion bien ou mal fondée, notre ſatyrique eſt arrêté, & a pour perſpective la potence, il s'y ſouſtrait ; cependant, il vient à bout de prouver ſon innocence, un peu ſcandaliſé de tout ce que lui a fait éprouver la juſtice. Enfin (dit-il), » je fis des réflexions (ce qu'il auroit dû faire depuis long-tems) « fatigué d'un enchaîne- » ment de diſgraces qui ne me laiſſent » point reſpirer, je conçus la ferme ré- » ſolution de me dérober à ma mauvaiſe » fortune, & de tromper la haine im-

» placable dont tous les jours elle me
» faiſoit reſſentir les triſtes effets ; réſolu
» de me ſouſtraire à ce méchant génie
» acharné à me perſécuter, je cherchai
» le repos & le trouvai dans le temple
» des Ornides. »

Peinture tout-à-fait édifiante de ces druides, rien ne reſſemble tant à nos Chartreux ; Euphormion paſſe par les épreuves du noviciat, il parvient enfin à la dignité de druide. « Je ſuis logé (dit-il) » dans une petite cabane, ſituée » aux bords d'un ruiſſeau, j'ai un petit » jardin à cultiver, une proviſion d'ex- » cellents livres qui nourriſſent mon eſ- » prit & mon ame. C'eſt dans cette in- » nocente & paiſible retraite que j'attends » la mort ſans impatience & ſans inquié- » tude. » Euphormion ſe reſſouvenoit de ces vers du poëte *Maynard* :

*C'eſt ici que j'attends la mort,*
*Sans la déſirer, ni la craindre.*

« C'eſt là que j'apprends à ne craindre
» & à n'aimer que les Dieux ; c'eſt enfin
» dans cette chere ſolitude que détaché

» de toute affection relative à ce qui
» concerne le monde, loin des intrigues
» des cours & du tumulte des villes,
» je m'éclaire, je me remplis de vérités
» éternelles, jusqu'au moment heureux
» où le grand *Teutates* viendra rompre
» des liens matériels, & que mon ame
» dégagée de sa prison, prendra son vol
» vers le ciel, & ira se perdre dans le
» foyer éternel des ames, dans le sein
» de la divinité. »

On doit juger cet ouvrage, sur l'exposé que nous venons de tracer ; on s'apperçoit aisément que l'Auteur s'est mis à la torture pour s'envelopper des voiles de l'allégorie. Dans le tems où cette production a percé, elle a pu avoir quelque mérite. Aujourd'hui qu'on a tout soumis au personnage philosophique, ces anciennes critiques ont perdu beaucoup de leur intérêt ; après les excellents écrits du président Montesquieu, sur-tout ses *Lettres Persannes*, les livres de ce genre n'ont plus rien de piquant. Il est vrai que celui-ci a l'avantage de *l'antériorité* ; c'est peut-être la seule chose qui puisse lui prêter quelque valeur. Au reste notre tâche est de présenter une *histoire fidele & suivie des romans* ; tel est notre objet ; nous pouvons bien répondre que nous nous efforcerons toujours d'être utiles, nous

voudrions bien être toujours aussi sûrs de plaire. Il est bien peu d'ouvrages qui possedent ce dégré d'intérêt, qui ramene sans cesse à leur lecture. Euphormion, nous le répétons, considéré à l'époque où il a vu le jour, a été digne du succès dont il jouit alors, & tout ouvrage qui fait penser, ne doit pas être relégué dans la classe de ces livres condamnés à l'oubli.

Les ouvrages de Barclay engendrerent beaucoup d'imitations dans les trois langues Latine, Angloise & Françoise. Le ton de ses satyres & le voile dont il les couvroit étoient bien du goût du siecle & propres sur-tout dans les circonstances. On connoît plusieurs continuations de son Argenis ; il y en a aussi plusieurs de l'Euphormion, quoique cet ouvrage soit inférieur : celle qui est intitulée *Alitaphii Lacrymæ*, a de l'énergie. Mais la vue des mêmes tableaux quoique touchés de main différente, finit à la fin par rebuter le goût & par faire confondre tous les pinceaux ; cette raison nous dispense d'en présenter une analyse, & quel est au reste celui de nos lecteurs qui n'est pas familiarisé avec les mœurs, les événemens, les caracteres de ce siecle malheureux ?



# CLEOMEDÈS
## ET
# BENISALBE.

*LES tragiques amours de Cleomedès & Benisalbe. Histoire advenue en la ville de Tremisen, au royaume d'Argers. Par R. de Marquiesac, avec privilége du Roi. A Paris chez la veuve Jean du Brayet, dans la cour du Palais, entre deux petites montres.*

TELLE est l'annonce d'un roman imprimé à Paris dans le mois de décembre de l'année 1608.

L'Auteur n'a pas manqué de donner à sa production l'ingénieux sauf-conduit, le passe-port honorable dont il étoit autrefois d'usage de faire précéder les chefs-d'œuvre & les sottises de l'esprit humain : il a rigoureusement observé l'ancien protocole, sans faire grace de la moindre formalité. Epitre Dédicatoire, Préface, Avis au Lecteur, rien n'a été oublié ; l'épitre dédicatoire est sur-tout du goût

le plus exquis : on peut en juger par la tournure & la ſingularité de cette comparaiſon qui en fait tout le ſujet. La voici.

A TRÉS-HAUTE DAME,

MADAME ANNE D'ARGENNES, Comteſſe de Roquemore, Baronne de Saint-Frejus & Dame de Beauregard & de la Planiſſe.

MADAME,

» Comme à l'imitation de pluſieurs plantes
» & ſimples, qui naturellement regardent in-
» ceſſamment & en croiſſant celui qui leur
» donne la nourriture, la chaleur & le moyen
» de s'accroître à leur perfection, afin de
» pouvoir par leur vertu aider aux créatures dé-
» ſireuſes de guérir leur mal, de même, Ma-
» dame, ce petit livret dénué & privé de
» la nourriture qui lui eſt néceſſaire (qui ſans
» elle demeureroit auſſi inutile comme par
» l'aſſiſtance de ſon ſupérieur, il ſera profi-
» table à ceux qui s'en voudront ſervir) vous
» regarde ſans ceſſe & de quel côté que vous
» tourniez, il a toujours l'œil fixé ſur vos
» autorités, vos vertus & vos mérites, &
» avec telle continuation que ſa préſence im-
» plorant votre faveur, & vous qui n'êtes
» inexorable & qui recevez les prieres tant
» des inférieurs que des plus dignes, vous l'a-
» vouerez vôtre, & lui donnerez le pouvoir

» de se trouver agréable aux yeux & à l'es-
» prit de tous ceux qui en ont besoin pour s'en
» servir à guérir leurs désespérés souhaits.
» Etant donc toujours à cette même fin prof-
» terné devant vous pour convier votre œil à
» le regarder, & vous supplier d'avoir agréa-
» ble que celui qui l'a élaboré, demeure com-
» me il sera constamment :

MADAME,

Votre très-obéissant
serviteur.
DE MARQUIESAC.

Assurément, on ne peut pas taxer l'Auteur d'avoir ce stile haché, que Jérome Pointu reproche au procureur Rougefer. En effet, quelle abondance d'images ! quelle facilité d'expression ! comme les phrases sont prolixes & sonores !

La préface de R. de Marquiesac, toujours du meilleur ton, toujours de ce stile aisé & soutenu que l'on vient de voir, est d'une morale effrayante & même sur les effets de l'amour : cette vaste & éternelle matiere, si souvent traitée par les écrivains de tous les âges & de toutes les nations, si féconde en leçons de sagesse & de vertu, lui a suggéré des choses non moins extraordinaires que sublimes : ses réflexions sont celles d'un homme à qui il a été donné d'en faire de fort heureuses

& de très-profondes ſur le danger des paſſions. Pour en prouver la force & l'étendue, il renvoie lui-même, fort modeſtement, à la lecture de ſon ouvrage; parfaitement raſſuré, dit-il, ſur les grands effets que doivent produire la conduite & la fin tragique de ſes héros.

Cette prévention lui fait honneur, elle eſt bien placée: on ne peut s'empêcher d'admirer ſa ſagacité.

Dans l'avis au lecteur, il annonce que voyageant dans les pays *meridionaux* & ſe trouvant fort près des côtes de Barbarie, il ne put réſiſter à l'envi de voir Argers, capitale du royaume du même nom: (c'eſt Alger qu'il a voulu dire, comme le lecteur eſt bien dépayſé!) il ajoute, qu'après y avoir fait quelque ſéjour, il paſſa à Tremiſen, grande & ſuperbe ville, ſelon lui, & dépendante de la même ſouveraineté. Dans le grand nombre des choſes rares & curieuſes qui le frapperent, il remarqua une citadelle extrêmement forte & de la plus grande beauté, ſituée à l'une des extrémités de la ville; il forma auſſitôt le projet d'en tirer le plan, & pour travailler avec plus d'avantage, il prit un logement à très-peu de diſtance; une galerie qui faiſoit partie de la maiſon où il fixa ſon nouveau domicile, fut le lieu qu'il choiſit comme le plus propre à deſſiner & à prendre les dimenſions de la belle citadelle: cet objet une fois rempli, il examina plus attentivement

la galerie où il avoit travaillé ; il la trouva ſuperbe, la deſcription qu'il en donne eſt certainement brillante ; mais ſon étendue nous force d'en priver le lecteur : pour l'en dédommager & pour adoucir la rigueur du parti que nous ſommes forcés de prendre, nous paſſerons rapidement à la découverte que fit l'Auteur d'une grande caiſſe d'olivier, remplie de manuſcrits précieux, en langue du pays : il en lut quelques-uns, qu'il ne trouva pas ſans doute fort intéreſſans, car il n'en dit rien, mais un petit cahier de ſept à huit feuilles attira toute ſon attention, c'étoit l'hiſtoire de Cleomedès & de Beniſalbe, que ſon hôte, fort verſé, comme ils le ſont tous, dans les faits hiſtoriques, l'aſſura être très-véritable. D'après ce témoignage bien capable de le ſéduire, il publia cet important ouvrage, & par un ſi rare préſent, il chargea la poſtérité d'une dette immenſe. Nous allons mettre nos lecteurs à portée d'en juger.

Cleomedès neveu d'Archilos, bacha gouverneur de la citadelle de Tremiſen, eſt comme tous les héros de roman, jeune, beau, bienfait, plein d'eſprit, riche, brave & galant. Béniſalbe ne lui céde que du côté de la naiſſance. Sa taille eſt ſvelte & avantageuſe ; de grands yeux noirs, tendres & pleins de feu ; un

teint, même en Afrique, de lys & de roses; une bouche où repose le sourire de l'innocence & de la candeur, des levres d'un vermeil éclatant; Bénisalbe réunit tout ce que les graces & la beauté ont de plus parfait & de plus séduisant. Son pere est Balthasard d'Amenye, homme à la vérité fort riche, d'une probité généralement reconnue, d'un patriotisme à toute épreuve, mais qui n'a d'autre titre que celui de simple citoyen de Tremisen.

Archilos bacha, obligé d'aller se mettre à la tête d'une armée que le Grand Seigneur envoie sur les frontieres de la Hongrie, laisse à son neveu le commandement de la citadelle de Tremisen. Cléomedès, jaloux de remplir dignement ce poste honorable, veille avec le plus grand soin & sur la garnison, & sur tout ce qui peut entrer ou sortir de la place; cependant son ame est troublée; des craintes importunes viennent l'agiter; un noir pressentiment la domine & l'inquiéte; tous les jours les petites maîtresses, par conséquent les plus jolies femmes de Tremisen, s'amusent à venir dans le

le palais d'Archilos bacha, pour y voir & admirer, non le jeune commandant ; on le foupçonneroit tout au plus en Europe ; mais les curiosités que le vieux gouverneur s'est plu à y rassembler. Ce qui fixe sur-tout leur attention est un tapis merveilleux contenant seize devises d'or, d'argent, de perles & de soie. Cleomedès en homme de cour bien élevé, voudroit de tout son cœur pouvoir se prêter à tant de charmantes visites, mais il craint que sa vigilance ne soit prise en défaut, & que sous ce prétexte, quelques ennemis de la patrie ne profitent de l'occasion pour conspirer contre la citadelle.

Cette ingénieuse réflexion lui donne l'idée de chercher dans le voisinage une maison commode pour y déposer le superbe tapis, & où les belles dames de Tremisen pourront venir, quand bon leur semblera, satisfaire leur curiosité ; tranquille désormais pour la sûreté de la place qui lui a été confiée, sûr par cet expédient de ne pas se compromettre, il sort plein de l'excellent projet que son génie & sa prudence lui ont inspiré.

Il passe devant la maison de Balthazard d'Amenye ; il voit Benisalbe, il la trouve adorable, divine. Quel lieu plus favorable pour y placer le fameux tapis ! Après avoir examiné, lorgné même Bénisalbe, il demande à voir son père, auquel il propose d'être le gardien du meuble précieux qui lui attire tant de visites ; il fait part au bon Balthazard des suites fâcheuses qu'elles peuvent avoir pour la sûreté de la citadelle ; celui ci les trouve fondées, & flatté du choix qu'on veut bien faire de sa maison, il consent à recevoir le tapis, qui, dès le lendemain, est transporté chez lui.

Cette affaire d'état si heureusement terminée, Cleomedès parvenu par son adresse, à rendre sa situation très-agréable, peut désormais jouir, tant qu'il lui plaira, du plaisir de voir Bénisalbe ; il profite très-fréquemment de la circonstance : Balthazard enchanté, honoré de ses visites, le reçoit avec autant de joie que de distinction : il fait mieux, il l'invite à un grand dîner, où doivent se trouver plusieurs amateurs mâles & femelles de Tremisen, qui n'ont

pas encore vu le célébre tapis. Cleomedès charmé, ravi, enchanté de la belle occasion qu'on lui présente, & dont il espére bien tirer parti, accepte avec transport; enfant gâté de la fortune, cette aveugle déesse le sert encore mieux qu'il ne l'avoit espéré. Le matin du jour fixé pour le dîner, il sort en chenille & de très bonne heure dans le dessein de faire visite à un seigneur Affricain de ses amis; l'Auteur ne dit pas s'il était en cabriolet découvert; n'importe, il rencontre en courant un laquais de Balthazard, il apprend que Bénisalbe est seule au logis; qu'elle se hâte de finir sa toilette pour aller joindre ses parens qui sont au jardin... Précieuse découverte! il renonce brusquement à sa visite, il plante là le seigneur Affricain, & vole auprès de Bénisalbe, de cette fille céleste qu'il adore, & qui de son côté n'a pu voir avec indifférence, le jeune & aimable commandant.

Cleomedès constamment heureux, la trouve comme elle se disposoit à sortir. Ils se saluent avec des égards & une émotion réciproques. Ils passent dans un

ſalon, où le jeune commandant, après avoir embraſſé ſon idole, ( les grands en Affrique vont fort vite en amour) lui fait d'abord les complimens d'uſage : il lui parle enſuite de ſa tendreſſe & dans les meilleurs termes ; nous en rapporterons quelque choſe pour mettre le lecteur à portée de juger comme ſe traitoient alors les affaires d'amour.

« Mademoiſelle, dit Cleomedès, ce » ne ſeroit pas ſeulement vous offenſer, » mais bien les Dieux mêmes qui vous » ont formée pour repréſenter ici bas ce » que leur déité pouvoit montrer de di- » vin, ſi j'avois paſſé ici ſans vous venir » ſacrifier les vœux de mon humble » obéiſſance. Mon affection ne me per- » mettra jamais d'oublier un ſeul point » en ce qui eſt de mon devoir ; diſpoſez » donc de moi comme de votre très-hum- » ble & obéiſſant ſerviteur ».

A ce compliment un peu épiſtolaire, Béniſalbe répondit avec beaucoup de délicateſſe. « Monſieur, il faut que celles » qui ſont dignes d'être honorées de vos

» bonnes graces reçoivent ces paroles,
» mais moi qui ſuis ſi indigne d'en tou-
» cher un ſeul rayon, je me contenterai,
» comme je dois, de me dire ſi heureuſe
» quand vous me ferez cette faveur de
» me reconnoître pour une de vos plus
» humbles & affectionnées ſervantes. »

Aſſurément dans nos mœurs actuelles, une charmante femme qui diroit à un cavalier, ſi beau qu'il peut être, qu'elle eſt indigne de toucher un ſeul rayon de ſes bonnes graces, ſeroit juſtement blâmée de cet excès de modeſtie, & l'heureux mortel à qui elle feroit cette confidence ne devroit pas en reſter en ſi beau chemin; c'eſt auſſi ce que ne fit pas le jeune commandant, il s'empreſſa de répliquer.

« Mademoiſelle, je témoignerai mes
» paroles par toutes ſortes de preuves,
» mais je vous ſupplierai d'avoir pour
» agréable, que dorénavant la liberté
» ſoit plus favorable entre vous & moi,
» vous déſirant plutôt pour maîtreſſe que
» pour ſervante; mais parce que je vois

» que vous êtes en volonté d'aller trou-
» ver votre pere & votre mere au jardin,
» je vous supplierai me permettre que
» je vous y accompagne. »

La demande étoit faite de trop bonne grace pour ne pas plaire à Bénifalbe; bien loin d'y mettre obstacle, elle se contenta de dire à Cléomédes.

« Monsieur, l'honneur que je rece-
» vrai, cela étant, me défend de re-
» fuser cette belle & agréable compagnie,
» mais je sais que vous allez faire quel-
» que visite plus nécessaire que celle
» qu'il vous plaît faire de moi, c'est
» pourquoi je ne vous détournerai pas
» de cette bonne affaire.

Ce n'est pas un cavalier de l'esprit de Cléomédes qui s'y laisse prendre, tout doit céder au plaisir d'accompagner Bénifalbe & l'occasion est trop belle pour la laisser échapper. « Mademoiselle,
» reprend-il vivement: à la vérité, sor-
» tant de la citadelle, mon dessein étoit
» de vous voir, mais aussi, ce devoir

» étant fait, je désirois voir le sieur Al-
» fonce qui arriva hier au soir, mais
» je remettrai la partie à une autre fois;
» je vous supplierai donc de ne me re-
» fuser cet honneur que je vous accom-
» pagne au jardin. »

Bénisalbe en meurt d'envie, témoin ce qu'elle répond.

« Monsieur, c'est de la peine pour
» vous, de l'honneur pour moi que je
» ne mérite point; mais puisqu'il vous
» plaît prendre l'air, je ne voudrois em-
» pêcher ce qui peut vous apporter de
» la commodité; je suis donc d'avis que
» nous y allions, parce qu'ils s'étonneront
» de mon retardement. »

Ils partent.

Ce dialogue très-ingénu & très-intéressant, n'est que le prélude d'une longue déclaration dans toutes les formes; dans ce galant & éternel combat de sentimens amoureux, l'attaque & la défense sont également vigoureuses; c'est une allée d'un jardin de Balthazard qui leur

fert de champ de bataille. C'est là que Cléomedès apprend à Bénisalbe, *que si le malheur a tellement été contraire à son bien & au devoir qu'il lui doit, & qu'il lui aye sillé ci-devant les yeux & dépourvû d'entendement, que l'ayant tant de fois vue, il ne lui aye rendu l'obéissance & le service que ses divinités méritent, c'est à cette heure qu'il lui en vient demander pardon, & la supplie avoir agréable que le continuel service qu'il sacrifie à ses beautés lui soit la punition de l'offense qu'il a ainsi commise* ; c'est Bénisalbe qui touchée de ces belles & douces paroles, ne veut pas cependant se livrer à toute la joie qu'elle en ressent ; qui, bien loin de la faire éclater, se compose pour répondre un peu froidement, *que l'honneur qu'elle reçoit par les belles & agréables paroles que Cléomédès daigne prodigaliser à une créature qui ne méritera jamais tant d'honneur, l'oblige à être toute sa vie sa très-humble servante ; ainsi que sa petite qualité ne mérite tant de faveur ; mais ce sont, dit-elle, les ordinaires discours que les braves & vertueux cavaliers comme lui tiennent envers les dames, poussés de courtoisie qui n'a manqué & ne man-*

*quera jamais en lui ; néanmoins elle tirent cela à telle obligation, qu'elle se dira encore toute sa vie, sa très-humble & très-obéissante servante.*

Après cette tirade excessivement modeste, Bénisalbe veut voir quel en sera l'effet : elle cherche à démêler dans la figure & le maintien de son amant, si la fausseté n'auroit point quelque part à ses protestations; Cléomédès s'en apperçoit & se hâte de lui dire que *plutôt qu'il arrive jamais quelque diminution dans ses affections pour elle, il veut que le ciel fasse pleuvoir sur lui toutes les disgraces & malheurs qu'il pourra produire sur le plus misérable du monde.*

Il semble qu'il n'y ait rien à ajouter après de pareils sermens ; cependant, Bénisalbe *feignant regarder en quelque lieu du côté de Cléomédès, passe l'œil sur son visage qu'elle voit tant changé, causé de douleur de sa défiance :* ce spectacle la touche jusqu'aux larmes. Désespérée d'avoir pû douter un instant de la sincérité du jeune commandant, elle s'empresse de le consoler, en l'assurant qu'elle aura toujours la plus grande confiance

en ſes paroles, *mais que les filles pleines d'honneur & de crainte, doivent toujours rejetter loin ces proteſtations ſpécialement venant de perſonnes de trop de mérite comme lui, pour une pauvrette comme elle, qui ne doit déſirer que l'obéiſſance à ſes commandemens.*

Nos amans bien moins bavards que les héros d'Homere, continuent cependant ce genre d'eſcrime; toujours de la part de Cléomédès, *des choſes qui lui cauſent tant de douleur & qui paſſionnent tellement ſon ame, qu'il a peur de n'avoir pas aſſez de force pour réſiſter à tels aſſauts;* & de la part de la fille de Balthaſard d'Amenye, *que ſi le ciel lui donnoit à ſon deſir autant de pouvoir & de graces qu il en faut pour le ſervir dignement & ſelon ſes mérites, elle n'en voudroit receller aucunes qui ne fuſſent toutes employées à ce beau & digne ſujet.* Il faut avouer qu'avec ces ſentimens de part & d'autre, on doit être bientôt d'accord.

Cette converſation charmante, auroit bien duré davantage ſi la mere de Bénifalbe ne ſe fût approchée; enfin, on

ſort du jardin, & Cléomédès donne le bras à ſa belle maîtreſſe.

Chemin faiſant, le jeune commandant n'eſt pas ſans inquiétude; il tremble d'avoir déplu à ſa chere Béniſalbe, dans les tendres aveux qu'il vient de lui faire, & pour en avoir le cœur net, *il la ſupplie que le regret qu'il a d'avoir uſé quelques licencieux diſcours envers ſa divinité, lui ſerve de punition, car la mort même ne cauſera pas plus de douleur que celle qu'il reçoit ſur la crainte qu'il a de l'avoir offenſée.*

Béniſalbe parle bien & n'eſt jamais en reſte, mais cette fois, elle devient très-laconique; elle eſt ſous les yeux de ſes parens, elle n'eſt pas curieuſe d'en être entendue; elle ſe contente de répondre à voix baſſe, *que cela n'empêchera pas que ſon amant ne doive eſpérer d'elle tout ce qu'une fille d'honneur lui peut permettre en ſon humble ſervice & obéiſſance.*

Ils arrivent à la maiſon de Balthaſard, où s'étoit déjà rendue une grande partie des convives; Cléomédès n'entre point, il prend congé pour aller faire ſa viſite

au seigneur africain; il promet en partant d'être bientôt de retour & tient parole. On sert. Le dîner est délicieux; des instrumens de toute espèce, des voix mélodieuses ajoutent à la gaîté & à l'éclat de la fête. Cléomédès profite de tout en homme de bonne compagnie; il fait des calembourgs du meilleur goût, des charades très-piquantes, & il place des à-propos pleins de finesse sur ses amours avec Bénisalbe. Une amie de cette charmante fille témoigne quelqu'envie de voir le merveilleux tapis; on l'étale aussi-tôt sur une table, autour de laquelle les dames forment un cercle. Du nombre de celles qui l'ont déjà vû, il n'en est pas une qui ne l'examine encore avec une nouvelle attention. L'amie de Bénisalbe regarde sur-tout avec le plus grand intérêt une des devises dont il est orné; elle s'attache singuliérement au sujet; c'est un cupidon voguant en pleine mer: le carquois de ce dieu lui sert de vaisseau; il est assis & tient dans ses mains deux fléches qui lui servent de rames. Cette curieuse amie brûle d'avoir l'explication de ce qu'elle voit, & Cléomédès s'em-

presse de la satisfaire en ces termes :
« Mademoiselle vous voyez, lui dit-il,
» ce Cupidon ; bien qu'il soit réduit à cet
» état, c'est à lui seul à qui nous de-
» vons porter plus d'honneur, de révé-
» rence & de respect qu'à nul d'autre ;
» c'est le dieu de concorde & d'amitié,
» protecteur de nos affections, qui unit
» nos cœurs en réciproques amitiés, qui
» nous fait jouir de ce que nous aimons
» le plus ; & pour montrer qu'il est
» inaccessible & que nul autre ne le peut
» vaincre ni empêcher l'effet de ses agréa-
» bles & divines puissances, se trouva
» attaqué d'un grand nombre d'autres
» petits dieux, jaloux du repos de son
» grand & triomphant empire, de telle
» façon que nonobstant leurs grands &
» violens efforts, leur témoigna sa puis-
» sance, & que tout ce qu'ils faisoient
» à l'encontre de lui étoit envain ; reçut
» néanmoins tant de coups de fleches &
» de dards de la part de ses ennemis,
» que quelques pennes de ses ailes en
» furent rompues : lui, de sa part,
» courageux & hardi, en avoit tant
» terrassé que toutes ses fléches étoient

» plongées dans le ſang de ſes ennemis ;
» fors que deux qu'il avoit réſervées
» pour ſa retraite, laquelle il jugea à
» propos : laſſé du combat, fait encore
» un grand effort ſur lequel fait une
» feinte & prit ſon vol en l'air juſqu'à ſa
» moyenne région : là, il fut beſoin de
» renforcer ſon vol, trouve quelqu'unes
» de ſes pennes de manque qui lui donnent
» diminution à l'accoutumée force, &
» conſidérant que s'il s'opiniâtroit à vou-
» loir paſſer outre, à ce défaut que ſa
» chûte en étoit plus grande, s'écoule
» doucement ſur les ondes de cette
» grande & ſpacieuſe mer, où étant ne
» trouvant aucune choſe à le ſupporter,
» prend par une induſtrieuſe invention
» ſon carquois, & le met ſous lui, qui lui
» ſert de navire, d'un de ſes pieds en
» fait le gouvernail, de ſes deux fléches
» & de ſon bandeau en fait un mat &
» un voile, qui, pouſſé du vent de bonne
» eſpérance, arrive au port ſalutaire de
» ſes deſirs. »

Des *bravo* répétés mille fois avec un délire & un enthouſiaſme univerſel, furent

le prix de cette éloquente narration : en effet, le brillant récit de Cléomédès avoit emporté tous les suffrages. La facilité, la chaleur, les graces, l'énergie qu'il y avoit mis, justifioient complettement l'opinion qu'on s'étoit faite de son goût & de son génie. Bénisalbe triomphoit en secret d'être aimée d'un cavalier d'un si grand merite.

Enfin, la compagnie prend congé. Cléomédès & Bénisalbe se séparent plus amoureux, plus enchantés, & plus fous l'un de l'autre que jamais.

Deux jours après cette charmante fête, Balthasard & sa femme proposent à leur chere fille d'aller dîner avec eux dans leur maison de campagne, à peu de distance de la ville ; mais Bénisalbe feint d'être malade pour n'être pas obligée de les suivre, & ils partent sans elle.

Le moment est favorable pour voir Cléomédès : elle en profite avec empressement & lui écrit de venir la trouver, il accourt. La belle africaine est dans son lit ; son amant est transporté d'amour ; il prend une de ses mains qu'il couvre de baisers ; il soupire, il presse, il supplie ;

elle eſt dans une émotion égale à la ſienne ; les effets peuvent en être bien dangereux ; ſi ſa vertu l'abandonne, ſi elle ſuccombe aux vives ſollicitations de Cléomedès, ſi elle a la foibleſſe de ſe livrer à ſes brûlans deſirs, dans quel effroyable abyme va-t-elle ſe précipiter ! De quels remords ſon ame ne ſera-t'-elle pas déchirée ! Que devient ſon honneur, celui des auteurs de ſes jours ? qui pourra la ſauver de ſon propre mépris ? L'infortunée, l'imprudente Bénifalbe ! elle imagine qu'une promeſſe de mariage peut tout réparer ; elle accepte de Cléomédès un écrit ſigné de ſon ſang, par lequel il s'engage de l'épouſer dès l'inſtant que le Bacha ſon oncle ſera de retour. Raſſurée par une promeſſe de mariage, ( vaine & frivole formalité que la plûpart des hommes eſt toujours prête à remplir ), elle fait le ſacrifice de ce qu'elle a de plus cher & de plus précieux ; elle s'abandonne au délire d'une paſſion funeſte & criminelle ; elle perd enfin pour toujours ſon eſtime à ſes propres yeux.

Voici comme l'auteur rend compte

avec sa délicatesse ordinaire de la fin de cette scène intéressante.

« Le reste, dit-il, je n'en parlerai ;
» puisqu'il ne restoit plus que cet écrit
» pour contenter Bénisalbe, ils ne de-
» voient plus épargner les familiarités
» qui sont ordinaires entre deux per-
» sonnes s'aimant uniquement comme
» ils faisoient. »

Après avoir joui long-tems du plaisir d'être ensemble, après s'être donné les plus grandes marques de leur tendresse, il fallut se séparer. Balthasard auroit pu les surprendre, & un pere, quelqu'honoré qu'il puisse être de la visite d'un jeune militaire, se passeroit bien de le trouver en tête à tête avec sa fille. Cléomédès fit donc retraite, afin, dit notre auteur, *que Bénisalbe pût user une autre fois de la même invention sans que ses pere & mere eussent pû concevoir quelque opinion.*

Bénisalbe ne profita que trop souvent de cette fatale invention : elle faisoit toujours la malade lorsque Balthasard & sa

femme alloient paſſer la journée à la campagne. Les entrevues avec Cléomédès ſe répeterent pendant trois mois avec un bonheur ſoutenu & une ſatisfaction inexprimable ; mais ſa félicité fut enfin troublée par des craintes qui n'avoient que trop de fondement : l'oubli de tous ſes devoirs, la conduite imprudente qu'elle avoit tenue, ne lui permettoit plus de diſſimuler l'horreur de ſa ſituation. Déſolée de ne point voir arriver le bacha, dont le retour pouvoit ſeul accélérer l'inſtant de ſon mariage, elle verſoit nuit & jour un torrent de larmes ; ce qui ajoutoit infiniment à ſes peines, ce qui mettoit le comble à ſa douleur, c'étoit de n'avoir point entendu parler de Cléomédès depuis trois jours ; elle ne peut réſiſter plus long tems à ſon abſence, elle fait part de ſes allarmes à ce tendre amant, en lui écrivant une lettre fort touchante qu'elle accompagne des vers ſuivans.

„ S'IL faut que mon printems ſoit dépouillé
„ de fleurs,
„ Et que je ſuive ainſi mes triſtes deſtinées,
„ Qu'un changement de vie étouffe mes malheurs
„ Ou qu'une prompte mort finiſſe mes années.

„ En ma jeune saison je n'ai que des hivers,
„ Qui rendent de mes ans la course langou-
„ reuse,
„ Mais pour finir mes maux j'ai des moyens
„ divers,
„ Pour mourir promptement ou vivre plus
„ heureuse.
„ Il n'y a point de maux qui soient aux miens
„ pareils;
„ Ils sont si violents qu'ils causent des orages,
„ Qui font que mes deux yeux qu'on nommoit
„ des soleils,
„ Ont perdu leurs rayons dans ces tristes
„ nuages.
„ Mais quoi! c'est trop envain se plaindre
„ & se douloir,
„ Sans pouvoir espérer la fin de mes allarmes;
„ Aux cruelles douleurs où l'on n'a point
„ d'espoir,
„ Il faut verser du sang & non jetter des
„ larmes...

Cléomédès, sans doute, n'étoit pas poëte; il répondit en prose. Dans sa lettre, il s'attache à dissiper les frayeurs

de ſa belle maîtreſſe; il lui dit qu'ayant été averti que des traîtres avoient fait le complot de livrer la citadelle à l'ennemi, il a été forçé de ſe tenir renfermé dans la place, & que ſon oncle doit arriver dans cinq ou ſix jours. Il la prie de l'inſtruire du moment où il pourra la voir ſans témoins, en lui jurant qu'il eſt dans la plus grande impatience d'aller lui renouveller les aſſurances de ſon amour & de ſa fidélité.

L'occaſion s'en préſente bientôt: Balthaſard & ſa femme ſont invités à une noce. Béniſalbe met bien vite à profit la ruſe qui lui a déjà tant de fois réuſſi; elle feint encore une indiſpoſition & ſes parens la diſpenſent de les accompagner.

Cléomédès prévenu par les ſoins de Béniſalbe de ce qui ſe paſſe, part comme un éclair & arrive par la porte du jardin. Ils ſe voyent, ils volent au-devant l'un de l'autre; ils ſont ſi pénétrés de raviſſement & de joie, que ce n'eſt qu'après avoir répandu des larmes, qu'ils peuvent s'entendre & ſe parler. Béniſalbe le conjure de hâter le moment de leur union & de ne pas attendre le retour du Bacha,

pour ſerrer des nœuds ſi chers à ſon cœur; elle lui déclare même que l'état où elle ſe trouve ne peut ſouffrir un plus long délai. Le jeune commandant l'aſſure qu'il l'aime plus que jamais, que ſon oncle doit arriver d'un inſtant à l'autre, qu'ils ſont à la veille d'être unis pour toujours, & qu'elle doit bannir toute eſpece d'inquiétude à cet égard; il lui repréſente qu'il s'expoſeroit à perdre l'amitié & la fortune du Bacha, ſi pendant ſon abſence il formoit un engagement de cette nature. Béniſalbe touchée de ces raiſons conſent à patienter encore; elle lui prodigue toutes les marques d'amour & de confiance dont elle eſt capable.

C'étoit dans une allée couverte du jardin, que les deux amans s'entretenoient; la nourrice de Béniſalbe, devenue ſa confidente, faiſoit ſentinelle. Elle vient leur annoncer qu'elle a entendu du bruit à la porte de la rue, & qu'elle eſt bien trompée ſi ce n'eſt pas Balthazard. Cleomedès prend congé de ſa chere Béniſalbe; il l'embraſſe & ſort avec précipitation: la nourrice le ſuit, ouvre la

tique & démontrée de l'infidelité de Cleomedès ? Point du tout, & c'est ici qu'il faut admirer le coup d'adresse de l'auteur, la lettre est d'Archilos Bacha qui mande à son neveu qu'il ne sera de retour que dans deux mois ; grande & suffisante raison, comme on voit, pour Bénisalbe de se désespérer, puisque le fourbe Cleomedès à eu la perfidie d'assurer que l'arrivée de son oncle auroit lieu dans cinq ou six jours.

Cependant la nourrice voit avec douleur la difficulté de cacher encore longtems l'état de sa maîtresse ; quoiqu'elle gémisse en secret sur les malheurs qui doivent en résulter, elle emploie tous les raisonnemens dont elle est capable pour lui persuader qu'elle y parviendra. Bénisalbe feint de se rendre à cette douce espérance ; elle affecte plus de tranquillité & l'assure qu'elle est disposée à prendre du repos ; elle engage la nourrice d'aller se coucher ; celle-ci obéit ; mais Bénisalbe ne la croit pas plutôt endormie, qu'elle va prendre un beau diamant qu'elle tient de la main de Cleomedès, & ayant entendu dire, (sans

( ſans doute par les bonnes femmes de ſon tems) qu'un diamant réduit en poudre, eſt un poiſon mortel, elle le pulvériſe & le mêle pour plus de ſûreté à d'autres matieres vénimeuſes : ſon opération faite, elle ouvre doucement une des fenêtres de ſa chambre, & s'adreſſant au ciel, à la terre, & à tous les élémens, elle leur adreſſe cette terrible & très-ſublime invocation.

« Dieu, qui commandes en ce grand » & ſpacieux firmament, créateur de » tout cet incompréhenſible nombre d'é- » toiles ; vents entourbillonnés d'éclats » furieux par l'impétuoſité de ce brû- » lant tonnerre ; eſprits ſans nombre, » qui inceſſamment voltigez dans l'af- » freuſe obſcurité de la nuit & de la- » quelle vous tirez les moyens d'exécu- » ter vos épouvantables effets ; & toi » ferme maſſe qui étonnes par ton ino- » piné tremblement les plus fermes & » aſſurés rochers qui ſont unis à toi ; » que chacun en vos endroits ne montrez- » vous les plus cruels efforts que peut » témoigner votre puiſſance, afin de

» m'envelopper dans le roulement de
» vos fureurs, & que ce corps tant dé-
» licatement nourri soit brisé entre les
» meules infernales, afin qu'il serve à
» accroître la poussiere puante de vos
» tourbillons noircis. Je vous invoque
» tous à mon aide afin que l'éclat de
» mes douleurs s'évanouisse dans le mê-
» lange cruel de vos furies : au moins
» si ne voulez, par votre agréable &
» desiré secours, mettre fin à mes peines,
» donnez-moi le fer afin que moi-même
» je fasse cet office pour suffire à mon
» souhait. »

Au ton véhément & ferme dont cette effroyable priere est prononcée, aux cris qui se sont fait entendre, au bruit qui l'a frappée, la nourrice s'éveille. Elle court au lit de sa maîtresse; elle ne l'y trouve point; elle approche de la fenêtre; c'est-là qu'elle entend distinctement sa cruelle résolution. Elle allume une bougie & va se jetter au cou de la belle désespérée, en lui disant tout ce qu'elle peut imaginer pour écarter de son esprit les idées noires & tragiques qui l'obsédent.

Bénifalbe s'attendrit fur les allarmes de fa pauvre nourrice : elle la raffure, & en affectant le plus grand calme & la plus douce férénité, elle va fe recoucher.

Elle dormoit véritablement vers les fix heures du matin, lorfque la femme de Balthazard, dévorée d'inquiétude fur la fanté de fa chere fille, entre dans fa chambre. Cette tendre mere fent diminuer le poids de fes chagrins en la voyant plongée dans un fommeil doux & tranquille ; elle défend très-expreffément à la nourrice de l'éveiller, & elle fort avec fon mari pour différentes affaires.

Le repos de fa malheureufe fille ne fut pas long; en ouvrant les yeux Bénifalbe voit l'attentive nourrice au chevet de fon lit. Elle lui tend affectueufement une de fes belles mains; elle l'affure qu'elle fe trouve mieux, & qu'elle eft auffi tranquille qu'on puiffe le defirer; elle verfe des larmes lorfqu'elle apprend que fa mere eft venue la voir; mais bientôt elle les effuie, & après avoir ramaffé toutes fes forces, elle demande du vin blanc & de l'eau pour fe laver les bras & les mains; elle fe fait apporter en même tems de l'encre

& du papier, & elle écrit à ſon amant en ces termes.

« CLEOMEDÈS, la perte que tu fais
» de deux choſes te rendront auſſi miſé-
» rable comme tu étois, ou devois être
» heureux & content : l'une eſt la foi &
» la fidélité qui eſt le point le plus re-
» commandable à un brave cavalier com-
» me toi ; l'autre eſt ta Béniſalbe,
» qui t'a aimé avec tant de fermeté. Ce
» n'eſt pour ſon plaiſir qu'elle veut mou-
» rir, mais pour te contenter, afin de
» ne plus voir le déplaiſir que tu rece-
» vrois en la continuation de ſa vie : fais
» les feux de joie en ton ame, & te
» rejouis ci-après ſur mon tombeau : le
» loiſir te ſera ample pourvu que la
» punition ne s'en enſuive. Tu n'as rien
» eu de plus favorable pour accomplir
» ton lâche deſir que la force de tes
» murailles. Je te renvoie ta lettre par
» laquelle on découvre ta trahiſon : vis ;
» vis heureux en ton deſir, & moi je
» mourrai contente en mon malheur. »

BÉNISALBE donne cette lettre à ſa

nourrice, avec ordre de la porter à Cléomedès & d'attendre sa réponse. Elle lui observe de bien recommander au jeune Commandant de ne pas se rendre auprès d'elle, de peur d'être surpris par ses parens, dont le retour ne sauroit être long; la nourrice ne voyant rien d'allarmant dans l'état de sa maîtresse, rien qui puisse lui faire soupçonner son affreux projet, part & va remplir cette derniere commission.

A peine est-elle hors de l'appartement, que Bénisalbe se leve & va chercher ses poisons. Elle les met dans le vin & l'eau qu'elle s'étoit fait donner, & prenant courageusement la coupe empoisonnée; elle dit » diamant, que j'ai avec tant de » contentement reçu de la main de ce » traître Cleomedès, & que tant de fois » j'ai baisé à son occasion, je t'estime in- » finiment d'avoir la puissance de chasser » de mon cœur tant de déplaisir & de » douleur ».

Après avoir prononcé ces paroles, elle avale le breuvage mortel. Le poison fait bientôt les plus terribles effets, Bénisalbe meurt dans des souffrances inexprimables,

& il ne reste de tant de charmes que le spectacle hideux de sa destruction.

Cleomedès reçoit la lettre de son amante & n'y fait point réponse; il recommande à la nourrice de retourner très-promptement auprès de sa maîtresse; celle-ci n'est qu'un instant à se rendre dans la chambre de Bénisalbe ; mais l'infortunée n'est déja plus ; la bonne nourrice laisse échaper des cris perçans; Balthazar & sa femme accourent ; ils apprennent avec effroi le sujet de la mort tragique de leur malheureuse fille ; ils se livrent au plus violent désespoir ; ils demandent vainement au ciel, la vie d'un enfant qu'ils idolâtroient ; tout est sourd à leurs vœux; enfin, l'ame brisée de douleur, ils lui font rendre les honneurs funébres, & forcés de dévorer en silence le chagrin qui les déchire, ils se taisent par prudence sur les causes & la fin d'un événement si déplorable.

La nouvelle de cette catastrophe perce cependant jusqu'à la citadelle ; Cleomedès en est terrassé ; il reçoit une lettre d'Archilos Bacha son oncle, qui lui mande qu'ayant été blessé dans le dernier

combat, il arrivera dans peu de jours à Tremiſen. [Le] vieux Gouverneur lui recommande de ſe tenir prêt à venir prendre le commandement de l'armée, & de ſe diſpoſer à quitter la citadelle le jour qu'il y entrera lui-même : en effet l'oncle arrive, & le neveu part ; à peine celui-ci a-t-il pris le commandement des troupes que l'ennemi ſe préſente : Cleomedès qui cherche la mort ſe jette dans la mêlée ; il combat en furieux ; il eſt vainqueur ; bleſſé mortellement il expire au bout de quelques jours, mais ce qui nous ſembl n'être pas à la gloire du jeune héros, ce que nous avons beaucoup de peine à pardonner à ſon hiſtorien, malgré le plaiſir qu'il nous a donné, c'eſt que Cleomedès meurt ſans prononcer une ſeule fois le nom de ſa chere Béniſalbe.

Cet article eſt de M. DUGAS.



# HISTOIRE DES AMOURS DU GRAND ALCANDRE.

CES anecdotes, dont plusieurs, par leur grande publicité, appartiennent à l'histoire, & ne conservent de romanesque que le déguisement de noms que l'écrivain y a employé, passent pour avoir été écrites par Louise de Lorraine, princesse de Conti; c'est au moins ce qu'articule l'édition de 1663. Une autre opinion a attribué ce même ouvrage à Victor Cayet. Il est aussi difficile que peu important d'en connoître aujourd'hui le véritable auteur. La mémoire de Henri IV, a jetté de si profondes racines dans le cœur de la postérité, qu'on cherit jusqu'aux égaremens de ce monarque, & jusqu'aux moindres traces de ses passe-tems amoureux. Voici comme l'un des deux écrivains qu'on vient d'indiquer, s'est amusé à les décrire : sans rien changer au fond, nous nous permettrons quelquefois de rajeunir le style.

LE *grand Alcandre* (1) parvint à son

(1) Henri IV.

tour & en vertu d'un droit inconteſtable, au royaume de ſes ancêtres. Mais il ne rencontra pas peu de difficutés à s'en mettre en poſſeſſion.

On lui objectoit une religion nouvelle, oppoſée à l'ancienne religion de l'Etat; ce qui ſervit de prétexte à une partie de la nation pour refuſer de le reconnoître. Ces factieux avoient à leur tête des chefs très-puiſſans, qui entraînerent la plupart des grandes villes dans le parti de l'oppoſition; il fallut en venir aux armes. Le premier théâtre de cette guerre civile fut *Neuſtrie* (1). Aſſez d'autres ont décrit ce qui ſe paſſa à *Serquas* (2) & à *Pedipe* (3); ce ſont des exploits d'amour & non de guerre, dont j'entreprends l'hiſtoire.

*Alcandre* (4) étant venu trouver le roi ſon prédéceſſeur (5), fit connoiſſance

(1) La Normandie.
(2) Arques.
(3) Dieppe.
(4) Henri IV.
(5) Henri III.

dans la *Vigenne* (1), de la comtesse *Corisande* (2), dont il devint très-amoureux, & qui acquit beaucoup d'empire sur ses volontés. Il aimoit tous ceux qui lui étoient recommandés par elle, & singulierement *Philemon* (3), qui avoit sa sœur auprès de cette dame. Toute ardente qu'étoit cette passion, elle ne fut pas de longue durée.

Vers le commencement de son regne, le *grand Alcandre* (4) visitant les frontieres de la *Neustrie* (5), passa par la maison d'une dame veuve qui tenoit un grand rang. Son nom étoit *Scilinde* (6),

(1) La Guienne.

(2) Diane d'Andoins, veuve de Philibert, comte de Grammont. M. de Thou, t. 4, l. 87, ne l'appelle pas *Diane*; mais *Corisande*, comme ici.

(3) Le marquis de Parabere.

(4) Henri IV.

(5) Normandie.

(6) Antoinette de Pons, marquise de Guiercheville. Le Roi en fut si amoureux qu'un jour il lui offrit de lui faire une promesse de mariage, signée de son sang. Mais Antoinette ne voulut jamais l'écouter.

ſa beauté étoit ſans égale; elle avoit fait le principal ornement de la cour de *Pariandre* (1), & ſa vue fit un tel effet ſur le nouveau monarque, qu'il oublia les charmes de *Coriſande* (2), au point de ſe rappeller à peine un nom ſi doux; *Philémon* chercha envain à la rappeller en faveur; tout ce qu'il put obtenir pour elle d'un prince auſſi volage, ce fut l'aſſurance de ſon amitié, ſon amour s'étoit entierement tourné vers Scilinde (3). Cette paſſion l'égara juſqu'à lui faire commetre l'imprudence de propoſer à cette belle veuve de l'épouſer, ce qui pourtant n'eut point lieu, un nouvel amour étant venu à la traverſe de celui-là, qui d'ailleurs n'auroit point été heureux d'autre maniere, la ſage Scilinde ne voulant entendre qu'au mariage.

(1) Henri III.

(2) *Coriſande* eſt probablement le nom myſtérieux que Henri IV donnoit à la belle *Diane d'Andoins*, pour parler d'elle, ou pour lui écrire. C'eſt apparemment pourquoi M. de Thou, par ſtyle d'anecdote, l'a auſſi lui-même appellée *Coriſande d'Andoins* au lieu de *Diane*.

(3) Antoinette de Pons.

Ce fut la guerre même que le grand Alcandre étoit contraint de ſoutenir contre des ſujets rebelles, qui lui fournit matiere à de nouvelles intrigues galantes.

Le ſiége de *Lutecie* (1) dura aſſez de tems pour donner au roi, le loiſir de connoître & de pratiquer une jeune & belle (2), abbeſſe du Mont-de-Mars (3), qu'il fit même conduire à Eliſe (4), ville de ſon obéiſſance, voyant que le ſiége de Paris tiroit en longueur; & pour ſe débaraſſer du reproche d'avoir ſi peu courtoiſement abandonné la partie d'amour & de mariage ébauchée avec la prude Sciſinde (5), il lui fit propoſer d'épouſer un illuſtre chevalier (6), pourvu des plus grandes charges de ſa cour; l'honnête veuve acquieſça de bonne grace à ce

(1) Le ſiége de Paris.

(2) Marie de Beauvilliers.

(3) Montmartre.

(4) Senlis.

(5) Antoinette de Pons.

(6) Charles du Pleſſis, Seigne de Liencourt, comte de Beaumont, premier écuyer, gouverneur de Paris.

palliatif; & se conserva ainsi pour la vie, l'estime & l'amitié du grand Alcandre, de qui l'on pouvoit dire que cette fois-là il étoit inconstant, mais non pas infidele, puisqu'il avoit quitté Scilinde sans qu'elle lui eût rien accordé.

L'amoureux Alcandre continua donc son intrigue avec la charmante abbesse; & sans craindre de divulguer une passion qui devoit être très-secrete, il lui donna de galantes fêtes dans la ville d'Elise (1), qui devint ainsi le centre d'une cour très-brillante. Qui n'eût dit que toutes ces démonstrations d'une ardeur effrenée assuroient pour un long bail à l'objet de ces hommages publics, le cœur du volage monarque? L'aimable abbesse en jugeoit ainsi; elle se trompoit. Un récit cruel vint bientôt la tirer d'une agréable erreur & lui apprendre qu'elle n'étoit plus que la titulaire des courses & des tournois, où le roi ne se présentoit en apparence pour elle, que pour y voir à loisir une autre beauté séductrice, & s'en faire remarquer. C'étoit

(1) Senlis.

l'intéreſſante, l'adorable Chryſante (1). Un jeune ſeigneur de la cour d'Alcandre en avoit imprudemment parlé à ſon maître, comme de l'objet le plus rempli de talens & de charmes, & lui avoit inſpiré un vif déſir de la connoître. Ce Chevalier très-étourdi, mais très-aimable, ſe nommoit Florian (2). Quand je dis étourdi, il ne l'étoit qu'à moitié; car en faiſant au grand Alcandre le portrait le plus paſſionné des attraits de ſa Chryſante, il avoit eû la diſcrétion de lui taire que cette belle payoit ſes feux du plus tendre retour. Alcandre qui n'étoit pas obligé d'être devin, ignora ou affecta d'ignorer ce que lui cachoit Florian; il conçut l'amour le plus déclaré pour la maîtreſſe de ce courtiſan, qui ne tarda point à ſe repentir de l'avoir été à ce point. Alcandre, dis-je, faiſoit ſemblant de croire toujours Florian éperdûment épris de la belle Eliane (3), & de ne point ſe douter qu'il l'eût quittée

(1) Gabrielle d'Eſtrée.
(2) Le duc de Bellegarde.
(3) Madame d'Humieres.

pour une autre idole. D'ailleurs, on savoit que Chrysante (1) avoit été promise par son pere (2) à Scévole (3), pour qui elle avoit laissé entrevoir une prédilection assez forte; mais ce qu'on ne savoit pas, c'est que Scévole avoit été supplanté par Florian. Celui-ci pour mieux cacher son jeu, conseilla à sa maîtresse de faire semblant d'écouter les protestations du prince de Lindamart (4); & ce manége eut lieu tant que dura un premier voyage du roi à Liane (5); mais à un second voyage, Alcandre comprit qu'on le jouoit; que la belle Chrysante n'avoit point d'amour pour lui; & que sa passion secrete étoit pour *Florian*. Les rois se contraignent peu en de telles circonstances. Celui-ci entra dans la plus grande fureur contre un rival préféré &

(1) Gabrielle d'Estrée.

(2) Jean Antoine d'Estrée, Marquis de Cœuvres près Soissons & Laon, grand maître de l'artillerie.

(3) L'amiral de Villars.

(4) Le duc de Longueville, Henri d'Orléans.

(5) Compiégne.

lui articula nettement *qu'il ne vouloit point de compagnon en amour.* Florian comprit qu'il falloit fléchir, il promit tout ce qui plût à son maître, & se retira sous son bon plaisir. Mais s'il fuyoit, c'étoit à la maniere des Parthes, en laissant plus d'une atteinte vengeresse dans le cœur de l'adversaire. Sa retraite fut même vengée sur le champ; car, Chrysante toute hors d'elle, entra dès ce moment dans la salle où cette scéne venoit de se passer, apostropha l'amoureux monarque du ton le plus énergique & le plus irrité, en lui demandant de quel droit il se donnoit les airs d'exclure de chez elle, quelqu'un qu'elle avoit agréé pour époux, & qu'elle étoit à la veille d'épouser, du consentement de son pere. Ce dernier n'aimoit point Alcandre; & il saisit l'occasion de lui en donner quelqu'avis. Il s'étoit trouvé commodément posté pour tout entendre, aussi-bien que sa fille; & la voyant en explication vive avec Alcandre, il se montra presqu'aussi inopinément qu'elle, déclarant approuver de tout point la passion mutuelle de Florian & de Chrysante; il ajouta

que ce cavalier étoit un gendre de son choix, & qu'il n'en agréeroit jamais d'autre, se présentât-il pour sa fille la plus brillante alliance.

Alcandre à son tour se retira stupéfait. Il ne s'étoit point attendu à tel orage, n'y étant nullement accoutumé. Le galant prince comprit qu'il falloit mettre quelqu'intervalle entre ses visites, & toutefois se promit bien de ne pas faire ces intervalles trop longs. Impatient de les abréger, il fut à peine de retour à son camp, qu'il s'avisa d'un stratagême des moins prudens, pour revoir le lendemain même la belle irritée, dans l'espoir de l'adoucir; ce fut de se déguiser en villageois, & d'aller ainsi métamorphosé, se présenter seul devant elle. Alcandre plus heureux que sage exécuta ce projet, mais non sans s'exposer à mille périls. La guerre intestine de ses états s'étoit, avec rage, allumée de toute part. Chrysante & son pere en se séparant d'Alcandre, s'étoient à sa vue même, mis en voiture, pour se retirer dans leur séjour (1) ordi-

(1) Cœuvres, près Soissons.

naire, diſtant de Liane (1) d'environ ſept lieues. Pour l'aller trouver dans cette retraite, il falloit traverſer une grande forêt, alors flanquée de deux garniſons ennemies. Malgré tous ces dangers, l'intrépide Alcandre monta à cheval ſuivi ſeulement de cinq ſerviteurs affidés. Lorſqu'il eut fait une traite de quatre à cinq lieues; il mit pied à terre, congédia ſa petite ſuite, s'affubla d'un accoûtrement de payſan, mit ſur ſa tête un ſac de paille, continua ſa route, & à l'abri de cette maſcarade s'étant introduit dans le parc de Chryſante, il ſaiſit un moment où elle s'y promenoit ſeule avec ſa ſœur Dalinde (2). Amant éperdu & ſoumis, il

(1) Compiégne.

(2) Juliette Hippolyte d'Eſtrée. C'eſt elle qui plus loin figurera ſous le nom de *Myrtile*, & non plus ſous celui de *Dalinde*. Nous penſons que la raiſon de ce double emploi de noms, fait alluſion aux deux noms différens que porta effectivement cette ſœur de Gabrielle d'Eſtrée, ayant été ſucceſſivement appellée, à la cour, *marquiſe de Ceriſai* & *marquiſe de Villars-Brancas*, ou bien *Dalinde* eſt cenſé être ſon nom de demoiſelle, & *Myrtile* ſon nom de femme.

ſe jette aux genoux de ſa déeſſe, & s'offre à ſes yeux ſous cette étrange maſcarade. Le courroux de Chryſante duroit encore; auſſi lui dit-elle avec dédain, *qu'il avoit pris pour lui plaire un traveſtiſſement qui lui alloit au plus mal*; & ſans autre compliment, elle fauſſa compagnie à pas précipités, & laiſſa le faux ruſtre ſeul vis-à-vis de ſa ſœur. Celle-ci plus civile, le conſola de ſon mieux d'un ſi fâcheux accueil, & lui fit entendre que Chryſante n'avoit ainſi parlé & agi, que dans la crainte de ſon pere, qui pouvoit être aux environs; qu'elle le ſupplioit donc de ne point expoſer Chryſante à ſon reſſentiment. Il fallut prendre en bonne part ce ſecond congé, & ſe retirer cette fois ſans trompette. Ce fut ainſi que la bonne fortune d'Alcandre ſe borna au bonheur qu'il eut d'échapper aux dangers les plus manifeſtes, en traverſant & retraverſant une forêt infeſtée de troupes ennemies. Ce voyage, le plus périlleux qu'il ait fait de ſa vie, ne ſervit qu'à mettre en peine tout le monde, perſonne ne ſachant ce que le roi étoit devenu. Il revint à l'entrée de la nuit; ſon retour ineſpéré

raſſura ſes troupes, & tout le camp témoigna une exceſſive joie.

Ce que la civile Dalinde (1) avoit dit au monarque, ne tarda pas à lui revenir dans l'eſprit. Il réſolut d'amener le pere de Chryſante à ſe raprocher de lui avec ſa famille; ſous prétexte que ce vieillard étoit gouverneur de la province (2), le roi le manda fréquemment à ſa cour, qu'il tenoit alors à Liane (3); & finit par le fixer d'office auprès de ſa perſonne en le créant membre de ſon conſeil privé. Cet artifice procura au monarque paſſionné, la douceur d'entrevoir au moins tous les jours l'objet de ſa tendreſſe.

Tandis qu'Alcandre recevoit cette conſolation illuſoire en amour, il éprouva en amitié un malheur réel, auquel il fut des plus ſenſibles. Ce fut la perte d'un jeune prince de ſon parti, nommé Napoléon (4), guerrier intrépide & dont

(1) Juliette-Hippolyte d'Eſtrée.
(2) L'iſle de France.
(3) Compiégne.
(4) Gilles de Conflans, ſeigneur d'Armentieres.

les premiers exploits donnoient les plus hautes eſpérances. Un amour imprudent le fit périr à la fleur de ſon âge. Voici comme le fait arriva :

*N. B.* On va voir figurer ici une belle *Dioclée* & un *Polidor*, mari jaloux de cette dame, & fait gouverneur de la ville de *Lariſſe*, ville précédemment aſſiégée & priſe par le grand Alcandre. Si l'on ſavoit quelle ville eſt déſignée par *Lariſſe*, on ſauroit certainement quels perſonnages il faut entendre par le gouverneur *Polidor*, & ſa femme *la belle Dioclée*. On n'a fait juſqu'ici, là deſſus, que de fauſſes conjectures dont nous ne tenterons point d'augmenter le nombre ; & nous laiſſerons ſans clef ces trois dénominations énigmatiques.

## EPISODE

## Des amours du grand Alcandre.

*Exploits, aventures & mort tragique du jeune & brave Napoléon.*

Les rebelles ayant entrepris de former le ſiége de la ville d'*Eliſe* (1), & le roi

(1) Senlis.

ſe trouvant alors occupé à une expédition au-delà de la *Riole* (1), ſes troupes affoiblies par cette diverſion balançoient à venir au ſecours de la place, abandonnant ſon fort à la réſiſtance des aſſiégés, s'ils ſe trouvoient en état d'en faire une. Cette poſition de la ville d'Eliſe (2) toucha ſenſiblement un jeune guerrier de vingt ans, ſeigneur de haute naiſſance, nommé Napoléon (3). Paſſionné pour la gloire, & jaloux de donner à ſon roi abſent une preuve de ſon zèle, il ſe jetta dans la place, releva le courage des aſſiégés qui parloient de ſe rendre, & ſe mettant à leur tête il ſoutint intrépidement deux aſſauts, où les aſſiegeans furent repouſſés avec perte. Ces deux avantages, & le riſque même que couroit ſi glorieuſement Napoléon, déterminerent les chefs de l'armée, qui preſque tous étoient proches parens de ce brave capitaine, à ne point l'abandonner dans

(1) La *Loire*.

(2) Senlis.

(3) Gilles de Conflans, ſeigneur d'Armentieres.

un danger aussi pressant. Les troupes se mirent en marche, & vinrent au secours d'*Elise* (1). Ce fut alors que se livra la mémorable bataille (2) de ce nom, où la victoire se déclara pour le parti du roi; les ennemis leverent le siége, & firent retraite en tel désordre, que Napoléon (3) s'empara de leur artillerie, fit traîner la plûpart de leurs canons dans la ville, & encloua le reste.

Tout couvert de lauriers, Napoléon fit un voyage à Liane (4), où il s'arrêta quelques jours. Il y devint épris des charmes d'une dame très-belle, nommée *Diaclée*, qui de son côté, le paya d'un tendre retour. Son mari *Polidor* (5),

(1) Senlis.

(2) La bataille de Senlis.

(3) Gilles de Conflans, seigneur d'Armentieres.

(4) Compiégne.

(5) On a déja prévenu plus haut, & l'on se convaincra encore ci-après, que la clef de ce nom allégorique *Polidor*, échappe à toutes les recherches, parce qu'il est comme impossible de savoir de quelle *ville* Henri IV le fit gouverneur; & qu'à cette notion

homme excessivement jaloux, s'étant apperçu de cette intrigue, entra dans une

tient celle de savoir qui est la *belle Dioclée*; car ce ne sauroit être *Rachel de Cochefilet*, ou *madame de Rosny*, qui n'épousa Maximilien de Béthune qu'en 1592, long-tems après la mort généreuse & mémorable de Gilles de Conflans d'Armentieres. *Rachel de Cochefilet*, dira-t-on, avoit eu un premier mari, François Hurault, sieur de Chateaupré, &c. d'accord; mais ce premier mari de *Rachel* étoit maître des requêtes, homme de robe & non d'épée, & moins encore gouverneur d'une ville de guerre. Quant à *Louise de l'Hôpital*, femme de M. de Simiers, il nous reste à savoir de quelle ville ce seigneur étoit gouverneur. Il ne le fut certainement ni de *Mantes*, ni de *Dieppe*. D'une part, dans l'*histoire des amours du grand Alcandre*, dont nous faisons ici l'extrait, *Dieppe* est appellée plus haut *Pédippe*, qui est son véritable anagramme, & non point *Larisse*; or l'auteur, quelqu'il soit, de ces *amours du grand Alcandre*, n'a jamais varié sur les noms par lesquels il déguise les provinces & les villes. S'il diversifie les noms des personnages, c'est, comme nous l'avons déja observé, parce que ces personnages ont réellement changé de noms à la cour; c'est pourquoi le

violente

violente colere contre ſa femme ; & la faiſant partir de nuit, l'enferma dans la

---

romancier, ou la romanciere, appelle tantôt la ſœur de Gabrielle d'Eſtrée *Dalinde*, & tantôt *Myrtile*, la mere de M. de Guiſe, tantôt *Dorinde*, & tantôt *princeſſe de la Suſiane*, &c. &c. A l'égard de *Mantes*, l'auteur quelconque de ce roman étoit trop au fait des événemens, pour ignorer que *Mantes* n'a point ſoutenu de ſiége contre Henri IV ; ce n'eſt donc point *Mantes* qui figure ici. Cette ville ſe ſoumit d'elle-même à ſon Roi, vingt-quatre heures après que le ſeigneur de Villeneuve s'y fut introduit par aſtuce. L'auteur des *Obſervations critiques ſur Alcandre & ſa clef*, garantit le fait de la ſoumiſſion volontaire & ſans ſiége de la ville de *Mantes* en 1598, ſur le récit qui lui en fut fait à *Saucourt* près *Giſors*, par le ſieur de Villeneuve lui-même en 1622, *en préſence de gentilshommes qualifiés du pays, dont pluſieurs*, ajoute-t-il, *lui euſſent pu contredire, s'ils n'euſſent ſu ce récit être très-véritable*. Ces garants honorables & d'illuſtre extraction dont il invoque le témoignage, ſont *Philippes de Chaumont, marquis de Guitry*, allié du ſieur de *Villeneuve* ; *Emmanuel de Nonant-le-Comte, ſieur de Saucourt ; Pierre du Pertuis, ſeigneur d'Eragny-ſur-Ette ; M. de*

tour d'un vieux château de sa dépendance ; prison affreuse, & qui ressembloit plus à l'antre d'une bête féroce qu'au séjour d'une des plus belles dames qui fût dans le royaume. L'amoureux *Napoléon* fut extrêmement affligé de la disparition subite de l'objet de sa passion ; mais quelques recherches qu'il fît, il ne put découvrir la retraite de la belle Dioclée. Le hasard le tira enfin de cette peine. Le Roi repassa la Riole (1), assiégea & prit Larisse, dont il donna le gouvernement à Polidor. Celui-ci obligé à résidence, & se trouvant par-là trop éloigné de sa femme, la retira de

---

*Beuvray*, sur-nommé *le Cat*; *M. de Losses-la-Touche*; *M. d'Ahancourt*, & plusieurs autres gentilshommes, assemblés à Saucourt pour une affaire qui concernoit le sieur de Villeneuve, âgé alors d'une soixantaine d'années & qui habitoit au *Vexin Normand*, depuis son mariage avec une proche parente du seigneur de *Guitry*. Autorités authentiques, d'où nous pouvons certainement conclure que *Mantes* n'est point *Larisse assiégée & prise par le grand Alcandre*.

(1) La Loire.

la tour ténébreuse, & l'emmena avec lui habiter la citadelle, où tout obéissoit à son commandement, & où il s'assuroit de tenir *Dioclée* à l'abri de toute entreprise galante. *Napoléon* ne sçut pas plutôt le séjour de cette belle, qu'il entretint avec elle un commerce secret par lettres. Ces amans trouverent même moyen de se rencontrer ensemble à la cérémonie d'un baptême, où *Napoléon* fut parrain, & où M. le Gouverneur & madame son épouse furent invités par honneur. *Napoléon* & *Dioclée* ravis de se revoir, ne purent dissimuler leur joie. La jalousie de *Polidor* recommença d'éclater. Il pensa tuer sa femme; lui ôta tous ses gens; & l'enferma sous clef dans une chambre obscure dont il se rendit le géolier. Napoléon désespéré se retira dans une de ses terres. Il y fut à peine arrivé, que toute la noblesse du pays l'y vint trouver, au nombre de quarante à cinquante preux chevaliers, à qui, emporté par son amour, il fit la folie de proposer d'aller avec lui pétarder une petite ville, pour en faire, disoit-il, déguerpir une garnison d'ennemis. La partie

ſut acceptée par cette troupe toute martiale. Napoleon à la tête de ces intrépides compagnons, ſe préſenta devant Lariſſe, & en força les portes; mais la garniſon de la citadelle étant ſortie, & les habitans reprenant cœur, firent une rude ſalve de mouſquetades : une balle atteignit à la tête le téméraire Napoléon (1), & termina ainſi ſa gloire &

(1) D'après ce genre de mort, quelques critiques ont prétendu que *Napoléon* ne déſigne point le *ſeigneur de Conflans d'Armentieres;* mais le *ſeigneur d'Humieres*, qui ſe fit tuer à l'âge de 26 ans, à la ſurpriſe du château du *Ham*, en Picardie, en 1595; mais il s'agit ici d'un ſeigneur de 20 ans & non d'un ſeigneur de 26, & d'un événement antérieur au ſiége de Laon, dont il ſera parlé enſuite, & qui appartient à l'année 1594: d'autres critiques, induits en erreur par l'expreſſion ironique de *ſalve de mouſquetades*, ont entendu, par *Napoléon*, le *duc de Longueville*, mari de Catherine de Gonzague; or ce prince galant fut tué par trahiſon, non à l'attaque d'une place, mais à l'entrée qu'il fit en 1595, dans la ville de *Dourlens*. La garniſon lui fit une ſalve d'honneur; une balle traîtreſſe ſe gliſſa dans cette mouſquetade

ſes amours. Le Roi qui avoit reçu & qui attendoit encore d'autres ſervices éclatans de ce jeune & courageux capitaine, le regretta extrêmement. *Dioclée* porta fort impatiemment cette mort ; mais comme elle étoit plus volage que tendre, & qu'elle ſe prenoit aiſément, une nouvelle intrigue d'amour effaça bientôt dans ſon cœur juſqu'aux traces de celle-ci.

---

Il eſt tems que nous reprenions le fil des *amours du grand Alcandre*, auxquels cet épiſode intéreſſant, nous a fait faire diverſion.

Tandis que ces événemens ſe paſſoient, la belle Chryſante (1), continuoit

---

honorifique, & l'étendit mort. D'après cette diſcuſſion, il eſt clair que *Napoléon*, n'eſt ni le *marquis d'Humieres*, ni le *duc de Longueville* ; mais plus probablement *Gilles de Conflans*, *ſeigneur d'Armentieres*, comme porte la *clef* publiée en 1663. Quant au *duc de Longueville*, c'eſt le même, qui dans ce roman eſt appellé *Lindamart*. Il en va être queſtion.

(1) La belle Gabrielle d'Eſtrées.

de favoriser Florian (1) & d'amuser Lindamart (2), qui lui écrivoit nombre de lettres passionnées auxquelles elle répondoit sur le même ton. Cette correspondance sérieuse d'un côté, & dérisoire de l'autre, étoit déja volumineuse, quand *Lindamart* s'apperçut qu'on le jouoit. Cette découverte le guérit. Il ouvrit alors les yeux sur le danger de laisser entre les mains de Chrysânte, une collection de lettres, dont la moindre pouvoit indisposer *Alcandre* contre lui. D'autre part la belle Chrysante craignit que *Lindamart* désabusé & piqué contre elle ne publiât les missives qu'elle lui avoit adressées. Cette appréhension réciproque les rapprocha politiquement, & leur fit avoir une entrevue secrette dans laquelle ils convinrent de se rendre leurs lettres respectives. Chrysânte tint parole & remit tout le paquet. Lindamart ne

(1) Le duc de Bellegarde.

(2) Henri d'Orléans, duc de Longueville, mari de Catherine de Gonzague, fille du duc de Nevers. De ce mariage sortit Henri second d'Orléans, duc de Longueville, mort le 11 mai 1663.

fut pas aussi exact au traité : il ne rendit à la belle qu'une liasse très-incomplette, & triée, de maniere que celles des lettrès qui parloient le plus clairement étoient restées au perfide porte feuille. Lindamart s'applaudissoit en secret de cette ruse, s'imaginant qu'au moyen des lettres qu'il avoit retenues, il conserveroit quelque pouvoir sur Chrysante. Celle-ci, comme on peut croire, fut mortellement offensée de cette mauvaise foi, qui depuis coûta la vie à Lindamart. Car elle ne cessa depuis ce tems-là de lui rendre de si mauvais offices auprès d'*Alcandre*, que, ne pouvant souffrir tous les déplaisirs qu'il recevoit journellement à sa cour, il fut réduit à entrer dans le complot qui ne tarda pas à se former contre le souverain ; ce qui donna lieu de croire que la mort de Lindamart (1) avoit été commandée par Chrysante au nom du Roi ; & que cette dangereuse beauté avoit dirigé par des ordres secrets le coup de mousquet qu'il reçut dans la

(1) Le duc de Longueville.

tête, à l'entrée d'une ville (1). Ainsi finit Lindamart, pour avoir voulu jouer au plus fin avec la belle Chrysante.

Cependant l'amour d'Alcandre croissant de jour en jour, la belle Chrysante cessa de lui tenir rigueur, encore qu'elle continuât de favoriser *Florian*. Cette double inconduite d'une demoiselle aussi bien née, déplut fort à son pere, qui lui en fit de vertes remontrances; ces reprimandes ne furent point du goût de Chrysante, qui pour être libre, & se soustraire à ce qu'elle appelloit la tyrannie paternelle, déclara qu'elle vouloit un époux. C'étoit chercher la liberté, sous le plus férieux de tous les jougs. *Florian* (2), cette fois, ne brigua point l'alliance de la belle Chrysante. Il se laissa à dessein, débusquer par un rival (3)

(1) La ville de *Dourlens*, comme on l'a vu dans l'une des notes précédentes.

(2) Le duc de Bellegarde.

(3) Nicolas d'Amerval, seigneur de Liencourt près Nesle, en Picardie, qu'il ne faut pas confondre avec Charles du Plessis, seigneur de Liancourt, qui épousa Antoinette

peu réflechi, & à qui le rôle périlleux de mari de Chrysauthe, convenoit beaucoup mieux. Le mariage fut conclu & célébré. Chrysante avoit pris contre les entreprises de son mari une précaution très-bien tramée, mais qui ne put avoir lieu. Elle avoit fait jurer au grand Alcandre que le jour des noces, il l'emmeneroit aussitôt après la cérémonie, & la conduiroit en lieu sûr, où son mari ne pourroit lui parler qu'en présence & sous le bon plaisir du Roi. Tout cela, comme on voit, étoit très-finement concerté; mais ce jour décisif s'étant passé sans qu'Alcandre fût venu, faute de pouvoir interrompre une opération de guerre, beaucoup plus essentielle à ses intérêts, Chrysante se trouva livrée à l'ennemi.

---

de Pons, laquelle ne voulut jamais s'appeller *Liancourt*, *parce que*, disoit-elle, *la maîtresse avérée du Roi porte un nom semblable*. Le Roi respecta ce scrupule de la prude Antoinette de Pons, & la fit marquise de Guercheville; en sorte que, dans ce ménage, on vit pour la premiere fois le mari s'appeller d'une façon, & sa femme d'une autre.

Elle cria à la perfidie, & jura cent fois de s'en venger : & toutefois elle fit la plus fiere contenance, se baricada dans sa chambre, à triple verroux, & réduisit son époux à rester seul dans l'antichambre, où il passa la nuit à ruminer ce qu'il avoit de mieux à faire pour réduire sa femme au devoir. Il réfléchit qu'elle auroit toujours trop d'avantages contre ses prétentions dans un château dont son pere étoit gouverneur ; c'est pourquoi le lendemain matin, il commanda les équipages, & emmena sa femme avec lui dans une de ses terres. Chrysante qui conçut son dessein, se mit sur ses gardes, en se faisant si bien accompagner jour & nuit de nombre de dames ses parentes, qui s'étoient trouvées à ses noces, que tous les stratagêmes de Monsieur, furent évincés par Madame.

Le Roi débarrassé de son opération importante, voulut savoir & découvrir la marche de la *belle Chrysante*. Il se transporta à la plus prochaine ville, d'où il manda le mari, qui amena aussitôt sa femme. Il étoit bien juste que l'ayant épousée aussi gratuitement, elle lui fût

au moins, par son crédit, de quelque ressource à la cour pour son avancement. Le Roi ne fit pas long séjour dans la ville dont on vient de parler; à son départ il emmena Chrysante avec lui, & pour qu'elle ne fût pas seule, il emmena aussi sa sœur (1) & une de leurs cousines; & s'en alla de ce pas attaquer la ville de *Carnutes* (2). Durant ce siége, qui fut assez long, une des tantes (3) de *Chrysante* la vint trouver. Elle se nommoit *Lydie* (4). Cette dame qui étoit d'un esprit très-délié, donna à sa niéce de si bons préceptes, que le Roi fut entiérement soumis aux volontés de Chrysante; & par ce moyen, le mari (5) de Lydie obtint le gouvernement de *Carnutes* (6), quand cette ville eût été réduite par *Alcandre*.

(1) Juliette Hippolyte d'Estrée.
(2) Chartres.
(3) Maternelles.
(4) Isabelle de Babou, marquise de Sourdis.
(5) François d'Escoubleau, marquis de Sourdis.
(6) Chartres.

Avant même de connoître la belle Chryſante (1), le Roi avoit intrigué & fait intriguer auprès de ſa femme Méliſſe (2) pour lui faire trouver bon que leur mariage fût diſſous. *Méliſſe* étoit ſans contredit une très-grande princeſſe, étant fille & ſœur de Roi, mais indépendamment de la licence de ſes mœurs qui étoit intolérable, on lui reprochoit ſa ſtérilité conjugale, & le défaut d'héritiers directs du trône, tandis que, d'autre part, elle laiſſoit percer des preuves de fécondité, qu'*Alcandre* ni perſonne n'ignoroient, & qui formoient un grand ſcandale. Alcandre de ſon côté menoit une conduite des plus libres en amour, prenant très-rarement la peine de déguiſer ſes inclinations. Méliſſe ne manquoit point d'eſprit (3); *Alcandre* encore moins.

(1) La belle Gabrielle.

(2) La Reine Marguerite de Valois.

(3) Brantôme parle ſouvent de la Reine Marguerite de Valois, comme d'une princeſſe très-ſpirituelle. La mauvaiſe conduite n'exclud pas l'eſprit, quoiqu'elle en ſuſpende les fonctions.

Dans cette position respective, on pouvoit s'expliquer. Mélisse étoit comme d'accord de consentir au divorce ; & l'affaire touchoit à la conclusion, quand Alcandre lui-même abandonna la partie. Il alloit être libre ; il considéra qu'en cet état de choses, ses peuples, ses courtisans, le bien général de son royaume, lui imposeroient la loi de prendre femme. Mais il adoroit la belle Chrysanthe, qui, elle-même étoit mariée, & dont on ne pouvoit gueres prévoir que le mariage pût être dissous. Qu'eût-elle dit, si elle eût entendu parler que le Roi songeât à un nouvel hymenée ? Quel désespoir pour elle, du moins à ce que se figuroit le sensible Alcandre ! On resta donc dans ces mêmes termes, sans oser passer outre ; & Mélisse d'ailleurs indignée d'un manifeste (1) outrageant & en partie trop vrai, qui couroit contr'elle au nom du

(1) On attribue ce pamphlet, intitulé le *Divorce satirique*, (& dont nous nous proposons de donner un extrait), à *Victor Cayet*.

Roi, prit la cour en haine; elle se retira, avec son monde particulier, dans un château déja très-fort (1), & qu'elle fortifia encore davantage, pour y vivre indépendante & se livrer à tous ses goûts.

Le crédit dont la belle *Chrysante* jouissoit auprès de l'amoureux monarque, faillit à être traversé par une caballe domestique. *Alcandre* avoit pour sœur la princesse *Grassinde* (2) qui désiroit se marier avec le prince *Palamede* (3), seigneur remarquable en effet pour sa jeunesse & sa beauté. Le Roi avoit quelque tems paru favoriser cette alliance projettée, mais des raisons politiques assez bien fondées (4) le firent changer

(1) Le château d'*Usson*, en Auvergne.

(2) Cathérine de Bourbon, princesse de Navarre.

(3) Le comte de Soissons, Charles de Bourbon, prince du sang, pere de Louis de Bourbon dernier comte de Soissons, tué à la bataille de Sédan en 1641.

(4) Il revint à Henri IV, que le comte

d'avis. Il manda à sa sœur de le venir trouver, alla au devant d'elle par de-là la riviere de Riole (1), & proposa à cette princesse l'alliance du *duc de Micène* (2) autre jeune prince, égal en naissance, mais non comparable au prince *Palamede*, pour la figure & les autres avantages extérieurs. Dès que Grassinde eut envisagé ce nouveau prétendant, elle déclara tout haut qu'elle n'en vouloit point. Le duc ne se rebuta point d'autant qu'il se voyoit appuyé du Roi. Ainsi il continua de rendre ses devoirs à la princesse (3). Ce que voyant le prince *Palamede*, il se retira.

---

de Soissons, qui étoit catholique, n'avoit recherché sa sœur Catherine de Bourbon, que pour le chasser de France & de Navarre, sous prétexte que Henri étoit hérétique. Il y avoit là plus que suffisamment de quoi faire rompre le projet d'alliance.

(1) La Loire.

(2) Henri de Bourbon, prince du sang, dernier duc de Montpensier.

(3) Catherine de Bourbon princesse de Navarre & sœur de Henri IV, n'épousa ni le comte de Soissons, ni le duc de Montpensier,

*Graſſinde* arrivée en la ville de *Lariſſe*, y trouva *la belle Chryſante*, qu'elle jugea digne de l'amour du Roi ſon frere, par l'éclat de ſes charmes; mais comme ces mêmes charmes éclipſoient les ſiens, elle la prit en averſion; & lorſque, par bienſéance, elle lui faiſoit bonne mine, c'étoit avec une contrainte & une réſerve, dont tout le monde s'appercevoit.

Chryſante, d'autre part, n'étoit guères ſatisfaite de voir à la cour cette altiere princeſſe, dont la grandeur en quelque ſorte l'écraſoit, & à laquelle il falloit qu'elle déférât en tout. Elle en témoigna ſon déplaiſir au *tendre Alcandre*, qui n'y trouva d'autre remede que de s'éloigner de ſa ſœur; ce qui lui fut aiſé, car les troubles du royaume l'appelloient alors en divers lieux, où il n'emmenoit point *Graſſinde*, mais ſeulement la belle *Chry-*

---

mais Henri de Lorraine, Duc de Bar; elle mourut à Nancy en 1604, le comte de Soiſſons mourut en 1612; le duc de Montpenſier, Henri de Bourbon, au lieu de Catherine de Bourbon, épouſa Catherine de Lorraine, fille du duc de Guiſe, & mourut en 1608.

*sante*, accompagnée de sa tante *Lydie* (1), qui la stiloit au maniment épineux des affaires d'état; cette *Lydie* y étoit très-versée, ayant toute la confiance & même tout l'amour du principal chef (2) du conseil d'*Alcandre*. Vers ce tems-là, mourut fort tragiquement la mere (3) de *Chrysante*; triste destinée, qui pourtant parut un juste châtiment de ses (4) crimes.

L'intrigue secrette continuoit entre Florian (5) & la belle Chrysante (6). Le Roi en avoit quelques soupçons qu'il n'osoit manifester; & même à la moindre

(1) La marquise de Sourdis.

(2) Le chancelier de Chiverny.

(3) Elle fut tuée à Issoire en Auvergne, où il s'éleva une émeute contr'elle en haine du marquis d'Alegre Meilliau son amant. Elle s'appelloit Françoise Babou de la Bardaisiere.

(4) Cette expression de *crimes* (qui s'étoient bornés à des galanteries), nous paroît exagérée de la part de l'écrivain des *amours du grand Alcandre*. Françoise Babou fut massacrée par la faction catholique opposée au *Béarnois*.

(5) Le duc de Bellegarde.

(6) La belle Gabrielle.

careſſe qu'elle lui faiſoit, il condamnoit ces penſées comme criminelles, & s'en repentoit. Il arriva un petit accident qui faillit de déterminer ſes doutes, & que nous allons raconter :

Alcandre étoit alors dans une de ſes maiſons de plaiſance, pour être plus à portée de ſuivre une négociation importante qu'il avoit entamée de côté-là. Un matin qu'il étoit allé à trois ou quatre lieues, il prit congé de la belle Chryſante, qui dit qu'elle demeureroit au lit, parce qu'elle ſe trouvoit indiſpoſée. Florian (1) d'autre part avoit feint d'aller à Liane (2), qui n'étoit pas fort éloignée. Auſſitôt que le Roi fut parti, Arſure (3) la plus intime confidente qu'eût Chryſante parmi les femmes

(1) Le duc de Bellegarde.
(2) Compiègne.
(3) La *Rouſſe*, M. de Sulli en fait mention dans ſes mémoires, tom. Ier, ch. 90 ; & nous apprend que cette femme & ſon mari furent détenus ſix ans à la baſtille, pour avoir parlé trop librement de la belle Gabrielle & revélé ſes actions privées.

de sa suite, fit cacher Florian dans un petit cabinet qui servoit d'office pour les desserts, & dont elle seule avoit la clef. Ce cabinet avoit une issue secrette, qui donnoit dans la ruelle du lit de la dame. Chrysante, toujours sous prétexte d'indisposition, congédia, généralement, tout le monde qui se trouvoit dans sa chambre; alors l'heureux Florian fut introduit par la porte mystérieuse. Alcandre avoit fait une course infructueuse, il n'avoit point trouvé les gens qu'il étoit allé chercher; & rentrant plûtôt qu'on ne l'attendoit, il pensa rencontrer tel qu'il n'attendoit pas. Florian n'eut que le tems de rentrer précipitamment dans le cabinet, par la chatiere pratiquée uniquement pour ce fin matois. A peine entré dans la chambre de la belle Chrysante, le Roi appella *Arfure*, en criant la faim, & en déclarant qu'il entendoit attaquer certain pot de confitures, & le gros biscuit de Savoie qu'on lui avoit adressé la veille. Arfure se cachoit si bien, qu'il fut impossible de la trouver. Alcandre lui-même se mêla de cette recherche, & n'y réussit pas plus que les

autres. Parvenu au dernier terme de l'impatience, & ſtimulé par l'aiguillon d'un appétit des plus ſtridents, Alcandre ſe ſaiſit d'une buche, & ſe met en devoir d'enfoncer ou de briſer la porte de l'office. C'eſt envain que la belle indiſpoſée lui crie d'une voix dolente que ce fracas infernal redouble ſa migraine, & lui ébranle toute la tête : Alcandre pourſuit le ſiége, & fait jouer le belier de rencontre qu'il manie en Hercule. Florian voit qu'il va être ſurpris; il prend ſon parti en brave, & s'élance par une petite fenêtre faite en œil de bœuf, qui avoit vue ſur le jardin. C'étoit d'un ſecond étage qu'il deſcendoit ainſi ſans gradins & ſans rampe ; cependant, ſa bonne fortune voulut qu'il ne ſe fît aucun mal, & même que perſonne ne le vît s'évader, à l'exception d'*Arſure*, qui auſſitôt ſortit de ſon bouge, & courut ouvrir l'office, au moment où notre Amilcar alloit y entrer par une bréche. La belle Chryſante, par un trou imperceptible, avoit épié tout ce qui ſe paſſoit dans le cabinet, & avoit vû ſon amant ſe dérober courageuſement au danger, par un

ſaut périlleux ; elle atttendit donc tranquillement que le Roi rentrât dans la chambre, ſuivi du biſcuit, des confitures & de deux rouges-bords. Elle lui fit d'amers reproches ſur le vacarme qu'il avoit fait ; & lui dit qu'elle ne comprenoit pas comment il avoit agi avec elle avec auſſi peu d'égards & de courtoiſie. Le Roi s'excuſa, convint de ſes torts ; &, du reſte, déjeuna amplement.

*Lutécie* (1) cependant, capitale des états d'*Alcandre*, étoit encore occupée par le parti de l'oppoſition. Une multitude de princes, de princeſſes, une foule de perſonnes de qualité, s'étoient raſſemblées dans ſon enceinte, ce qui formoit une cour particuliere très-brillante & ſur laquelle il convient de jetter un coup d'œil.

La ducheſſe Douairiere Polinice (2), comme ſœur du feu *prince* de la Suſia-

(1) Ville de Paris.

(2) Catherine de Lorraine, qui épouſa Louis de Bourbon duc de Montpenſier, mort en 1582 ; il fut pere de Henri, dont on a parlé dans les notes précédentes.

né (1) chef du parti opposant; & du duc Sertorius (2), général des troupes de cette ligue, tenoit dans cette cour le premier rang. Toute contraire qu'elle étoit aux intérêts d'Alcandre, elle avoit une tendre inclination dans l'armée royaliste pour un seigneur nommé Almidor (3), homme d'honneur s'il en fut jamais, & qui fit son possible pour rendre à la duchesse Polinice, amour pour amour. Mais on ne dispose pas de son cœur; & celui d'*Almidor* se trouva pris dans les filets, non de la tante, mais de la niéce. Cette jeune princesse se nommoit *Milagarde* (4). Elle étoit à la fois, jeune, affable, spirituelle & d'une rare beauté. Elle avoit un défaut analogue à tous

(1) Le duc de Guise, tué à Blois.

(2) Le duc de Mayenne.

(3) Anne d'Anglure, marquis de Givri, qui épousa depuis Marguerite Hurault fille du chancelier de Chiverny.

(4) Louise Marguerite de Lorraine, fille de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois, & de Catherine de Cleves. Louise Marguerite fut mariée à François de Bourbon, prince du sang, mort en 1614.

ces avantages ; c'étoit une grande présomption ; défaut qu'avoit sur-tout fomenté le grand Alcandre, en flattant cette orgueilleuse beauté (avant qu'il n'eût connu Chrysante), qu'après la dissolution de son mariage, il l'épouseroit & la feroit reine. Cette chimere avoit tellement pris sur elle, qu'elle voyoit tout le monde du haut de sa grandeur, à commencer par *Almidor*. Cet honorable chevalier en fit une amere épreuve avant le siége de *Lutécie* (1), quand par amour pour la dédaigneuse *Milagarde*, il fit entrer des vivres (2) dans cette ville, qui com-

(1) Le siége de Paris.

(2) M. de Thou place cette introduction de vivres par le seigneur de Givry, dans le tems même du siége de Paris tout formé. Il dit que ce capitaine commandoit à Charenton ; qu'il avoit distribué à l'entour de la citadelle beaucoup des troupes d'infanterie & de cavalerie ; & qu'il avoit barré la riviere par des ponts de bateaux bien défendus, sans compter les canons & la garnison de sa redoute ; qu'il n'auroit tenu qu'à lui d'intercepter toute communication de vivres aux Parisiens, par le côté où il étoit posté ; mais que curieux de jouer le

mençoit à en manquer, au moyen du cordon que formoit l'armée royale, & lorſqu'il voulut faire valoir ce ſervice eſſentiel à *Milagarde*, pour appuyer ſes eſpérances amoureuſes, le général d'armée fut reçu d'elle avec un mépris très-propre à guérir toutes ſes prétentions. Almidor n'étoit pas le ſeul que la jeune princeſſe traitât ainſi. Les plus illuſtres capitaines des troupes rebelles commandées par *Sertorius* (1), ne trouverent pas plus de préférence. Elle les écoutoit tous; ou, plutôt, elle n'en écoutoit aucun, & ſe maintenoit libre. L'hôtel de

rôle d'un général d'armée, il traitoit en cette qualité avec les puiſſances renfermées dans la place, tels que le Caïetan, les princeſſes de Nemours, Montpenſier, de Guiſe, &c. bataillant journellement ſur les conditions auxquelles il leur laiſſeroit paſſer des vivres; & que tout en bataillant ainſi, pour faire l'important, il avoit, par une courtoiſie mal placée, laiſſé paſſer des vivres, qui traînerent enſuite le ſiége en longueur, & donnerent bien du mal au Roi.

(1) Le duc de Mayenne.

ſa mere Clorinde (1) pouvoit paſſer pour une véritable cour, & pour le centre du parti anti-royaliſte; tant la beauté de *Milagarde* y attiroit d'aſpirans. Auſſi portoit-elle une extrême envie à Chryſante, qui étoit l'aſtre de la cour du roi. Elle la haiſſoit à deux titres qui paſſoient pour légitimes: premierement, Chryſante l'emportoit réellement en beauté; & puis, Chryſante lui avoit enlevé la conquête du cœur d'Alcandre; injure dont la jeune princeſſe ne négligeoit aucune occaſion de ſe venger.

Alcandre (2) vint enfin aſſiéger dans toutes les formes la ville de Lutécie (3); durant ce ſiége, qui fut très-laborieux, Florian (4) obtint de Sertorius (5), général des aſſiégés, un ſauf conduit pour entrer dans la ville. Sa démarche avoit pour objet de ſe purger du bruit qui

(1) Catherine de Cleves, veuve du duc de Guiſe, tué à Blois.

(2) Henri IV.

(3) La ville de Paris.

(4) Le duc de Bellegarde.

(5) Le duc de Mayenne.

avoit couru qu'il eût trempé dans l'assassinat du prince Cléandre (1) pere de Milagarde. Sa justification parut évidente; & fut très-bien reçue par la mere & par la fille. La jeune princesse passa plus loin; elle ne s'en tint pas au pardon envers Florian; son cœur se livra à un doux penchant pour ce beau cavalier; & elle comprit alors qu'il étoit possible de devenir sensible pour quelqu'autre qu'un roi. Florian, de son côté, ne put voir cette belle personne sans en devenir fortement épris. Il l'avoua à Milagarde, & Milagarde reçut ses protestations avec d'autant plus de gré & d'empressement, qu'elle n'avoit rien plus à cœur que d'enlever à Chrysante sa conquête secrette. *Dorinde* (2) même, mere de *Milagarde* (3), devint aussi passionnée que sa

(1) Henri de Lorraine duc de Guise, chef de la ligue & tué à Blois. Il est quelquefois appellé *Cléandre*, par le romancier.

(2) Catherine de Cleves, duchesse douairiere de Guise. Elle est aussi appellée princesse de la Susiane par le romancier.

(3) Louise Marguerite de Lorraine.

fille pour *Florian*, qui feignit alors de répondre à l'amour de la mere, pour se conserver accès auprès de la jeune princesse.

Le passeport de *Florian* (1) étant expiré, il prit congé des princesses au grand regret de toutes les deux, & fut rejoindre le grand *Alcandre*. Par une ruse concertée entre *Dorinde* & *Florian*, & dont *Milagarde* étoit de moitié, *Dorinde* ne tarda pas à faire demander au Roi un passe-port, pour aller à l'une de ses terres. *Florian* appuya cette demande & la fit appuyer encore par Anténor (2), chef du conseil, avec qui il étoit très-lié au moyen de l'amour que ce galant suranné portoit à la tante (3) de *Chrysante*. Ainsi non-seulement *Alcandre* accorda le passe-port aux princesses, mais même il les invita à passer par le lieu où il tenoit sa Cour. Lorsqu'elles furent à moitié chemin, *Florian* fut chargé d'aller à leur rencontre, par honneur pour leur haute

(1) Le duc de Bellegarde.
(2) Le chancelier de Chiverny.
(3) La marquise de Sourdis.

F 2

naiſſance ; & ce fut encore lui qui les préſenta au Roi. Ce fut à cette entrevue que *Chryſante* & *Milagarde* s'enviſagerent pour la premiere fois. Elles ſe regarderent avec cet intérêt que donne la jalouſie. Auſſi furent-elles fort mécontentes l'une de l'autre ; & Milagarde dit preſque tout haut à Florian, en parlant de Chryſante : *je la croyois plus belle.*

*Florian* toujours ſoutenu du crédit d'*Antenor*, traita alors de l'accommodement du prince *Floridor* (1), frere de *Milagarde*, & que le Roi avoit longtems retenu en priſon d'où il s'étoit enfin ſubtilement échappé (2). La négociation réuſſit à ſouhait. Ce prince rappellé en grace, vint remercier le Roi ; dans le ſéjour qu'il fit à la cour d'*Al-*

(1) Charles, duc de Guiſe ; il étoit fils aîné de Henri de Lorraine, duc de Guiſe, chef de la ligue, & tué à Blois en 1588.

(2) Il s'échappa par un ſtratagême très-adroit du château de Tours où il étoit priſonnier depuis l'époque du meurtre de ſon pere, c'eſt-à-dire, depuis 1588. Son évaſion ſe fit le 15 août 1591.

*candre*, il parvint à toucher le cœur de la princesse *Graffinde* (1), sœur de ce monarque ; ce qui étant devenu trop public, commença à faire murmurer. Ces murmures n'eussent cependant rien produit, si le prince *Floridor* n'eût affecté de mal prendre les assiduités de *Florian* auprès de sa mere & de sa sœur. Pour éviter l'éclat qui pouvoit s'ensuivre, *Florian* lui fit donner le gouvernement de la province (2) des Romains & par ce moyen se délivra d'un jeune censeur importun. Graffinde (3) jetta les hauts cris du départ de son cher *Floridor* ; mais l'absence est, comme on dit, le tombeau de l'amour ; la princesse se consola en écoutant, dit-on, les fleurettes de Damon (4), courtisan distingué, mais

(1) La princesse de Navarre, sœur de Henri IV.

(2) Le gouvernement de Provence.

(3) La princesse de Navarre, qui finit par épouser Henri de Lorraine duc de Bar & depuis de Lorraine, & mourut à Nancy en 1604.

(4) Ce *Damon*, selon la *clef*, & les *annotations*, est le *duc d'Epernon* ; mais selon

déja avancé en âge. Tout ce manege dura jusqu'au mariage de Grassinde avec le prince de la Susiane, fils aîné du feu prince du même nom, qui avoit été chef de la ligue anti-royaliste ; cette alliance solide éloigna une bonne fois Grassinde de la cour d'*Alcandre*. Elle alla vivre en souveraine dans les états de son mari ; & là finissent ses rapports avec les intrigues amoureuses de la cour d'*Alcandre*. La belle *Chrysante* fit des feux de joie quand l'auguste princesse fut partie; & elle en eût fait bien d'autres, si elle eût pu en même tems se débarrasser de *Milagarde*.

Nous nous permettrons avec le lecteur un coup d'œil de réflexion sur le rôle très-

---

les *observations sur Alcandre & sa clef*, ce Damon est *Henri de la Tour*, *vicomte de Turenne*, *duc de Bouillon*. L'auteur de ces mêmes *observations* porte l'incertitude, jusqu'à vouloir qu'on entende par *Damon* le même personnage que *Florian*, c'est-à-dire, le *duc de Bellegarde*. Mais l'exposé du roman ne comporte point cette interprétation. On y voit clairement que *Damon* est un autre que *Florian*.

embarrassant que le beau Florian jouoit alors. Il falloit qu'il fût à la fois le chevalier de trois dames, personnage auquel le triple Gérion de la fable eût à peine suffi. Il se maintenoit avec soin dans les bonnes graces de la douairiere Dorinde; avec plus de soin encore dans celles de sa charmante niéce Milagarde ; & avec tout l'artifice possible dans celles de la belle Chrysante, qui commençoit à prendre des soupçons contre *Milagarde* à son sujet, & même contre le grand *Alcanre* qui se montroit très-courtois pour cette princesse.

Milagarde (1) enchantée d'avoir rendu *Chrysante* jalouse, se faisoit un malin plaisir de lui mettre martel en tête & d'augmenter ses soupçons sur l'infidélité de Florian. Si je pars de *cette cour*, se disoit-elle, en elle-même, *sans lui enlever le Roi, au moins remporterai-je le triomphe bien doux de lui enlever son amant.*

(1) Louise Marguerite de Lorraine, fille du duc de Guise, tué à Blois.

*Chryſante* impatiente de voir s'éloigner Dorinde & *Milagarde*, s'aviſa de faire changer de poſte au Roi & à tout le camp. Elle ne fit pourtant par cette précipitation même qu'avancer l'époque d'un très-grand déplaiſir; car le grand Alcandre qui voyoit toujours avec ombrage Florian ſi près de la belle Chryſante, prit cette occaſion de l'éloigner lui-même, en lui donnant la commiſſion honorable de conduire avec ſûreté les deux princeſſes à leur deſtination. *Chryſante* outrée de colere ne voulut dire adieu ni à la mere, ni à la fille; elle réſolut de ne voir perſonne de tout le jour, ſous prétexte qu'elle ſe trouvoit fort mal; & l'on conçoit qu'en effet elle ne ſe trouvoit pas fort bien. Cela fut cauſe que le Roi ne décampa que le lendemain.

Florian de retour vers Chryſante, en reçut l'accueil le plus orageux; & ſe vit menacé d'une diſgrace entiere. Mais comme ſa fortune y tenoit, il mit tout en uſage pour appaiſer la belle irritée; & l'heureux perfide y parvint, au point même

de lui persuader de trouver bon qu'il affectât de faire fréquemment sa cour à Milagarde pour détourner par-là les suspicions du grand Alcandre.

Le Roi alla assiéger une ville (1) qui tenoit encore au parti de *Sertorius* (2). Pendant ce siége, Chrysante accoucha d'un fils (3). *Alcandre* reçut une telle joie de cet événement qu'il fit à l'instant (les Rois ont bien des privileges) quitter à la mere le nom de son mari. Il lui donna le titre de marquise (4); & son culte pour cette chere idole parut s'accroître de moitié.

Chrysante voyant ainsi s'augmenter son crédit & ses honneurs, ambitionna le titre de Reine. Cette grande entreprise tenoit à deux difficultés : il s'agissoit de rompre

(1) La ville de Laon.

(2) Le duc de Mayenne.

(3) Il fut nommé César, & porta le titre de MONSIEUR. Depuis il fut fait duc de Vendôme, & mourut le 22 octobre 1665.

(4) Marquise de Monceaux.

son mariage (1), & celui du Roi. Elle commença par le sien (2).

La rupture de l'autre mariage présentoit des obstacles politiques, plus compliqués. Mais *Chrysante* (3) pratiqua les gens de *Melisse*, femme d'*Alcandre* (4), pour la porter à ne point s'opposer au divorce qu'on négocioit depuis long-tems entre elle & le grand *Alcandre*. *Mélisse* (5), comme on l'a vu plus haut, s'étoit d'abord prêtée à ce schisme conjugal; mais comme elle y avoit perdu tout le fruit de sa complaisance, & qu'*Alcandre*, après l'avoir amenée à consentir, avoit, de lui-même, jetté des délais, dans l'accomplissement d'une désunion formelle; cette fois-ci, la reine

(1) Avec Nicolas d'Amerval, seigneur de Liencourt.

(2) Elle en vint à bout, parce qu'il y avoit preuves presqu'évidentes que le mariage n'avoit point été consommé, & que les deux parties demandoient le divorce.

(3) La belle Gabrielle.

(4) Henri IV.

(5) Marguerite de Valois, femme de Henri IV.

ſe montra plus difficile, peut-être parce qu'elle avoit appris qu'une de ſes ſujettes comptoit lui ſuccéder au trône & au lit d'*Alcandre*. Ainſi la diſſolution du mariage royal ne fut point praticable pour l'heure. *Chryſante* ſe conſoloit de ces contrariétés par les ſoins aſſidus de Florian (1), qui, voyant le haut crédit de la dame prendre cette tournure, étoit trop courtiſan pour ne pas s'efforcer de conſerver ſa faveur. Elle penſa être troublée par un de ces incidens qu'on devroit toujours prévoir, & qu'on pare rarement, même après les avoir prévus. Une belle matinée, où Chryſante avoit contrefait la malade pour tout le monde, excepté pour Florian, qui ne s'étoit retiré qu'à onze heures; le premier valet de chambre du roi ſe fit annoncer comme midi alloit ſonner, & vint s'informer de l'état de la ſanté de la belle (2). *Arſure* qui l'introduiſit, le laiſſa ſeul avec *Chryſante*, ſelon ſon uſage, pour avoir l'air de reſpecter les ſecrets du roi. Mais cette fine con-

(1) Le duc de Bellegarde.
(2) La Rouſſe.

fidente, qui les favoit tous, & bien d'autres encore, avoit commis en cette occafion une étrange bévue. Elle avoit négligé de relever de deffus la toilette la derniere lettre de Florian, à laquelle le député fit tant d'attention, qu'en fe retirant il l'efcamota de la façon la plus fubtile; il courut la communiquer à fon maître. Le ftile énigmatique du poulet donna beaucoup à penfer au grand Alcandre. Il ordonna à fon fidele meffager de veiller fur ce commerce. Notre Argus les épia tantôt de près, tantôt de loin, mais toujours de tous fes yeux, qu'il frottoit fouvent pour les tenir plus éveillés. Un foir donc qu'il crut avoir vu Florian, ou fon ombre, entrer chez Chryfante, il ne balança pas à en rendre compte au roi. Le roi, dans fon premier tranfport, commanda à *Licidan* (1), capitaine des Gardes, d'aller fur le champ forcer la porte de la chambre de *Chryfante*, & de tuer (2) le feigneur quel-

(1) Charles de Choifeul-Praflin, depuis maréchal de France.

(2) Cet ordre pourroit bien être fabuleux;

conque qu'il y trouveroit en tête à-tête avec elle.

*Licidan* fut très-embarassé lorsqu'il reçut ce commandement, car il étoit également attaché d'amitié aux deux coupables. Et toutefois, il fit mine de marcher à la tête de quelques gardes; mais, chemin faisant, il cria si haut & fit tant de bruit, qu'arrivé chez *Chrysante*, il n'eut aucune porte à rompre, & trouva cette dame paisiblement seule, dans un fauteuil. Chrysante qui vit bien que *Licidan* n'avoit pas voulu la surprendre, lui promit de ne jamais oublier ce bon office. *Licidan* n'étoit pas sorti, que le roi survint. Chrysante lui fit de grandes plaintes des soupçons qu'il prenoit d'elle. Le roi feignit d'avoir tort & fit sa paix avec la dame; mais il ne se reconcilia avec Florian, qu'à des conditions très-sérieuses. Il lui fit

---

il sort absolument du caractere donné & soutenu du bon *Béarnois*, qui n'a jamais commandé le meurtre de personne, & qui a passé toute sa vie à pardonner *in globo* & en particulier, à ses plus grands ennemis. Mais ceci est un roman; & : *se non è vero, è ben' trovato.*

défenſe de paroître devant lui, ſi non bien & dûment marié, & en lui préſentant ſa femme (1). Florian, quoiqu'à regret, ſe ſoumit à ſa ſentence, & partit.

Durant ce voyage forcé que fit Florian, arriva à la cour la belle *Léonide* (2), femme du duc de Moravie (3) qui fit une forte impreſſion ſur *Alcandre*, mais elle ne l'écouta pas plus qu'une infinité d'autres. Cette dame étoit adorée du brave Etéocle (4) qui avoit acquis plus de réputation dans les armées qu'aucun autre capitaine de ſon tems. Elle ſe plut toutefois à donner quelqu'inquiétude à Chryſante; mais ce fut par jeu, & elle l'en tint quitte pour la peur. Cette dame mourut en couches, toute jeune, & fort re-

(1) Le duc de Bellegarde épouſa *Anne de Beuil*. Son pere fut tué à Saint-Malo, quand la ville ſe déclara pour la ligue.

(2) Elle étoit de la maiſon de Budos.

(3) Henri, duc de Montmorenci, connétable de France, ſous les Rois Henri IV & Louis XIII.

(4) Charles Gontaut de Biron, décapité en 1602.

grettée, elle laissa (1) un fils & une fille.

Alcandre tourna de nouveau toutes ses affections vers *Chrysante*, qui lui donna successivement une fille (2), & un second fils (3); ce fut alors qu'elle commença à jouir d'un pouvoir sans limite sur le cœur d'Alcandre, & d'un crédit sans bornes sur son esprit. La reine Mélisse donna enfin son plein consentement pour que son mariage fût dissous; & d'autre part Chrysante reçut une bulle de Rome, qui lui permettoit d'épouser

(1) Henri II, duc de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632; & Charlotte Marguerite de Montmorenci, épouse de Henri de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, décédé en 1646, duquel sont sortis les princes de Condé & de Conti, & la duchesse de Longueville.

(2) Qui fut Catherine Henriette, légitimée de France, & mariée au duc d'Elbeuf, Charles de Lorraine, en 1619.

(3) Alexandre de Vendôme, grand-prieur de France, mort prisonnier au château de Vincennes, sous le régne de Louis XIII.

Alcandre. Elle touchoit (1) à ce point de grandeur déſiré, lorſqu'au ſortir d'une meſſe qu'elle avoit entendue à Lutécie (2) dans la paroiſſe (3) royale, elle fut attaquée d'étranges convulſions, pendant leſquelles elle accoucha ſans connoiſſance. Le roi apprenant qu'elle étoit à toute extrémité, partit d'une de ſes maiſons (4) de plaiſance, & vint juſqu'à un bourg (5) ſitué à ſix lieues de Lutécie, & où il touva toute ſa cour aſſemblée, mais dans un morne ſilence. Connoiſſant par la triſteſſe qui paroiſſoit ſur tous les viſages, que *Chryſante* étoit morte (6),

(1) Elle s'appelloit alors ducheſſe de Beaufort.

(2) A Paris.

(3) Saint-Germain-l'Auxerrois.

(4) Fontainebleau.

(5) Juſques à Eſſone.

(6) Le genre de mort dont a fini Gabrielle d'Eſtrée, ducheſſe de Beaufort, n'eſt pas bien connu, & a donné lieu à une grande diverſité de récits, dont le plus incroyable eſt celui que rapporte l'auteur des *Obſervations* ſur *Alcandre* & ſa clef, tom. I, du Journal de Henri III, pag. 278. Il en réſulteroit ſur

il s'abſtint de faire aucune queſtion, & verſa un torrent de larmes.

*N. B.* Nous avons cru devoir, dans cet extrait, finir les *amours du grand Alcandre avec la belle Chryſante*, à la mort de cette

---

le témoignage de la demoiſelle de Bretonniere ſa femme-de-chambre, qu'un inconnu, pendant les ténébres de la nuit, l'auroit ſaiſie aux cheveux dans ſon lit & lui auroit tordu le cou. L'auteur des *Obſervations* qui rapporte ce bruit, eſt le premier à le rejetter.

» Ce recit, dit-il, paroît apocriphe, ſe-
» lon les circonſtances ci-deſſus rapportées
» de la maladie & de la mort de la ducheſſe
» de Beaufort. Voici une épitaphe faite pour
» lors, qui déſigne aſſez le genre de la mort
» de cette ducheſſe, qui n'y eſt traitée que
» de marquiſe [ DE MONCEAUX ]:

Cy gît madame la marquiſe,
D'un eſprit plus altier que fin,
Qui mourut pour trop s'être enquiſe,
Qui ſeroit monſieur le Dauphin.

» Il y a apparence [ continue l'obſerva-
» teur ], qu'elle mourut empoiſonnée, & que
» la violence du poiſon lui fit faire toutes les
» cortorſions que l'hiſtoire rapporte. »

dame ; & faire un article à part des *galanteries passagerès* qu'Alcandre se permit depuis cette mort, jusqu'au barbare assassinat qui enleva ce Roi chéri à ses peuples.

---

*Galanteries passageres du grand Alcandre depuis la mort de Chrysante.*

Alcandre (1) paroissoit si inconsolable de la perte de *Chrysante* (2), que l'excès de sa douleur, allarma tous ses courtisans. Un d'entr'eux ( le duc de Ponti (3), plus avisé que les autres, s'approcha de lui d'un front serein, & d'un visage presque riant, & eut le courage de lui parler ainsi : *la Providence, Sire, fait bien ce qu'elle fait. Elle veille à vos intérêts, à ceux de votre royaume ; & vous devez mettre cette privation-ci au nombre de ses decrets favorables. Réfléchissez, Sire, aux suites du mariage* (4)

(1) Henri IV.

(2) Gabrielle d'Estrées.

(3) Le duc de Rers ; ou selon d'autres, M. d'Ornano, ou M. de Roquelaure.

(4) César de Vendôme eût été déclaré

*que vous alliez faire ; & vous reconnoîtrez que Dieu vous a fait une grande grace.* Après avoir un peu rêvé, le roi convint que le duc de Ponti avoit raison. Il étancha ses larmes, & ne songea plus qu'à se distraire de sa douleur. Il trouva bientôt à y faire diversion.

Il jetta les yeux sur une beauté de sa cour, fille d'illustre naissance comme *Chrysante ;* presqu'aussi belle, mais plus jeune & plus gaie, & non moins ambi-

---

*Dauphin*, &, comme tel, héritier présomptif de la couronne : ce qui eût entraîné des guerres civiles après la mort de Henri IV ; d'autant que le mari de la mere de César de Vendome, étoit encore existant, quand ce prince vint au monde. On conçoit que les branches cadettes de Bourbon lui eussent disputé le trône. La belle Gabrielle le savoit si bien, qu'elle avoit extraordinairement pressé l'obtention des bulles, pour que son mariage avec le Roi se célébrât avant ses couches. Mais cela même n'eût point sauvé l'inconvénient d'une guerre civile, parce que les deux Vendômes légitimés de France, n'eussent point cédé leurs prétentions à leur cadet né de la même mere après le mariage.

tieuſe. On la nommoit *Iſmene* (1). Les miniſtres d'*Alcandre*, redouterent l'eſprit entreprenant de cette nouvelle maîtreſſe, & jugerent bien qu'elle porteroit ſes vues auſſi haut pour le moins que ſa devanciere ; ce que voulant prévenir, ils preſſerent le roi de ſe marier au plûtôt à quelque fille de ſouverain, & lui firent agréer l'alliance de la princeſſe *Olympe*(2); il chargerent auſſitôt celui (3) d'entr'eux qui étoit allé à Rome pour preſſer le mariage de Chryſante, de faire changer les bulles, & de les obtenir au plutôt au nom de la princeſſe. La négociation fut terminée plutôt que le roi ne penſoit ; & ſans qu'*Iſmene* en ſçût rien. Comme elle étoit enceinte, Alcandre ne voulut point

(1) Henriette de Balſac-d'Entragues, marquiſe de Verneuil, morte en 1633 ; elle étoit ſœur utérine de Charles de Valois, comte d'Auvergne & depuis duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, Roi de France. Ce duc d'Angoulême mourut en 1650.

(2) Marie de Médicis, qui fut femme de Henri IV.

(3) Brulard de Sillery.

la désabuser des belles espérances qu'il lui avoit laissé concevoir, & il la mena lui-même faire ses couches dans une de ses plus belles maisons (1) de plaisance. Mais elle se blessa, & accoucha d'un fils mort. On craignit pour sa vie, car elle fut très-malade des suites de cet accouchement ; mais le roi la soigna si bien, & la fit si efficacement assister, qu'elle revint en santé. Elle commença donc à recevoir compagnie ; & ce fut alors qu'elle apprit l'accord du mariage de son amant avec la princesse Olympe (2). L'ambitieuse maîtresse fit tout le vacarme qu'on pouvoit attendre d'elle. Alcandre fut accablé de reproches, qu'il soutint de son mieux ; mais il eut bien de la peine à la remettre en bonne humeur. La colere secrete d'Ismene étoit contre Florian (3), qui lui avoit conté fleurettes, & qui lui avoit caché ce qui se passoit dans le ministere. Ismene se prit à lui de ce qu'on lui avoit laissé ignorer ; & comme elle avoit à la cour plus d'un amoureux,

(1) A Saint-Germain-en-Laye.
(2) Marie de Médicis.
(3) Le duc de Bellegarde.

elle choisit entr'eux tous le jeune prince *Florisel* (1) pour la venger de *Florian.* Le prince imprudent se laissa porter à cette mauvaise action, aveuglé qu'il étoit par une passion effrenée, & entreprit de tuer *Florian* un soir que le roi soupoit (2) en ville, qu'ils se trouverent tous deux aux portes de la salle du souper. Mais les gens de Florian voyant le danger de leur maître, qui étoit blessé, & dont le sang couloit à terre, volerent promptement à son secours, & poursuivirent Florisel, qu'ils eussent mis en piéces dans leur rage, sans le jeune & généreux chevalier Lucite (3) qui le sauva de leurs mains, mais qui en voulant lui prêter secours, reçut une blessure si dangereuse, qu'on craignit long-tems pour sa vie.

Alcandre indigné de cet attentat, or-

1) Claude de Lorraine, prince de Joinville.

(2) Le Roi soupa ce soir là, à l'Arsenal de Paris, chez Bussi-Lamet.

(3) Nicolas d'Angennes, Marquis de Rambouillet.

donna dans le premier transport de sa colere, qu'on fît le procès à Florisel & défendit même qu'on prît aucun soin de la blessure du chevalier Lucite (1), par qui Florisel avoit été secouru. Cette défense du roi fut mal observée. Il se trouva des personnes intéressées à la conservation de Lucite & qui le firent si heureusement panser & traiter, qu'il en revint. Pour Florisel; il obtint son pardon, par les instances de sa mere (2) la princesse de la Susiane, & de sa sœur Milagarde. Ainsi en peu de tems toute l'affaire se trouva assoupie.

Ce fut vers ce tems-là qu'aborda dans le port de la ville des *Massiliens* (3), la pricesse *Olympe* (4), qui venoit pour épouser le roi. Elle étoit accompagnée de la *duchesse d'Etrurie* (5), femme de son

(1) Claude de Lorraine, prince de Joinville.

(2) La duchesse de Guise douairiere, veuve du duc de Guise, tué à Blois.

(3) Marseille.

(4) Marie de Médicis.

(5) C'étoit une princesse Lorraine.

oncle (1); par la *duchesse d'Achaïe*, sa sœur (2); par le *duc* (3) *de Vélitre*, son cousin germain; & quelqu'autres seigneurs.

Le roi l'envoya recevoir par deux (4) cardinaux; par le duc (5) de *Moravie*, premier officier de la couronne, par le chancelier (6); par le *prince de la Su-*

(1) Son oncle Médicis.

(2) Cette autre Médicis étoit femme du duc de Mantoue.

(3) Orsini, duc de Bracciano. Son nom circonstancié étoit *Virginio de gl'Ursini*. Il étoit fils de Paul Jourdain Ursin, duc de Bracciano, & d'Elisabe h ou Isabelle de Médicis, sœur de François & Ferdinand de Médicis, grands ducs de Toscane; & par conséquent, *Virginio de gl'Ursini*, étoit cousin germain de Marie de Médicis, Reine de France, qui étoit fille du grand duc François de Médicis.

(4) L'histoire du tems en met quatre; savoir; François de Joyeuse, Pierre de Gondy, Anne d'Escars, comte de Givri; François d'Escoubleau, comte de Sourdis.

(5) Henri de Montmorency connétable de France, sous les régnes de Henri IV, & de Louis XIII.

(6) Pompone de Bellievre.

*siane*;

*siane* (1); par les princesses des Armoriques (2); par la *princesse de la Susiane* (3); par la belle *Milagarde* (4) sa fille, & par plusieurs autres dames des plus qualifiées; parmi lesquelles on distinguoit particulierement la belle Scilinde (5), celle que le roi avoit aimée dix ans auparavant, & à qui, pour l'avoir trouvée plus vertueuse qu'il n'eût voulu, il avoit dit: que puisque véritablement elle étoit dame d'honneur, elle le seroit

(1) Charles de Lorraine, duc de Guise, gouverneur de Provence.

(2) Les trois sœurs princesses de Rohan; savoir: Henriette de Rohan, Catherine de Rohan, mariée depuis à Jean de Baviere, duc de Deux-Ponts, comte Palatin du Rhin, & Anne de Rohan. Elles eurent pour freres Henri, duc de Rohan, mort en 1638; & Benjamin de Rohan, mort en Angleterre, sous le régne de Louis XIII.

(3) La princesse douairiere de Guise.

(4) Louise Marguerite de Lorraine, fille de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois. Elle épousa François de Bourbon, prince de Conti, mort en 1614.

(5) Antoinette de Pons, marquise de Guichecheville.

de la reine sa femme; parole qu'il lui tint exactement.

Olympe (1) fut conduite avec toute sorte de magnificence, jusqu'à la ville (2) où *Alcandre* (3) la vint trouver; & les cérémonies des noces s'y acheverent. Deux filles du duc de *Moravie* (4) s'y trouverent, toutes deux mariées à des ducs. L'aînée se nommoit *Armise* (5) & la cadette *Licine* (6). L'une & l'autre étoient fort belles. La plus jeune donna de l'amour au duc de *Véliure* (7), qui n'eut guères le tems de lui en parler, car il ne fit que paroître à sa cour d'*Alcandre*. Il n'en fut pas ainsi du prince

(1) Marie de Médicis.

(2) Lyon.

(3) Henri IV.

(4) Du connétable de Montmorenci.

(5) Charlotte de Montmorenci, femme de Charles de Valois, comte d'Auvergne, & depuis, duc d'Angoulême.

(6) Margueritte de Montmorenci, femme d'Anne de Levi, duc de Ventadour.

(7) Orsini, duc de Bracciano.

de la Susiane (1) & du duc de Médoc (2), qui devinrent rivaux pour l'amour qu'ils puiserent dans les beaux yeux de *Licine*. Ils en eurent ensemble une querelle qui partagea toute la cour, & que le roi accommoda en partie par égard pour *Licine*; car un bruit courut qu'il n'étoit pas sans inclination pour elle.

Peut-être Alcandre laissa-t-il courir ce bruit pour diviser les soupçons de la reine, qui voyoit de très-mauvais œil la marquise Ismene; aversion que celle-ci lui rendoit avec usure. Elles étoient toutes les deux enceintes; autre motif de noise. Alcandre ne laissa pas de faire présenter la *marquise Ismene* à la reine, qui fut fort étonnée de cette présentation, & qui fit à cette dame, par la grace du roi, l'accueil le plus sourcilleux. Cependant, une femme très-intrigante réussit à les concilier ensemble, au moins pour quelque tems. Elle se nommoit Argie. Il convient de dire un mot de cette

(1) Charles, duc de Guise, gouverneur de Provence.

(2) Jean-Louis de Nogaret, duc d'Epernon.

espece de magicienne, qui fut sérieusement brûlée comme telle en place publique, au grand scandale de la raison humaine.

Argie (1) étoit de très-commune naissance, mais d'un esprit transcendant. Elle s'étoit insinuée très-avant dans la confiance d'*Olympe*, qui pour pouvoir l'avancer en grade auprès d'elle sans qu'on en murmurât, lui cherchoit un époux de distinction. L'occasion s'en présenta. *Argie* fut recherchée ardemment par le marquis *Pisandre* (2), gentilhomme *Etrurien* (3). Il étoit de la suite de la reine, qui s'empressa d'approuver ce mariage; mais il y manquoit l'agrément du roi, qui répugnoit à honorer le contrat de sa signature, ne pouvant souffrir ni *Argie* ni *Pisandre*. Cette intrigante pour avoir l'agrément d'Alcandre, s'avisa de faire sa cour à la marquise *Ismene*, expé-

(1) Leonora *Galigaï*.

(2) Conchino-Conchini, marquis d'Ancre, depuis maréchal de France, tué à Paris en 1617.

(3) C'est-à-dire, *Toscan*.

dient qui lui réussit parfaitement, & qui en même tems suspendit toute haine, tous propos & toute hostilité de cour entre les deux rivales. En un mot, Argie épousa le marquis Pisandre, par le crédit d'Ismene; & de plus, obtint du roi par ce même crédit la place de dame d'atour de la reine, encore que le roi eût nommé à cette même place une dame de la cour, nommée *Lériane* (1).

Quelque magie qu'*Argie* (2) eût employée à mettre bien ensemble deux rivales, par le fait aussi inconciliables, un tel accord ne put durer long-temps. Trop de causes contraires s'y opposoient. Premierement, le roi lassé de sortir tous les jours pour aller chez la marquise Ismene (3), la fit venir loger dans son palais, où on lui arrangea un bel appartement; secondement, cet appartement étoit si voisin de celui de la reine qu'elle

(1) Madame de Richelieu, selon la clef de 1663. L'indication a paru douteuse à l'auteur des *Annotations*.

(2) Galigaï, marquise d'Ancre.

(3) La marquise de Verneuil.

étoit ſouvent à portée de voir le roi & la majeure partie des courtiſans entrer chez *Iſmene*, au ſortir de chez elle. En troiſieme lieu, Alcandre & ſes courtiſans étoient, ſenſiblement, beaucoup plus aſſidus chez la marquiſe que chez la reine : tout cela devoit inévitablement rompre très-ſouvent l'intelligence ménagée entre elles par l'intrigante *Argie*, qui paſſoit preſque tout ſon tems à renouer cet accord, toujours mal conſolidé. Inſenſiblement le tems des couches arriva pour l'une & l'autre voiſine. La reine en cette circonſtance prit le pas ſur ſa concurrente, & accoucha d'un fils (1), un mois avant elle. Le fruit des amours d'Iſmene fut auſſi un enfant mâle. Il fut nommé le prince *Armede* (2).

L'antipathie s'étant réveillée entre la reine & la marquiſe, un grand orage s'éleva contre celle-ci.

Alcandre avoit autrefois ſenti quelque

(1) Qui fut Louis XIII.

(2) Henri de Bourbon, fils naturel du Roi. Il fut évêque de Metz.

penchant pour *Myrtile* (1) sœur de la belle *Chrysante* (2) ; laquelle n'avoit pourtant d'autre beauté que la jeunesse & les cheveux. Depuis la mort de sa sœur, elle s'étoit flattée d'enchaîner le roi à son char, & avoit trouvé son cœur occupé par Ismene. C'est pourquoi elle la prit dans une invincible horreur, & complotta secretement sa perte avec la reine, qu'elle n'eut pas de peine à faire entrer dans ses vues. On fit fabriquer de fausses lettres, qui paroissoient être de la main d'Ismene, & qui contenoient des railleries ameres contre Olympe & contre Alcandre lui-même. La reine produisit ces lettres au roi. Elle dit les tenir de *Myrtile* (3) ; elle ajouta que *Myrtile* les tenoit du *prince Filizel* (4), qui lui faisoit la cour, après l'avoir faite à *Ismene*. Al-

(1) Juliette-Hippolite d'Estrée, marquise de Cerisoi, duchesse de Villars.

(2) La belle Gabrielle.

(3) Juliette-Hippolite d'Estrée.

(4) Claude de Lorraine, appellé premierement *prince de Joinville*, & depuis *duc de Chevreuse*.

candre à la lecture de ces lettres, fut si courroucé, qu'il envoya un de ses courtisans, accabler *Ismene* d'injures & de reproches sur sa perfidie, & lui protester qu'il ne la verroit jamais. *Ismene* (1) de son côté protesta de son innocence, & communiqua toute cette trame à Florian (2) qui étoit dans son parti, & qui, conjointement avec Milagarde (3), travailla à sa justification; elle dépendoit de Filizel (4), qui lui-même s'y trouvoit intéressé. Ce prince découvrit que ces lettres avoient été contrefaites par le secrétaire de Floridor, prince de la Susiane, frere de Milagarde, homme exercé à contrefaire très-artistement toute sorte d'écritures. Armée de ces témoignages favorables, Ismene fit supplier le roi de lui accorder une audience qu'elle obtint avec peine; mais, enfin elle l'obtint, & sortit triomphante de cette ac-

(1) La marquise de Verneuil.

(2) Le duc de Bellegarde.

(3) Louise-Marguerite de Lorraine, fille du duc de Guise, tué à Blois.

(4) Le prince de Joinville.

cusation. Myrtile (1) eut ordre de se retirer de la cour, ainsi que le prince Filizel (2) qui s'en alla en Hongrie, faire la guerre contre le turc; & le secrétaire fut mis en prison comme faussaire.

Depuis ce tems l'inimitié la plus ouverte éclata entre la reine & la marquise *Ismene*, *Olympe* recevant fort mal ceux qui fréquentoient *Ismene*; & celle-ci nuisant de tout son pouvoir aux plus affidées créatures d'*Olympe*. Mais enfin il survint un autre désordre qui ruina tout-à-fait le crédit d'*Ismene* (3). Le roi eut avis qu'elle avoit une intelligence secrette avec le (4) roi des Asturies. Le cas fut jugé si grave, & les informations si contraires à l'innocence de la marquise, qu'elle fut arrêtée avec quelque-uns de ses plus proches parens (5). Cette seconde

(1) Juliette-Hippolyte d'Estrée.
(2) Le prince de Joinville.
(3) La marquise de Verneuil.
(4) Le Roi d'Espagne.
(5) Notamment de son pere, François de Balsac, seigneur d'Entragues; & son frere

disgrace d'Ismene donna lieu au rappel de Myrtile (1) & du prince Filizel (2).

Comme une disgrace n'arrive gueres sans une autre, Alcandre chercha à se guerir de sa foiblesse pour Ismene, & transporta ses adorations à une jeune fille (3), qu'il maria aussitôt après; & à laquelle succéda une autre jeune fille (4) beaucoup plus belle, qu'il maria également, mais pour la forme, comme la premiere. Sous le regne de la seconde, qui amusoit fort *Alcandre*, la cour fut très-calme. Le roi maria *Milagarde* avec un prince de la maison royale (5). La marquise *Ismene*, sortit de prison, &

utérin le duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX & de Marie Touchet, native d'Orléans.

(1) Juliette-Hippolyte d'Estrée, marquise de Cerisai, ou duchesse de Villars.

(2) Le prince de Joinville.

(3) La comtesse d'Estanges, sœur de madame de Sourdis.

(4) Jaqueline de Beuil, comtesse de Moret, qu'il maria au comte de Vardes.

(5) Milagarde, c'est-à dire, Louise-Marguerite de Lorraine, épousa François de Bourbon, prince de Conti, qui mourut en 1614.

obtint grace du roi, mais elle fût renvoyée à sa (1) terre.

Cet exil ne fut bientôt qu'une disgrace apparente, qui servit de voile aux visites secrettes qu'*Alcandre* toujours épris d'*Ismene* (2), lui rendoit dans le plus grand mystere. Aussi la reine fut-elle quelque tems sans en rien savoir; mais dès qu'elle en fut informée elle se livra à une sorte de rage, & défendit tout haut aux dames qui avoient les entrées de son cabinet, de voir Ismene, sous peine d'être chassées avec affront. Cet éclat déplut fort au roi; mais il comprit qu'il n'y pouvoit remédier.

Quelque tems après, *Alcandre* qui n'osoit plus voir *Ismene* que de loin en loin, prit fort en goût la princesse de Silésie (3), dame d'une rare vertu. Elle honoroit infiniment la personne du roi, mais ne faisoit aucun cas de sa passion.

(1) A Verneuil.

(2) La marquise de Verneuil.

(3) Catherine de Lorraine, fille de Charles de Lorraine, duc de Mayenne, & femme de Charles duc de Nevers & de Mantoue.

*Alcandre* oublia cette fantaisie infructueuse, & se replia sur son inclination favorite d'alors, & qui avoit toujours pour objet la marquise *Ismene*. Nouveau sujet d'altercations entre *Olympe* & *Alcandre*; les ministres eurent bien de la peine à les contenir dans les mesures qu'un couple aussi auguste & aussi exposé en vue, devoit à son rang, mais il survint un nouvel incident tout à fait imprevu, & qui ralluma l'incendie qu'on s'efforçoit d'éteindre.

Le roi & la reine étoient allés dans une maison (1) de plaisance aux environs de *Lutecie* (2); il fallut passer un (3)

(1) Saint-Germain-en Laye.

(2) La ville de Paris.

(3) Le bac de Neuilly. L'accident dont il est ici question fut cause qu'on y bâtit quelque tems après au même endroit un pont de bois, qui a subsisté jusques vers la fin du régne de Louis XV; un pont de pierre lui a succédé, qui passe pour la merveille de la Seine. Le prince & la dame qui étoient dans le caroffe avec le Roi & la Reine, étoient Henri de Bourbon, prince du sang, dernier duc de Montpensier, mort en 1608; & Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois.

bac ; le carosse où ils étoient tous deux, accompagnés de *Milagarde* & du *duc de Mycene*, versa dans la riviere. Le roi ni le duc de Mycene ne furent point mouillés, parce qu'ils sauterent assez à tems par les portieres; mais les dames burent de l'eau, & coururent grand risque d'être noyées. Quelques jours après, le roi alla voir Ismene qui savoit déjà l'aventure, & qui lui dit : si jeûsse été au bord de l'eau, j'aurois eû pour vous une mortelle inquiétude, mais après vous avoir vû sauvé, j'aurois crié avec une joie inexprimable : *la reine boit*.

Ce propos fut rapporté à la reine. La tempête cette fois fut si violente, qu'*Alcandre* & *Olympe* qui s'expliquerent au sujet de ce propos indiscret furent quinze jours sans se parler. Alcandre fut le plus récalcitrant ; il fallut que les plus sages de son conseil employassent toute leur éloquence pour l'appaiser. Enfin, l'accord fut fait, & cette reconciliation donna lieu au projet d'un ballet dont la reine voulut se donner le plaisir, & où elle se proposoit de figurer elle-même.

Pendant les préparatifs, Alcandre voulut qu'une dame (1) qu'il désigna, fût du ballet. Olympe ne le voulut pas. Nouveau vacarme. Le ballet fut suspendu, & remis à autre tems, mais c'étoit un ballet maudit; & avant qu'il pût être exécuté, Alcandre, par un attentat monstrueux, fut assassiné, & enlevé à ses peuples dont il étoit adoré.

(1) Madame de Moret.



# LA GIBECIERE DE MOMUS.

*Repartie de Henri IV à dom Pedro de Tolède.*

HENRI le Grand parcourant un jour avec dom Pedro de Tolede les divers appartemens de son château de Fontainebleau, dont la chapelle n'étoit pas encore achevée, lui demanda s'il n'en trouvoit pas la structure bien ordonnée; « tout » est très-beau, répondit dom Pedro de » Tolede, tout y est bien logé, excepté » Dieu. » Henri, piqué de cette réponse, lui dit: « en France, on pense autre-» ment qu'en Castille; dans vos contrées, » les temples de Dieu sont des édifices » de pierre; ici, ses sanctuaires sont dans » les cœurs des fideles. »

*Simplicité d'un Francomtois.*

Le subtil Gaulart fut regardé comme

le génie rare de la Bourgogne salée, bien moins pour sa sagesse que pour sa folie. Il passe pour l'auteur de cette sentence : « *que pour ne point s'inquiéter du* » *lendemain, il ne faut qu'avoir sa cave* » *bien fournie dès la veille.* » Entendant dire à quelqu'un que le doyen de Besançon étoit mort : » n'en croyez rien, » dit-il, à ceux qui étoient présents, le » doyen de Besançon m'écrit tout, & » s'il étoit vrai qu'il fût mort, il n'au- » roit certainement pas manqué de m'en » donner avis. »

### *Le porc qui a bu le lait.*

Un paysan plaidant contre un de ses voisins, porta la veille du jugement un pot de lait à son procureur. Le lendemain au lever de l'aurore, sa partie adverse porta au même procureur un petit cochon. Le premier ayant été condamné, dit en pleurant : « où est mon lait ? » Le clerc du procureur qui étoit dans la salle, lui répondit : le cochon l'a bu : « non, non répliqua le manant ; c'est une » bien plus grosse bête. »

*Bon mot d'un jeune homme ressemblant à Auguste.*

Auguste informé qu'il y avoit à Rome un jeune homme qui avoit tous ses traits, l'envoya chercher & après l'avoir examiné attentivement, « mon ami, lui dit-» il, votre mere n'est-elle jamais venue » à Rome? » Non répondit le jeune homme, mais mon pere y a séjourné quelquefois.

*Sage réponse de Philippe.*

Philippe, roi de Macédoine, pressé par ses courtisans de bannir un de ses sujets qui s'étoit permis quelques propos injurieux contre lui; « il vaut beaucoup » mieux, leur répondit-il, qu'il les tienne » dans mes états où nous sommes connus » l'un & l'autre, que de les aller répandre » dans des contrées où mon nom même » & le sien sont ignorés. »

*Trait de grandeur d'ame.*

Pompée fut chargé par le Sénat, de

faire transporter des bleds à Rome, dans une disette extraordinaire. Comme il étoit prêt à s'embarquer, il fut instamment supplié par les matelots de ne point se mettre en mer sur l'heure. « Les vents, » lui disoient-ils, sont contraires, le » naufrage est presqu'infaillible, vous » vous exposez à périr au milieu des » flots. » Mais Pompée songeant aux soins de sa patrie & demeurant inébranlable dans sa résolution, *Qu'importe ma vie*, leur dit-il? *C'est mon départ qui importe.*

*Réponse héroïque.*

Un soldat poltron vint tout tremblant dire à Léonidas: « Général, les ennemis » sont aux portes du camp, nous sommes » perdus, leur multitude est si grande » que leurs dards nous dérobent le soleil: » eh bien répondit gaiement Léonidas » nous nous batterons à l'ombre. »

*Le trésor perdu.*

Marc-Antoine Baristei, désespéré d'a-

voir perdu cinq cents écus mis sur un navire qui venoit d'être submergé à la vue même du port, alloit terminer ses jours en s'étranglant. Comme il préparoit tout pour exécuter son dessein, il vit tomber de la solive où il enfonçoit le clou fatal, un sac dans lequel il trouva mille écus. Cette découverte lui ayant fait perdre l'envie de sortir de la vie, il prit les écus & laissa le cordon & le clou qui devoient lui servir à se pendre, & qui, comme on va le voir, ne resterent pas inutiles pour tout le monde; car, le premier maître de ces deniers, dont le plaisir unique étoit d'aller tous les jours les voir, les prendre, les baiser l'un après l'autre, fut si désespéré d'une pareille perte, que sans autre réflexion il se pendit sur le champ, trouvant là tout à propos l'appareil convenable. Quelqu'un écrivit au-dessous de cette solive :

„ *Tel qui croit perdre gagne ;*
„ *Tel qui croit gagner perd.*

*N. B.* On sait avec quel agrément ce même conte a été mis en fable par la Fontaine.

*Subtile réplique.*

Un homme qui avoit un très-gros ventre, traversant la ville de Caen à cheval, un normand lui dit: « pouvez-» vous ainsi renverser l'usage? Quoi, » vous portez votre malle sur le devant? » La précaution est nécessaire, répondit-il, sur le terrein des voleurs.

*De deux religieux délivrés de trois voleurs, par le moyen d'une prédication.*

Deux bons peres religieux traversant une plaine furent pris par trois voleurs, qui, le pistolet en main, leur demanderent la bourse. Ces bons peres qui n'avoient point d'argent & qui vivoient des aumônes que les gens de bien leur faisoient, supplierent ces voleurs à mains jointes de les laisser passer leur chemin: mais nonobstant toutes ces supplications, si Dieu n'eût changé leur volonté, ils étoient sur le point de les égorger pour avoir leurs dépouilles. Pendant ces contestes, voici l'un de ces trois

pendards, qui dit au plus vieux de ces bons religieux : « parbleu, puiſ-
» que vous n'avez point d'argent, il faut
» que vous faſſiez une petite prédication,
» ou préſentement vous perdrez la vie.
» Le bon pere voulant ſe réſerver avec
» ſon compagnon pour une meilleure oc-
» caſion, acquieſce à ſa volonté, & com-
» mence ſon exhortation en cette ſorte :
» Meſſieurs, j'oſerai, ſans comparaiſon,
» mettre la vie de notre ſeigneur Jéſus-
» Chriſt en parallele avec la vôtre : il
» endura beaucoup en ce monde, auſſi
» faites-vous ; il étoit fugitif çà & là,
» auſſi êtes-vous : il alloit accompagné
» de ſes diſciples, auſſi allez-vous en
» troupe : il n'avoit pas un lieu aſſuré,
» vous n'en avez point auſſi : il ſouffroit
» le plus ſouvent la pluie, le vent, le froid,
» le chaud, & toutes les injures du
» tems ; vous recevez toutes ces incom-
» modités : il alloit les pieds nuds, vous
» n'êtes guères bien chauſſés : il n'avoit
» qu'une robe, vous n'avez, comme
» j'eſtime, que les habits que vous por-
» tez : il ne portoit ni or ni argent, je
» crois que vous n'en êtes pas chargés :

» il jeûna volontairement quarante jours
» au désert, aussi faites-vous bien sou-
» vent, mais contre volonté : il fut
» tenté de l'esprit malin ; vous l'êtes
» continuellement ; il fut transporté sur
» le pinacle du temple, & sur une haute
» montagne, ainsi le diable vous porte
» sur les collines & précipices, pour
» épier & voir venir de loin des passans;
» il eut faim & soif, il vous en prend
» bien souvent autant : il étoit rejetté
» & haï du monde, aussi êtes-vous;
» des juifs guettoient journellement pour
» le prendre, le prévôt en fait de même
» pour vous attraper : il fut trahi par
» Judas, l'un de vous trahira ses com-
» pagnons : il fut pris, mené, lié &
» garotté, aussi serez-vous : il répondit
» devant Anne & Caïphe, & fut mené
» devant Pilate & Hérode, aussi vous
» serez menés pour répondre devant vos
» juges; il fut lié à une colomne, &
» flagellé, vous avez peut-être déjà fait
» le tour de la ville, & êtes fleur-de-
» lisés ; il fut condamné à être crucifié
» entre deux larrons, vous serez un jour
» roués, & l'un de vous sera au milieu des

» autres: il rendit l'esprit, aussi mour-
» rez-vous: finalement il fut enseveli,
» descendit aux enfers, ressuscita & monta
» ès Cieux; aussi, si vous ne vous amen-
» dez aurez-vous l'air pour sépulture;
» descendrez aux manoirs infernaux, &
» y demeurerez éternellement avec tous
» les diables, où vous envoyeront le
» Pere, le Fils & le Saint-Esprit. Ainsi-
» soit-il. » Par le moyen de cette petite prédication bien troussée, & de cette finale bénédiction, nos deux religieux furent absous de ces voleurs.

*N. B.* Nous avons conservé ce conte dans le style même de l'auteur, pour en donner une idée à ceux qui liront notre extrait.

*Naïveté d'une vieille femme.*

Une vieille femme étoit devenue sourde. Comme vieille, elle parloit d'un ton nasillard, & comme sourde elle élevoit la voix si haut, qu'elle étourdissoit tout le monde. Vint la fête du saint de son village. Ce jour-là elle porta son pain béni à l'offertoire; obligée pour parvenir

jusqu'à la balustrade de l'autel, de passer à travers une foule considérable de villageois, un vent qui devoit fort la gêner, s'émancipa avec un bruit des plus sonores. Cette incongruité lui arriva en voulant faire la révérence au seigneur de l'endroit. Les paroissiens les plus proches eurent le double avantage d'entendre le son & de participer à l'encens; les plus éloignés n'eurent que le premier avantage & se passerent facilement du second. L'explosion avoit été des plus violentes, cette vieille ayant encore la force expulsive très-vigoureuse. Tous ceux devant qui elle passa firent des éclats de rire. La vieille ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle étoit l'objet de leur risée, mais elle ne pouvoit découvrir ce qui pouvoit y avoir donné lieu, étant sourde, comme on l'a dit ci-dessus. Après s'être bien examinée, elle imagina enfin que ce pouvoit être son pain béni, qui à la vérité étoit bien médiocre pour une paroisse assez considérable. Alors elle se tourna vers tous les paroissiens, en leur disant : *ne vous moquez ni de moi, ni de mon pain béni, car si j'avois eu plus de farine, je l'aurois fait plus gros.* Si les

les ris redoublerent, j'en laisse juge le lecteur.

*Maxime d'un sage.*

*Aimez comme si un jour vous deviez hair*, disoit Bias, *& haissez comme si vous deviez aimer après.*

*Plaisante histoire de la femme d'un peintre, qui au retour d'un* voyage, trouva bâté *un âne qu'il avoit peint sans bât.*

*N. B.* Nous nous dispensons d'extraire cette très risible, mais trop libre facetie. La plûpart de nos lecteurs sauront bien la retrouver dans l'inimitable la Fontaine, qui en a fait la matiere d'un de ses contes.

*Le cheval qui bronche.*

Un gentilhomme allemand parlant assez bien françois, traversoit à cheval le pont d'Avignon pour entrer dans la ville; son coursier fatigué par une longue marche, tomba sur les deux pieds de devant; une femme dont l'honneur n'étoit pas, à ce qu'on rapporte, tout à fait irréprochable,

fit un éclat de rire au nez du cavalier, qui sur le champ lui dit : *madame, ne soyez point surprise, toutes les fois qu'il rencontre une catin..... il fait la même chose. ——Monsieur, s'il est ainsi, ne passez pas outre, car vous risqueriez de vous rompre le col vingt fois.*

*Subtilité d'un écolier.*

Un écolier ( devroit - on ajouter foi à cette engeance ) un écolier, dis-je, entiérement privé des faveurs de Plutus, mais en récompense infiniment instruit & stilé par Mercure, arriva tout transi à la porte d'un riche villageois qui étoit allé porter ses denrées à la ville. Sa femme avoit eû un premier mari qu'elle pleuroit depuis quatre ans. L'écolier ayant hasardé de frapper, elle vint lui ouvrir, lui demanda qui il étoit, d'où il venoit. L'écolier répondit : je suis un étudiant ; j'arrive de Paris. La femme qui étoit des plus simples & passablement sourde, va s'imaginer qu'il avoit parlé du paradis. Elle lui répliqua avec une espece de joie, *quoi ? vous venez du paradis ?* L'écolier

voyant à ce mot à qui il parloit, lui répondit, *oui madame.* Alors la villageoise le fit entrer, alluma un grand feu, lui donna du linge blanc, courut lui tirer une bouteille du meilleur vin, lui en fit boire un grand verre suivi de plusieurs autres, le fit bien manger, & quand elle le crut restauré, elle lui dit : *mon cher ami, j'ai perdu depuis quatre ans mon bon mari, nommé Hans. O mon cher Hans! Dieu veuille avoir ton ame, la mienne après. La tienne est sans doute en paradis; car, tu étois un si bon homme. Mon cher ami,* dit-elle à l'écolier, *vous l'y avez vû certainement, vous l'avez connu dans ce lieu-là. Comment le nommez vous?* dit l'écolier. — *Hélas, on l'appelloit Hans-la Brebis, il est un peu louche.* — *Je me souviens de l'avoir vu.* —*En quel état est sa santé?* — *En très-mauvais. Il n'est encore que dans le vestibule du paradis; il fait très-froid dans cet avant-lieu de délices, & l'on y jouit qu'en espérance de la plénitude des biens célestes. Le malheureux Hans n'a ni argent ni vêtemens, & sans les secours de plusieurs ames compatissantes, il seroit anéanti de*

*faim & de froid.* A ces mots, la femme versa des torrents de larmes. *O mon cher Hans*, s'écria t'-elle en sanglottant, *chez moi vous n'aviez qu'à parler pour avoir, & vous éprouvez des besoins dans l'autre monde! Si j'avois pu me l'imaginer, je vous aurois fait précautionner d'une ample provision d'argent & d'habits; car (Dieu merci), j'ai encore tous les vôtres, & si je connoissois quelqu'un qui voulût s'en charger, je vous ferois tout parvenir.* N'y a-t-il que cela qui *vous embarasse*, dit l'écolier? *je lui porte tout moi-même, si vous vous en rapportez à moi. Aussi-bien je me dispose à retourner dans ce pays-là. Je partirai à l'instant pour le tirer plus promptement de peine.* La villageoise, au comble de la joie, courut chercher les vêtemens de son mari défunt; elle y joignit douze chemises toutes neuves, qu'elle venoit de faire pour son second mari; autant de mouchoirs, de cravates, de bas, &c. elle fit du tout un paquet qu'elle enferma avec cinq cents écus dans un coffre dont elle remit la clef à l'obligeant écolier. Elle lui donna aussi pour son voyage un habit complet,

deux paires d'excellents ſouliers, & vingt écus qu'elle accompagna d'un tendre embraſſement mêlé de larmes. L'écolier prit un ſecond repas; mit le coffre ſur ſon épaule & partit. Le mari rentre quelque temps après. Sa femme ſe jette à ſon col, & lui conte ce qui vient d'arriver, lui dépeignant à peu-près le viſage du meſſager. *Vous lui avez envoyé le diable qui vous rompe le col*, dit le mari; & montant promptement ſur le meilleur de ſes chevaux, il court à toutes brides pour rejoindre l'écolier trompeur; mais celui-ci toujours ſur ſes gardes, & qui ſe doutoit de ce qui pourroit réſulter, regardoit ſouvent derriere lui: du moment qu'il apperçut le villageois, il jetta adroitement le coffre par-deſſus une petite haye auprès de laquelle il ſe trouvoit fort à propos. Le payſan le rejoint; lui demande s'il n'a point vu paſſer un homme chargé d'un coffre. Je l'ai vu, répondit l'écolier, mais dès qu'il vous a apperçu, ajouta-t-il malignement, il a traverſé ce ruiſſeau & s'eſt enfoncé dans le plus épais de ce bois touffu. C'eſt le drôle que je pourſuis, dit le villageois; obligez-moi de

tenir un inſtant mon cheval, qui ne peut que m'être inutile dans la forêt. L'écolier le promit, & prit la bride. Le manant ſaute le ruiſſeau & s'enfonce dans le bois. L'écolier reprend ſa malle, monte ſur le cheval, pique & s'en va. Le villageois parcourt vainement une grande partie de ce bois. Haraſſé, déchiré par les ronces, il repaſſe le ruiſſeau, & s'émerveille fort de ne plus trouver ni homme ni monture; s'appercevant, mais trop tard, qu'il a été doublement dupé, il retourne à pied au logis. Sa femme lui demande s'il a rencontré le voyageur céleſte. Oui, lui dit-il; & pour qu'il arrivât plus vîte, je lui ai laiſſé mon cheval.

*Répartie d'un payſan dauphinois à des écoliers de Lyon.*

Pluſieurs jeunes étudians de Lyon furent un jeudi ſe promener vers la Guillotiere. Ils rencontrerent un âne, qui ſe mit à braire en paſſant auprès d'eux. Ces meſſieurs adreſſant la parole au villageois qui le montoit, lui dirent en riant: *parle*

*donc, manant, ne pouvois-tu pas mieux instruire ta bête, qui brait ainsi hors de saison? Pardonnez moi, messieurs, répondit le rustre. Mon âne est un animal si spirituel & si bien élevé, que non-seulement il brait comme les autres au mois de mai, mais encore toutes les fois qu'il se trouve avec quelques uns de ses confreres.* A mauvais plaisans, bon railleur.

*Vengeane d'un voleur.*

Dans une ville de la haute Normandie, un voleur ayant été condamné au fouet, dit à l'exécuteur, les larmes aux yeux : *mon cher ami, traite-moi avec ménagement, je t'en conjure; mon doux frere, à la pareille.* Le bourreau peu flatté de ce dernier mot, sévit cruellement contre le *prometteur de pareilles.* La cérémonie terminée, le coquin dit à l'exécuteur en s'en allant : ah! bourreau, *je te le rendrai tôt ou tard ou je ne pourrai.* Au bout de quatre ans ce scélérat osa revenir dans la même ville, dans l'espoir de tirer vengeance de la sévérité du bourreau; méconnu de

tout le monde, un jour de marché il se glisse dans la foule, dérobe subtilement la bourse d'une bourgeoise & court la porter avec plus d'adresse encore dans un panier que portoit ce jour-là le bourreau pour faire sa quête ; cela fait, il retourne auprès de la bourgeoise, & la tirant à l'écart lui dit : *Madame, on vient de vous enlever votre bourse, mais si je ne vous instruisois, vous n'imagineriez jamais quel scélérat a pu commettre un pareil crime ; regardez*, dit-il, en lui montrant l'exécuteur ; *voilà le coupable ; courez madame, saisissez-le ; & dans son panier vous retrouverez votre bourse.* La bourgeoise comble de remercimens le vrai filou ; court, vole à l'instant même vers le bourreau ; l'arrête, appelle la sentinelle. On fouille dans le panier ; on trouve la bourse. Le bourreau est convaincu, déclaré voleur surpris en flagrant délit, conduit en prison & peu de tems après condamné à être pendu. Mais par qui sera-t-il pendu puisqu'il n'y a plus de bourreau ? le perfide délateur se présente, disant qu'il se charge de l'exécution. Les Juges y consentent. On lui livre le patient

qu'il conduit à la place publique. Le bourreau ayant monté l'échelle, le nouvel exécuteur lui passe la corde autour du col; & sur le point de lui donner les secousses, il lui dit à l'oreille, *reconnoîtrois-tu bien celui que tu as flagellé si impitoyablement il y a quatre ans, quoiqu'il t'ait dit, frere à la pareille? eh bien, c'est moi, moi qui ai coupé la bourse de cette bourgeoise; moi qui l'ai subtilement mise dans ton panier; moi qui t'ai accusé & moi enfin qui va te pendre;* à ces mots le patient s'écria: *un mot de grace, honorables Juges.* Mais ce scélérat ne lui permit point de parler & quoique les Juges lui criassent de le laisser s'expliquer, il dépêcha l'innocent bourreau: en disant pour toute raison: *c'est un causeur, c'est un causeur.*

*Réponse d'un Parmésan.*

Un fantassin né à Parme, traversoit la ville de Saluces. Il arriva dans la place publique, au milieu de laquelle est élevée une immense colomne, qui soutient l'aigle Impérial: ce soldat s'étant arrêté pour

la confidérer, dit malicieufement : *que Dieu damne celui qui t'a placée fi haut.* Quelques artifans l'ayant entendu, coururent rendre aux magiftrats les paroles de cet étranger, & fur leur rapport il fut pris & conduit devant eux : interrogé par le chef de l'affemblée, il avoua tout & fe juftifia de cette maniere : *Meffieurs, j'ai pour l'aigle qui repréfente la Majefté Impériale, tant de culte & d'amour, que je n'ai pu commander à mon indignation contre celui qui en la plaçant fi haut, m'a privé du plaifir de l'embraffer en arrivant dans cette ville.* Par cette fubtile réponfe, le Parméfan non-feulement fut abfous, mais encore comblé d'éloges, & conduit jufqu'à l'autre porte de la ville par toutes les troupes, au fon des inftrumens militaires.

### *La rave de Louis XI.*

Louis XI encore Dauphin, & fuyant la colere de fon pere qu'il avoit outragé plufieurs fois, s'étoit retiré en Bourgogne. Dans cette retraite la chaffe étoit fon unique occupation. Il n'y alloit pas

de fois qu'il ne visitât un malheureux paysan nommé Conon ; il se faisoit même un plaisir de prendre ses repas avec lui. Cet infortuné n'avoit qu'un coin de terre où il venoit d'excellentes raves dont il avoit toujours soin de présenter les plus belles au Dauphin. Du sein de sa solitude le Prince apprenant la mort de son pere, courut se faire sacrer & monta sur le trône. Quelques mois après le pauvre Conon, à la persuasion de sa femme, vint en France, portant un panier rempli des plus belles raves de son jardin. Les vivres lui ayant manqué, il se vit obligé d'en manger & ne put en conserver qu'une. Etant enfin arrivé à la cour, Louis XI, qui le reconnut, le fit appeller. Le bon homme se jetta à ses genoux, & lui présenta sa rave. Le Roi lui tendit la main avec affabilité, le fit relever, reçut sa rave, la fit mettre parmi les raretés de sa couronne, & admit le rustre à sa table. Après le repas, il lui donna mille écus & le laissa partir. Quelque tems après un courtisan qui avoit été témoin de la réception que Louis XI avoit faite à ce paysan, se laissa guider par un espoir trom-

peur, & présenta au Roi un excellent cheval, s'attendant à une riche récompense. Louis XI ayant quelque tems réfléchi, se souvint de la rave du pauvre Conon, se fit apporter la boëte qui la contenoit, & la donna au courtisan. Ce gentilhomme la reçut sans l'ouvrir, baisa la main du Roi & se retira. De retour chez lui, comptant tenir quelque diamant du plus haut prix, il ouvrit précipitamment la boëte, & n'y trouva que la rave en question. Il s'imagina que le Roi s'étoit trompé, & alla le lendemain à son lever lui présenter la rave, sous prétexte qu'il y avoit eu méprise d'écrin. Mais Louis XI lui dit : *à quel prix mettez-vous donc le cheval que vous m'avez donné, puisque le présent que je vous fais m'a couté mille écus ?*

### *Le Diable craignant un second mariage.*

Ce Conte, tiré de Bocace, a été agréablement mis en vers, par J. B. Rousseau.

Un diable du commun envoyé sur la terre par satan son chef, pour corrompre

les mortels, s'avisa, pour ne point être seul, de se marier; mais à peine eut-il prononcé le oui fatal, qu'il se crut dans un enfer bien plus terrible que celui qu'il venoit de quitter; il fut si excédé, qu'il menaça le noir souverain de retourner au sombre séjour, s'il ne le délivroit de ce martyre. Satan, à qui ce diable étoit nécessaire, l'exauça, il lui enleva sa femme. Le démon délivré parcourut les différentes plages du globe; enfin fatigué de ses courses, il s'établit dans le corps d'un homme & n'en voulut plus sortir malgré les exorcismes, les conjurations & les menaces qu'on lui fit. Un chanoine qui avoit connu ce diable marié, & qui reconnut sa voix, promit de délivrer le malheureux possédé, & se transporta à cet effet chez lui. Le peuple s'assemble; on court en foule; on est avide de sçavoir de quelle maniere celui-ci s'y prendra. L'exorciste s'approche du souffrant, & d'une voix ferme & intelligible il s'écrie: *esprit profane! sors de ce corps, ou je te remarie.* A ces mots le démon répondit: *me remarier! c'est déja trop d'une fois. J'aime mieux retourner en enfer.* L'esprit impur

ſortit donc ſur le champ ; retourné au ſombre manoir, il parut devant Satan & lui dit : *ta victoire eſt certaine ; ton empire ſur les hommes eſt aſſuré ; notre ſéjour ſur la terre eſt inutile, tant qu'il y reſtera des femmes. Je doute*, ô Satan ! *ſi la malice de tous les démons reunis peut égaler la leur.*

*Facétie du bouffon d'Alphonſe.*

Alphonſe, roi de Naples, avoit à ſa cour un bouffon, qu'il avoit chargé d'écrire toutes les folies des ſeigneurs & gentils-hommes qui approchoient de ſa perſonne avec leurs noms à côté. Le Roi voulant remonter une partie de ſa cavalerie, envoya un maure qu'il avoit toujours auprès de lui avec cent mille ducats, pour lui acheter des chevaux barbes. Le bouffon mit ce fait ſur ſes tablettes. Quelques jours après Alphonſe lui ayant demandé ſon livre, fut très-étonné d'y voir un article intitulé *folie du Roi.* Il le lut & vit que c'étoit au ſujet de l'achat dont il avoit chargé le maure. Indigné contre l'audacieux critique, il le fit venir & lui de-

manda avec emportement, pourquoi il traitoit de folie une commiſſion dont le but étoit de mettre ſa cavalerie en meilleur état. Sire, dit le bouffon, c'eſt parce que *tu as commis la plus grande des inconſéquences, de confier des fonds auſſi conſidérables* à *un étranger, que tu ne reverras ſans doute jamais. Et s'il revient*, dit le Roi, *s'il m'amene ici les chevaux que je l'ai chargé de m'acheter, ſera-ce une folie? que deviendra ton article? j'en ſuis peu embaraſſé*, reprit le bouffon; *s'il revient, j'effacerai ton nom & j'y mettrai le ſien; car alors il ſera bien plus fou que toi.*

*Bon mot de Trajan.*

Trajan avoit coutume de dire, *qu'on ne pouvoit mieux comparer la chambre des Comptes d'un Roi qu'à la rate qui ne s'enfle jamais, que tout le reſte du corps humain n'en ſoit extrêmement incommodé.*



*Libre repartie de Raphaël à deux Cardinaux.*

Le célébre Raphaël se trouvant à table avec deux Cardinaux qui l'aimoient fort & qui, pour le lutiner, critiquoient quelques défauts échappés à son pinceau, dans un tableau où S. Pierre & S. Paul étoient représentés : *Vous avez peint leurs visages trop rouges*, lui disoient-ils. Raphaël leur répondit, *Messeigneurs, n'en soyez point surpris. Je les ai peints comme ils sont eux mêmes dans le ciel ; & cette rougeur vient de la honte qu'ils ont de voir l'église entre de pareilles mains que les vôtres.*

*Répartie d'un gentilhomme.*

Un prince de France ayant trouvé un de ses gentilshommes assis tout seul à table, lui dit : *te voilà bien à l'aise assis à la place des niais ;* le gentilhomme lui répondit : *vous y étiez hier, Monseigneur ; pardonnez-moi si j'ai pris votre place.*

### *Réponse du Vualstein.*

Le Vualstein, après une marche pénible, étant entré dans Nuremberg le jour même de la fête du fondateur des religieux de cette ville, leur fit ordonner par un de ses officiers de faire cesser la sonnerie, tout-à-fait contraire à une migraine qu'il avoit. Les moines au lieu d'obéir, firent sonner toutes leurs cloches. Le Vualstein indigné, chargea un détachement de sappeurs & de pionniers de renverser leur couvent. Les Magistrats s'étant jettés à ses genoux pour le fléchir, il leur dit froidement, *l'empire a besoin de ma tête & non d'un clocher.*

### *Plaisant mot d'une femme.*

Une femme couroit toutes les rues en criant, *je lui pardonne la mort de mon mari de bien bon cœur;* quelqu'un l'ayant arrêtée, lui demanda *qui l'a tué?* Personne, dit-elle; *mais je pardonne d'avance à celui qui m'en fera porter le deuil.*

*Répartie d'un Maçon.*

Un médecin reprochoit à un honnête homme sa basse extraction en ces termes, *tu n'es que le fils d'un maçon*, lui disoit-il ; *qui peut te l'avoir appris*, répondit l'autre ? *il faut que ce soit ton pere, qui portoit du mortier & des pierres au mien.*

*Bon mot contre les Normands.*

Un Parisien voyant un soldat de la Haute-Normandie qui tiroit au blanc pour s'exercer, alla précisément se placer devant le but ; le Normand lui ayant demandé s'il vouloit se faire tuer ; *non non*, dit-il, *c'est au contraire de peur que tu ne m'attrapes, si je me plaçois ailleurs.*

*Le menteur obligeant.*

Un bourgeois faisoit des reproches à un de ses amis, sur ce que, selon lui, il ne disoit jamais la vérité. *Tu as raison*, dit l'ami ; *car je passe ma vie à faire ton eloge.*

### *Plaisant mot d'un criminel.*

Un criminel à qui on lisoit sa sentence, confessoit toutes ses accusations & disoit, *cependant j'ai commis encore un bien plus grand crime.* Un des Juges lui ayant demandé, *quel est-il? Hélas! c'est de m'être laissé prendre.*

### *Vengeance facétieuse d'un cocufié.*

Un Poitevin s'étant apperçu qu'un Normand de ses voisins courtisoit sa femme, voulut les surprendre; & pour y réussir, il prétexta un voyage à la campagne. Mais étant revenu au déclin du jour, il vit sa femme qui fermoit promptement un coffre, & ayant remarqué des habits sur son lit, il s'écria qu'il alloit se venger. Sur le champ, il envoya chercher la femme du galant sous prétexte d'une affaire de la plus grande importance. Quand elle fut arrivée, il lui dit, madame, ou je tue votre mari, ou vous allez condescendre à mes volontés; & comme elle faisoit des difficultés, le pauvre mari enfermé, *lui crioit:*

*aye pitié de ton ami, ma chere femme, aye en pitié; obéis, sois docile.*

Il résulta de cette avanture que les deux voisins furent de la même confrerie, & n'eurent plus rien à se reprocher. Cependant il arriva qu'un jour le faux voyageur rencontrant l'autre, le traita de Vulcain. *Cela te convient bien*, répondit celui-ci, *souviens-toi que tu es le premier en date; ton front doit te le rappeller.* D'accord reprit le Poitevin; mais toi, tu es le vulcain du coffre.

### *Plaisante réponse à un homme qui s'étoit fait représenter en marbre.*

Un seigneur des plus avares s'étoit fait tailler en marbre par un excellent sculpteur. Un jour qu'il faisoit voir cette statue à quelques Gentilshommes, il leur demanda si le sculpteur l'avoit bien saisi. *Monseigneur*, lui dit l'un d'eux, *ce marbre vous ressemble en corps & en ame.*

### *Simplicité d'un prédicateur.*

Le cardinal du Perron se trouvoit un

jour à un ſermon, pendant lequel le prédicateur diſoit à chaque citation qu'il faiſoit : *comme le rapporte, Monſeigneur Saint Auguſtin, Monſeigneur Saint Paul, Monſeigneur Saint Ambroiſe dans tel, tel & tel chapitre.* A la fin de la prédication le Prélat dit, en ſe retournant, à ceux qui l'accompagnoient, *il paroît que notre prédicateur n'eſt pas bien familier avec les peres de l'égliſe, puiſqu'il leur donne encore du Monſeigneur.*

*Mot d'une vieille.*

Une vieille Picarde venoit d'arriver dans le Catelet, quand nous le reprimes d'aſſaut ſur les Eſpagnols. Un ſoldat, l'épée à la main, pénétre dans une chambre où il trouve la vieille avec d'autres femmes. Pluſieurs camarades le ſuivent ; chacun choiſit ſa proie & s'en empare. Le premier ſoldat, moins difficile que les autres, ſe contenta de la Picarde, qu'il contraignit à paſſer la nuit avec lui : le lendemain elle diſoit à toutes ſes amies : *les honnêtes compagnons que ces ſoldats ! je veux faire un pélérinage pour obtenir de la Providence*

la faveur de voir ſouvent prendre le Catelet.

*D'un garçon tailleur, à qui une femme fit donner une chemiſe rouge.*

Un garçon tailleur nommé la Vigne, devint amoureux d'une honnête bourgeoiſe de Paris; celle-ci crut en devoir avertir ſon mari, qui lui recommanda de faire toutes les civilités poſſibles au galant, & de le faire tomber dans un piége propre à le bien corriger. La femme ſe prête à tout, & après quelques legers refus, elle accorde enfin à l'amoureux tailleur, un rendez-vous, à l'iſſue duquel il devoit paſſer la nuit auprès d'elle. Le mari qu'on lui avoit dit abſent ſe tenoit derriere un rideau, armé d'un fouet vengeur. La Vigne ſe rend à l'heure indiquée. La dame après une courte converſation le conduit dans ſa chambre à coucher. Là, ſous prétexte de lui faire paſſer une chemiſe blanche, elle l'oblige à ſe deshabiller. Le tailleur nud, la femme feignant de s'impatienter de ne point trouver de chemiſe aſſez propre, frappe du pied; le

mari paroît, on ferme la porte & le malheureux amant eſt étrillé avec la derniere rigueur. La cérémonie terminée, le mari lui ouvre en lui faiſant un profond ſalut; la femme lui dit adieu en lui tirant ſa révérence. La Vigne flagellé voulut informer contre le couple fallacieux; il rend plainte chez un Juge, qui pour toute ſolution, prononce : *nous ordonnons que maître la Vigne ſera* DÉFUSTIGÉ. Le plaignant ayant été demander à un Avocat l'explication de ce mot DÉFUSTIGÉ. Celui-ci lui dit : *mon ami : être* DÉFUSTIGÉ, *c'eſt être fouetté à toute outrance.* Le tailleur peu ſatisfait retourna chez lui, & ſe déſiſta de ſes pourſuites.

## *Mot d'un Pape.*

Le pape Jule II étoit extraordinairement belliqueux. Quelques cardinaux lui ayant fait un reproche de ſon amour pour les armes, il leur dit, *Saint Pierre a été le premier chef de l'égliſe; il portoit une clef & une épée. Mes prédéceſſeurs ont mis en uſage la clef; & moi je prétends me ſervir du glaive.* On lui répondit :

*mais Jeſus-Chriſt a ordonné à Pierre de remettre ſon épée dans ſon fourreau.* Cela eſt vrai, dit le pape, *mais ce ne fut qu'après qu'il eut coupée une oreille ; & moi je veux couper force bras & force jambes. Cela fait, je renfermerai mon épée.*

### *Répartie d'un payſan.*

Un vieux laboureur rencontrant l'archevêque de Cologne revêtu d'un habit militaire, fit un grand éclat de rire. L'archevêque qui l'entendit & ſe doutant qu'il en étoit l'objet, pouſſa à lui & lui dit, *il n'y a rien de riſible, mon ami, dans mon coſtume : je pars comme duc pour la campagne ; demain je paroîtrai comme archevêque à l'égliſe.* Le payſan lui répondit : *oui, Monſeigneur, mais quand le duc ſera à tous les diables, que deviendra l'archevêque ?*

### *Réponſe de Solon.*

On demandoit à Solon s'il avoit donné les meilleuers loix aux Athéniens ; *non*, dit il

dit-il, *mais celles qui leur convenoient le mieux.*

*Le vin des autres est toujours le meilleur.*

Un Normand élevé à Paris y étoit devenu grand buveur. Quelqu'un lui demandant comme à un connoisseur très-expert, quel vin il avoit trouvé le meilleur ; il répondit sans hésiter ; *celui que j'ai bu chez les autres.* Ce même Normand étant parti pour l'Italie, dans le dessein de rejoindre un oncle qu'il avoit à Trente, arriva à Naples chez un de ses amis ; celui-ci lui fit boire d'un vin nommé *Lachryma-Christi*, qui signifie *larme du Christ ;* il s'écria : *grand Dieu ! de quels crimes les Normands se sont-ils rendus coupables envers vous, pour que vous les ayez privés d'aussi précieuses larmes ?*

*Regrets d'un fils voyant jouer son pere.*

Alexandre de Gonzague assistant à une partie que faisoit son pere don Jean de Gonzague, versoit des torrens de larmes aux moindres pertes qu'il lui voyoit faire ;

ſon pere qui devinoit quel étoit le ſujet de ſes pleurs, dit : *Alexandre le Grand pleura jadis à la vue des victoires que remportoit ſon pere Philippe, craignant qu'il ne lui laiſſât plus aucune bataille à gagner ; & Alexandre de Gonzague mon fils pleure à la vue de mes pertes, craignant que je ne lui laiſſe plus rien à perdre.*

*Bon mot d'Alexandre le Grand.*

Alexandre parlant de Craterus & d'Epheſtion qui étoient deux de ſes favoris, diſoit ordinairement que Craterus aimoit le Roi ; mais qu'Epheſtion aimoit Alexandre.

*Le Gaſcon eſſorillé.*

Un Gaſcon condamné à avoir les oreilles coupées, ne ceſſoit de dire à tout le peuple qui le ſuivoit vers le lieu de l'exécution, *Meſſieurs, combien de gens ſeront trompés parmi vous, je vous aſſure que vos yeux pâtiront encore plus que mes oreilles.* Ce Gaſcon étant eſſorillé ne ſouffrit effectivement aucun mal, puiſque l'opération étoit faite d'avance. Sorti des

mains de l'exécuteur, il alla tirer par la manche deux des plus ébahis ſpectateurs, en leur diſant : eh ! bien, Meſſieurs, ce *drôle avoit-il les oreilles bien longues? Et fuſſiez-vous proches parens de maître Camus, n'avez-vous pas le nez encore moins court que mes oreilles ?*

*Bon mot du comte de Lude.*

Le comte de Lude avoit reçu de la nature un eſprit ſi vif & en même tems ſi ſociable, qu'il ſavoit plaire au ſouverain ſans exciter l'envie du courtiſan. Henri le grand dans une cavalcade, avoit fait monter ſur une âneſſe une dame avec un enfant qu'elle avoit eu de lui. Le comte de Lude enhardi par la tendre amitié que lui portoit le Roi, eut la témérité de dire à cette dame. *Dieu veille ſur vous Vierge-Marie & ſur votre enfant Jeſus.* Henri IV, qui ne pouvoit entendre un ſeul mot qui ſentît l'impiété, chaſſa le comte de ſa préſence. Celui-ci connut alors ſon imprudence ; il en eut un véritable repentir : le Roi à ſon retour lui montra le viſage d'un maître offenſé. Le

comte de Lude en conçut une si grande tristesse qu'en peu de jours sa santé s'altéra sensiblement. Il bouda Henri IV à son tour; mais le Roi dont la plus forte inimitié ne duroit au plus que huit jours n'y tint pas. Il envoya demander au comte de Lude comment après l'amitié qui avoit regné entr'eux il pouvoit lui *faire la mine*? Le comte qui reconnut à cette démarche que le tems de sa disgrace étoit expiré, reprit son enjouement ordinaire & répondit : allez dire au Roi que si je lui avois *fait la mine*, il l'auroit quelquefois moins sévere; & un instant après il courut faire sa cour à sa Majesté qui l'embrassa.

*Ce que l'on compte, compte* (1).

Laurent de Médicis ne savoit plus quel moyen employer pour corriger Cosme, son fils, de ses largesses continuelles; ne voulant point que ce fils fût regardé comme prodigue, ni lui comme avare, il s'avisa de cet expédient ci. Il fit venir

(1) C'est-à-dire, *ce que l'on compte, doit compter pour quelque chose.*

ſon banquier & lui recommanda de donner à ſon fils toutes les ſommes qu'il exigeroit, aux conditions cependant, que Coſme compteroit les eſpeces lui-même. Le banquier le promit & tint parole. Coſme s'étant préſenté chez lui, quelque jours après, lui demanda huit mille ducats; le banquier lui fit voir l'ordre de ſon pere, lui apporta un ſac. Coſme accepte les conditions, & ſe met à nombrer les ducats; mais il n'en eut pas compté deux mille, qu'il ſe laſſa; cette occupation lui parut autant de tems perdu, & peu accoutumé à cette maniere d'avoir de l'argent, il quitta tout. Sorti de chez le banquier il réfléchit ſur l'ordre donné par ſon pere, & ſur le but qu'il pouvoit avoir; il reconnut que ſa dépenſe étoit devenue exceſſive; & réſolut dès ce moment de mettre fin à ſes prodigalités.

*La ſcience d'une femme eſt qu'elle ne ſache rien.*

Jean duc de Bretagne, cinquiéme du nom, voulant unir ſon fils François de Bretagne à Iſabelle, fille du Roi d'Ecoſſe,

le jeune prince fit dès informations ſur les qualités d'Iſabelle. On lui dit qu'elle étoit ſage, belle, très-propre à donner de la poſtérité à ſon époux, mais malheureuſement peu éloquente; *elle eſt telle que je la deſire*, répond François de Bretagne, *je tiens une femme aſſez ſavante, quand elle ne prend point le pourpoint* (1) *de ſon mari pour ſa chemiſe.*

## *Bon mot d'Auguſte.*

Auguſte prenoit volontiers des repas chez les gens de marque, qui l'invitoient. Un ſénateur l'ayant prié à dîner avec Mecène, lui fit faire très-maigre chere. En ſortant de table, Auguſte lui dit à l'oreille: ſénateur, je vous rends bien

(1) Moliere fait uſage de cette penſée, lorſqu'il fait dire par un mari jaloux, qu'il n'exige d'une femme autre choſe, en fait de ſcience, ſi non:

Que ſon eſprit ſe hauſſe
A connoître un pourpoint d'avec un haut de chauſſe.

des graces, je ne savais pas être de vos amis à ce point.

*Réponse plaisante d'un bouffon.*

Le duc d'Offonne dit un jour, d'après les anciens, que dans un festin on devoit toujours être autant que les Muses ou que les Graces, c'est-à-dire, ou neuf, ou trois. Le lendemain il donna un repas. Un bouffon parasite étant venu s'asseoir au banquet, le maître d'hôtel voulut le chasser, par la raison qu'il excédoit le nombre ordonné. *Tu te trompes, dit le bouffon, commence à compter par moi, & tu verras si j'excéde le nombre.*

*Le Gascon en colere.*

Un Gascon qui se faisoit appeller le baron de Roncevaux, prit un logement près du Louvre. Reveillé dès le point du jour par les cris immodérés des blanchisseuses, il leur envoya un beau matin son domestique pour les engager au silence. Les blanchisseuses n'en ayant tenu compte, il ouvrit sa fenêtre & s'écria en écumant

de fureur, par la mort! *si elles m'y font aller, je mettrai le feu à la riviere.*

*Le tailleur qui se vole lui-même.*

Un tailleur de Rouen, nommé le Comte, étoit si bien habitué à dérober du drap à ceux qu'il habilloit, que sa femme le surprit un jour s'en retranchant à lui-même. *Y penses-tu mon ami,* lui dit-elle? *mais c'est pour toi que tu travailles. Je le sais,* répond le mari, *mais pourquoi ne veux-tu pas que j'entretienne une habitude si précieuse? Je la perdrais, si je m'épargnois plus que les autres.*

*Sottise d'un Beaunois.*

Un Beaunois que son pere avoit conduit en Italie, (mais les voyages ne forment pas tous les jeunes gens) se crut trop instruit à son retour, pour rester dans une petite ville: & il partit sur le champ pour Dijon. En y arrivant, il trouva un hôtel si beau qu'il ne put s'empêcher d'entrer chéz le Suisse pour lui demander à qui il appartenoit. Le Suisse

ſatisfit ſa curioſité. Le Beaunois pour faire parade de ſon éducation qu'il regardoit comme excellente, voulut converſer avec cet honnête concierge : *j'ai voyagé*, lui dit-il, *j'ai parcouru toutes les provinces d'Italie, & je trouve que cet hôtel eſt tout à fait conſtruit dans le genre Italien : il n'a ſurement pas été bâti ici : non, Monſieur*, dit le Suiſſe, qui s'apperçut à qui il avoit affaire : *deux hommes l'ont tranſporté de Florence dans cette ville, l'un par mer, l'autre par terre ; l'un dans un eſquif, l'autre dans une hotte. Parbleu !* dit le connoiſſeur, *je m'en doutois, voyez de quel prix ſont les voyages !*

*Le Xaintongeois achetant des gants.*

Un Xaintongeois, récemment arrivé à Paris, achetoit des gants pour aller à l'opéra. Après en avoir eſſayé pluſieurs paires, il en trouva enfin une à ſa main, & l'ayant miſe, il dit au parfumeur, *apportez-moi un miroir pour que je voie ſi ces gants me ſont juſtes.*

*Sage réponse d'une bourgeoise à un prince.*

Un prince du sang faisoit assiduement sa cour à une des plus jolies femmes de Paris. Les refus continuels qu'il en essuyoit bien loin d'éteindre sa passion, ne faisoient que l'augmenter encore. Il lui disoit un jour : *non, Madame, ce n'est point votre esprit, votre gaiété, ce ne sont point vos traits que j'aime ; mais c'est votre sagesse, votre candeur, votre honnêteté. S'il est ainsi*, repliqua la bourgeoise, *pourquoi, Monseigneur, cherchez-vous donc si ardemment à ne plus rien aimer en moi?*

*Querelle de deux voisines.*

L'intérêt fait encore plus de jaloux que l'amour. Il y avoit au Bourg-la-Reine deux traiteuses, qui par la proximité de leur demeure se nuisoient mutuellement. Un jour de fête elles se disputerent à qui logeroit un seigneur de la cour. La moins heureuse se tuoit de dire aux passans : *connoissez toute l'envie de cett femme. La*

*jalousie qu'elle a de moi est si forte, qu'elle s'est communiquée à tout ce qui l'environne, il n'est personne chez elle qui ne cherche à me nuire ; témoin son chat, qui est venu ce matin me manger trois livres de beurre.* La voisine voulant détruire ce reproche & en démontrer la fausseté, s'avisa du moyen suivant, qui mit les rieurs de son côté. Elle porta ses balances & son chat dans la rue, & l'ayant pesé devant tout le monde ; *elle s'écria : ce que c'est que la calomnie ! mon chat ne pese pas trois quarterons avec tout ce qu'il a dans le corps ; & il auroit mangé trois livres de beurre, cela est-il possible, Messieurs ?*

*Précaution d'un Parisien.*

Un bourgeois de Paris nommé Fromenteau, ayant présent à l'esprit le proverbe qui dit, que : *qui a provision, a rente ; & que l'économie d'un ménage consiste à se procurer tout de suite ce qu'il faudroit acquérir à la longue*, acheta douze berceaux, au premier accouchement de sa femme qui arriva, pour le dire en passant, un mois après son mariage, comme c'est

aſſez l'uſage à Paris. Ses amis étonnés traiterent cette dépenſe de folie ; mais il leur dit : *Meſſieurs, je ne ſuis point ſi fou qu'il vous plaît de le croire, & puiſque ma femme débute ſi bien, ne dois-je pas eſpérer qu'elle accouchera tous les mois ? Ne me faut-il pas parconſéquent douze berceaux pour la premiere année ? comptez bien.*

*Le nouveau converti.*

Les nouveaux Chrétiens d'Eſpagne ne perſiſtent preſque jamais dans la religion qu'ils ont embraſſée. Un maure nommé Achmet, s'étoit laiſſé baptiſer, mais par pure politique. Le carême étant venu, le nouveau converti s'ennuya de faire maigre ; & ſaiſiſſant une poule par le cou, il la plongea dans l'eau, en diſant à ſes gens : *Achmet paſſant par les eaux du baptême a pris le nom de Franceſio, de même ma poule paſſant auſſi par l'eau, prendra le nom de carpe : qu'on me mette cette carpe à la broche.*

*Réponse d'un Normand à un astrologue.*

Un Normand nommé Lanoie, donnoit un jour à dîner à un Picard, qui étoit sorti du college encore plus ignorant qu'il n'y étoit entré. Celui-ci voyant un succulent morceau de l'autre côté d'un plat, mais n'osant s'en emparer par le scrupule qu'il avoit de manquer aux bienséances, fit tomber la conversation sur l'astrologie ; & tournant le morceau en question de son côté, il dit d'un ton doctoral : *remarquez, Monsieur, que le ciel tourne ainsi, c'est une démonstration trop claire pour qu'elle souffre aucune objection. Vous raisonnez juste*, répond le Normand, puis retournant le plat très-à-propos pour soustraire le morceau à la cupidité du Picard, *il ajoute : mais le ciel après sa premiere révolution retourne sur ses pas, si votre démonstration est A PRIORI, la mienne est A POSTERIORI, & certes, c'est la meilleure.* Cela dit, il mit le morceau friand sur son assiette, & le Picard le regarda faire.

*La mule & les deux cruches d'huile.*

Deux Tourangeaux avoient un procès de la plus grande importance. Celui qui devoit naturellement le gagner, pour se rendre son Juge encore plus favorable, lui donna la veille du plaidoyer deux cruches pleines d'huile. Sa partie en ayant été avertie, acheta le soir même une mule dont il sçavoit que le Juge avoit la plus grande envie & la lui conduisit. Le lendemain matin, le Juge on ne peut plus content de posséder cette mule, lui dit: *je suis très-embarassé, la sentence* est portée. *Révoquez-la*, répond celui-ci, *rien ne vous est plus facile. D'ailleurs vous ne l'avez pas encore prononcée.* Le Juge repliqua, *mais ne sais-tu pas qu'il m'a donné deux cruches d'huile? Qu'importe? dites que la mule les a cassées d'un coup de pied.*

*Bons coups contre bonnes dents.*

Un soldat en faction, assailli par un chien qu'un polisson avoit agacé, donna

à l'animal un coup de hallebarde dans la tête & le tua. Le maître du chien arrive & prétend se le faire payer par le soldat, alléguant qu'on feroit inutilement tout Paris pour trouver un semblable chien. Le soldat refuse la somme demandée, protestant qu'il ne l'a tué qu'à son corps défendant. Le maître du chien désespéré de n'en pouvoir rien tirer, le fait conduire devant un Juge; celui-ci, lui demande pourquoi il a tué ce chien; le soldat répond que le chien s'est jetté sur lui & qu'il n'a fait que parer ses coups de dent. Le Juge replique, *tu devois employer le manche de ta hallebarde pour l'éloigner & non la pointe. Je l'aurois bien fait*, Monsieur, répond le soldat, *si le défunt eût consenti à me mordre de la queue & non des dents.*

*Mauvaise leçon est toujours funeste à celui qui la donne.*

Un avocat promit à un villageois de lui apprendre à parler avec tant d'éloquence, que jamais il ne perdroit de causes, pourvu qu'il les plaidât lui-même. Le manant s'engagea à lui payer pour un

ſecret auſſi précieux cinquante ducats: l'avocat comptant ſur la parole du payſan, lui dit. *Souviens-toi de nier toujours ce que l'on te demandera.* Le ruſtre le promit & ne s'en reſſouvint que trop. A quelques jours de-là, l'avocat lui ayant demandé les cinquante ducats en queſtion, le laboureur les lui refuſa fermement. Cité devant les Juges, il fit ſi bon uſage de l'axiome de l'avocat, qu'il nia intrépidement lui avoir rien promis.

*N. B.* Ce joli conte eſt un de ceux du *menſa philoſophica.* On en retrouve un emploi des plus comiques dans le rôle *d'Agnelet, de l'Avocat Patelin.*

*Les femmes comparées aux poules.*

Un marchand d'Autun demandoit à un Juriſconſulte comment il pouvoit aſſiſter avec tant de patience à toutes les querelles que cherchoit ſa femme aux différents domeſtiques de la maiſon. Le Juriſconſulte lui répondit, *& mais vous, comment pouvez entendre avec autant de ſens froid le bruit que font vos poules? Mes*

*poules*, dit le marchand, *me font des œufs & des poussins; & ma femme*, répartit le Jurisconsulte, *me fait des enfans.*

*Réponse d'un faux monnoyeur.*

Un Sicilien après nombre de fredaines périlleuses, s'étoit enfin déterminé à mener une conduite plus exemplaire. Un de ses anciens camarades de friponeries l'ayant rencontré, le plaisanta sur ce qu'après avoir fait de la fausse monnoie, il changeoit ainsi de régime. *J'avoue*, répond le Sicilien, *avoir été il y a dix ans ce que tu es aujourd'hui; mais toi devenir jamais, tel que je suis maintenant, c'est ce dont je te défie.*

*L'argent renverse même les remparts.*

Louis XI se disposant à pénétrer dans le duché de Milan, demandoit à Jean-Jacques de Trivulce, capitaine Milanois, brave & expérimenté, quelles étoient les provisions nécessaires pour une pareille entreprise. Trivulce lui répondit. *Sire, trois choses sont principalement essen-*

*tielles dans cette guerre : des deniers ; beaucoup de deniers & encore des deniers.*

### *Le véritable philosophe est plus heureux que le potentat le plus puissant.*

Alexandre alla suivi de toute sa cour visiter Diogenes. Comme il le trouva au milieu d'une plaine exposé à la plus grande ardeur du soleil, il lui dit : *Je suis Alexandre le Grand.* Le philosophe répond : *& moi, je suis Diogenes.* Le Roi de Macédoine se tenant de bout auprès de lui quelque tems, lui dit : *Je suis prêt à tout t'accorder ; qu'exiges-tu d'Alexandre ? Qu'il se retire de mon soleil*, répond Diogenes. A ce mot Alexandre dit en se retournant vers ses courtisans : *Si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogenes.*

### *Ne prêtez jamais à un joueur.*

Le capitaine Tarquin Abbatonio, venoit de se jetter après son dîner sur un lit ; lorsqu'un soldat entrant avec précipitation lui crie, *hé ! capitaine, dormez-*

*vous?* Tarquin Abbatonio, lui répond *pourquoi?* Parce que, dit le ſoldat, *je voudrois que vous me fiſſiez le plaiſir de me prêter dix écus pour retourner au jeu. En ce cas, je dors*, répond le capitaine.

*Trop de précipitation eſt funeſte dans une affaire.*

Le bruit s'étant répandu qu'Alexandre le Grand venoit de terminer ſa carriere, les chefs d'Athenes ſans s'aſſurer ſi ce bruit étoit certain, ſe livrerent à l'impatience de briſer leurs fers, & réſolurent de faire courir aux armes toute la commune & tous les nobles. Mais Phocion plus prudent, leur dit : *O mes concitoyens! où courez-vous? attendez que des nouvelles plus dignes de foi vous aient confirmé la mort du Roi de Macédoine. Soyez perſuadés que s'il eſt vrai qu'il ſoit mort aujourd'hui, il le ſera encore demain, après demain & jours ſuivans.*



# POST-FACE.

*Voici un extrait de l'éloge de la* Gibeciere de Momus; *ou du* Trésor du Ridicule, *par l'auteur lui-même, qui publia son ouvrage à Paris, chez Jean Jesselin : & si l'on est curieux de savoir l'adresse de ce Libraire, il demeuroit* en sa boutique, sur le Pont-Neuf. *L'édition est de 1644. Le privilege du Roi, de la même année, avoit été obtenu par le Libraire* Antoine Robinot, *de qui il passa à* Jean Jesselin.

» Vous voyez bien à ma mine, lec-
» teurs raisonnables par essence & risibles
» par propriété, que je suis le gaillard
» Momus, le Dieu des humeurs en-
» jouées, & qui n'étant fait que pour
» rire, ne veut aussi faire autre chose... Je
» viens à vous avec ma gibeciere; en met-
» tant la main dedans, j'emporte quand
» je veux tout ce qu'il y a de plus facé-
» tieux dans l'antiquité, & de plus risi-
» ble dans les monumens autentiques de

» la république moderne des enfans
» joyeux. Tout ce que le Bocace a de
» plus attrayant eſt en élixir dans ma
» gibeciere, & les facétieuſes nuits de
» Straparole ont été miſes au plus beau
» jour du monde, pour avoir ſéjourné
» dans mon eſcarçelle. Tous les autres
» génies féconds en gaillardiſes & en
» naïvetés, ſont dans ma gibeciere.... Au
» reſte, je ne ſuis pas riche ſeulement
» des tréſors d'autrui; je le ſuis encore
» plus de mon propre fonds; & ſachez que
» Momus vous débitera des nouveautés
» que tous les ſiecles à venir admireront,
» comme elles ſurpaſſent toute l'antiquité.
» Fouillez dans ſa gibeciere pour voir
» qu'il ne ment point. Mais quoique vous
» la trouviez ſur le Pont-Neuf, ne la
» coupez pas, je vous prie, comme font
» certains paſſans; mais achetez-la,
» afin que mon Libraire y trouve ſon
» compte, &c.

*N. B.* Nous n'entreprendrons point de renchérir ſur l'éloge que l'Auteur a fait ainſi de ſon propre ouvrage. Ce qui ſeroit interdit à tout autre eſt permis, ſans doute, au libre & joyeux *Momus*. D'ailleurs les ſuffrages qu'il

se donne ont été confirmés par Moliere, par la Fontaine, par Jean-Baptiste Rousseau & par une foule d'autres Ecrivains de mérite, qui se sont permis de fouiller dans sa *Gibeciere*, qu'on doit en effet regarder, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme le *Grenier-à-sel*, où se trouvent amoncelés les traits les plus gais, les plus fins, les plus ingénus, les plus sensés, les plus moraux, les plus spirituels.

*FIN.*

# *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume *de la Bibliothéque universelle des Romans* pour le mois d'octobre 1787, en deux parties. J'ai trouvé que le fonds des ouvrages qui composent ce recueil étoit intéressant, que les analyses étoient bien faites & les notes curieuses.

*Donné à Paris, le 24 octobre 1788.*

SÉLIS, Censeur royal, Professeur d'éloquence, des Académies de la Rochelle, Orléans, Amiens, Rouen, Lyon, Berlin, &c.

# TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE DEUXIEME VOLUME.

*Les Aventures d'Euphormion, Histoire Satyrique, Morale & Politique,* page 3

*Cleomedes & Benisalbe, (les tragiques amours de)* 43

*Histoire des amours du grand Alcandre,* 80

*La Gibeciere de Momus,* 159

Fin de la Table.